

Les Cahiers Cliniques de Nice

Inventions & solutions
dans la psychose

N° 12
Octobre 2014

Les Cahiers Cliniques de Nice

Inventions et solutions
dans la psychose

N° 12
Octobre 2014

ARGUMENT

Inventions et solutions dans la psychose

« Nous sommes tous des malheureux avec le réel » : l'opacité sexuelle et les embrouilles de l'existence concernent chaque être parlant. Comment s'accommoder de notre corps, des autres, de la jouissance, du sens et de la mort ? Certains disposent d'une boussole dont l'Œdipe freudien les a dotés : le Nom-du-Père, qui noue le désir et la Loi. Ils peuvent ainsi suivre la grande route, comme tout le monde, la voie tracée, conforme, « normale » et balisée. Les autres – ceux qu'on dit « psychotiques » – risquent d'errer, faute de ce repère et de ces réponses toutes faites, de ce prêt-à-porter « traditionnel et hérité ». Faute d'avoir reçu ce kit du névrosé banal, il leur reste la possibilité de forger des solutions singulières. C'est même souvent une nécessité vitale. Un travail de bricolage les attend, pour lequel une véritable capacité d'invention s'avère indispensable : on raboute, on rafistole, on assemble de bric et de broc, on fait des épissures. Le montage tient de l'assemblage surréaliste parfois, de l'œuvre d'un Tinguely ou d'un Arcimboldo. La création est au principe de ces combinaisons de fortune qui aident à tenir dans le monde et avec les autres, à vivre malgré les écueils croisés du signifiant et de la jouissance.

Lacan a donné l'exemple d'un tel montage avec Joyce : telle est la solution joycienne. Mais chaque cas fait la preuve de la même exigence pour pallier le défaut de la structure. La plus grande diversité marque ce que nous étudierons cette année sous le titre des « Inventions et solutions dans la psychose ».

Au cas par cas, dans la littérature et l'histoire, dans la clinique d'hier et d'aujourd'hui, nous tâcherons de nous faire enseigner par les inventeurs de nouages insolites, les « Facteur cheval » de la vie quotidienne.

SÉMINAIRE THÉORIQUE

David HALFON

Invention versus solution dans la psychose

Nous avons choisi un titre pour cette année qui n'est pas sans poser problème. Cette difficulté ne nous est apparue qu'après coup.

Depuis Freud, le délire est apparu pour la psychanalyse comme tentative de guérison. Une solution n'est pas sans évoquer un problème posé. Disons que dans le cas Schreber, la conception de Jacques Lacan qui met en avant le concept de déclenchement, dans le moment pour le président de la rencontre d'un père, moment du surgissement d'une question à laquelle aucune réponse n'est possible du fait de la forclusion, débouche sur le délire comme tentative de solution. Le terme de suppléance ou de métaphore délirante met bien sur le devant de la scène le concept d'une solution ou pour le dire encore autrement d'une stabilisation d'une question plus ou moins brutalement ouverte dans le sujet. Le déchaînement imaginaire du délire trouve sa solution dans la métaphore délirante. Le délire pour autant mérite-t-il le qualificatif d'invention ?

Jacques-Alain Miller propose une définition de l'invention dans la psychose en la différenciant de la création. Cette dernière, si elle est invention, se conçoit ex-nihilo ou pour reprendre une définition qu'il donne ailleurs, dans le texte intitulé « Sept remarques sur la création », c'est sur fond de forclusion, c'est-à-dire sur fond de P_0 conjoint à Φ_0 dans le cas de la psychose, alors qu'elle se conçoit sur fond de castration dans la névrose.

Donc pour l'invention il propose la définition comme création à partir de matériaux existants, soit l'équivalent d'un bricolage.

Position du problème

Vous pouvez voir à Paris dans une exposition à la fondation Cartier consacrée aux mathématiques une installation originale, quelques

petits robots vaguement humanoïdes qui permettaient la mise en scène des processus d'apprentissage. Les petites machines sont munies de capteurs optiques et sonores (pas de capteurs tactiles, ni olfactifs, ni gustatifs, encore moins de capteurs intéroceptifs qui signaleraient la faim, le froid ou le chaud...). Ces petites machines sont néanmoins capables d'émettre des sons assez sommaires comme rudiments de langage. Bien sûr les robots sont munis d'un programme qui régit leurs mouvements, car ils sont articulés et ont une forme d'intelligence artificielle limitée. En interagissant avec l'environnement, c'est-à-dire les autres machines et le public de l'exposition, elles sont susceptibles de développer dans le courant d'une semaine un savoir sur leur mini monde et d'inventer collectivement un langage. Pour ce faire, le programme embarqué simule l'apprentissage du langage comme émissions sonores produites ou reçues dans l'interaction avec les autres bavards, les autres machines. Petit à petit, les séquences sonores récurrentes sont retenues comme désignant un objet ou un mouvement observable et les humanoïdes inventent ainsi un pseudo langage qui leur permet de se transmettre un savoir sur le monde, certes très limité, dans lequel ils fonctionnent. C'est littéralement l'invention de l'Autre comme trésor des signifiants qui est recréé in situ.

Le symbolique ne préexiste pas à l'avènement de ce rudiment de langage, il s'invente dans la relation collective (toujours deux à deux – pas de relations complexes à plus de deux, les petites machines s'adressent poliment à tour de rôle à une puis l'autre voisine).

L'humain s'inscrit dans ce type de protocole, à quelques différences près cependant. L'être humain dispose d'un corps qui est le lieu d'une jouissance qui déborde largement la modélisation sensorielle des robots et trouve en arrivant un monde ordonné par le signifiant.

C'est pourquoi l'humain est déterminé par le symbolique, bien avant sa naissance et qu'il ne crée pas son langage ex-nihilo, néanmoins il l'invente en partie, c'est-à-dire qu'il le supporte à partir de son expérience concrète marquée des contingences de son lieu de naissance, de son entourage et des événements qu'il interprète dans le contexte où il est amené à les vivre.

Lacan isole pour l'humain trois dimensions qui permettent de donner les coordonnées de la relation de l'humain à son monde, le

Symbolique, l'Imaginaire et le Réel.

La question du sujet

La préexistence du symbolique détermine le sujet, qui reste un concept lacanien ouvert au malentendu. Le sujet n'est pas la somme de ses identifications ou l'idée qu'il se fait de lui-même, consciemment ou pas, ce n'est pas plus son image que son moi, ni même le fantasme dont il se soutient, il est un effet de la chaîne signifiante. Le sens du sujet, c'est la chaîne signifiante qui le donne et se résume à son inscription dans cette dernière quand bien même il s'y refuserait. Je dis bien ici le sens et pas la signification, qui elle capotonne le sujet à la chaîne signifiante. Si le sujet est effet du symbolique, il n'est pas pour autant un élément de ce dernier, il existe, il n'y est justement pas pris. C'est pourquoi Lacan très vite a barré le S du sujet dans son algèbre.

Le symbolique est une énigme quant à son origine. C'est le champ ordonné par le signifiant, vocabulaire et syntaxe, ainsi que toutes les routines langagières qu'il inclut à toutes les époques de la civilisation, mais aussi dans l'entourage de tout être humain, sa famille, son groupe restreint qui chacun colporte sa collection d'*a priori*. Le symbolique, ce n'est donc pas que le langage, c'est le véhicule d'un savoir sur le monde, c'est le lieu de recueil de toutes les élaborations de savoir qui demeurent vivante dans l'Autre d'un sujet donné, ce que Lacan ironiquement appelle la paroisse. C'est aussi le lieu de la loi en tant qu'elle s'élabore à partir d'un seul interdit fondamental qui est l'interdit de l'inceste. C'est un des rares universaux mis en évidence par la psychanalyse que nul ne conteste.

L'imaginaire c'est l'image du monde développée à partir du stade du miroir. C'est ce qui donne corps à la pensée.

Enfin le réel, le troisième champ, qui est l'impossible à dire mais aussi le corps en tant qu'il n'est pas pris dans le symbolique, ni réduit à son versant imaginaire, l'image narcissique.

La question du sujet est celle de son inscription dans ces trois champs et le nouage qui peut s'effectuer des trois dimensions et surtout comment.

L'articulation signifiante, tout le monde délire

Lacan s'appuyant sur Hegel mettait en opposition le symbolique et le réel, le mot est le meurtre de la chose. Cela va jusqu'à affirmer que la pulsion de mort est spécifique de l'être parlant par le fait même qu'il parle. Mais plus tard, à Vincennes (22 octobre 78), Lacan dira que tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant car le signifiant est articulé au signifié et il n'a pas de référence réelle à la chose. La signification produite n'est pas la saisie d'une chose dans le langage mais une référence interne au langage. La chose comme le sujet existe. On peut donc tout à fait parler de quelque chose qui n'existe pas mais surtout le langage irrealise le monde comme conclut Jacques-Alain Miller.

Pour le langage, la référence est vide, sans connexion avec le réel. Le savoir qui serait référentiel serait un savoir connecté au réel, le savoir produit par le langage est lui déconnecté du réel, c'est un savoir textuel. C'est également vrai pour le savoir inconscient, il n'est pas un reflet du réel mais son interprétation. La vérité, au sens de l'inconscient fait objection au savoir universel comme le fait valoir Lacan, mais de surcroît tout ce qui est fait de langage a structure de fiction.

Pour le dire autrement, le discours quel qu'il soit est un semblant.

Revenons sur ce point à la conclusion de mon précédent exposé, la métaphore paternelle comme point de départ des élaborations lacaniennes sur la psychose.

Nous l'avons vu cela s'entend comme une traduction de l'Œdipe freudien en termes logiques et non mythiques. Le Nom-du-Père est le signifiant dans l'Autre qui l'ordonne et en donne la clef de lecture. De ce fait, il est la référence de cet Autre et permet de distinguer la chaîne signifiante du désir de l'Autre. L'Autre, agent du signifiant, est aux commandes de l'être, il le détermine, il énonce ce qui peut et doit être. Le Nom-du-Père qui nomme le désir de la mère, distingue *l'Autre du signifiant de l'Autre de la jouissance*. C'est le sens du désir de l'Autre, en termes œdipiens, le désir de la mère que Lacan écrit d'ailleurs comme un signifiant DM, en majuscule et non en lettre minuscule comme il le fait pour le désir habituellement. Pour Lacan, vous le savez, le désir s'inscrit comme signifié de la chaîne

signifiante, en lettre minuscule, et le signifiant en lettre majuscule, comme il écrit le sujet S ou le signifiant maître S₁.

La castration qui porte sur la mère, transformant sa volonté de jouissance en désir, est la métaphore élective de la séparation du sujet d'avec l'Autre dont il s'excepte, il s'extrait non plus comme assujetti à la chaîne signifiante mais sujet séparé d'un désir. Je vous renvoie à la séquence aliénation-séparation développée par Lacan dans le Séminaire XI.

La solution paternelle

Dans le rapport au langage, l'être humain est d'abord foncièrement objectif. Si nous prenons le désir de la mère comme opérateur, il détermine l'exacte place dans l'Autre du sujet, qui se réduit peu ou prou à l'objet qui répond à la jouissance de l'Autre, lequel dispose aussi de l'arme absolue de la signifiante : énoncer ce qui est, par opposition à ce qui pourrait être, et surtout, par opposition à ce qui ne peut pas être. Lacan a repris cette toute-puissance de l'Autre sous différents angles : en termes d'identification, c'est la réduction au signifiant déterminé par l'Autre ; en termes d'objet, c'est réaliser l'objet du fantasme maternel soit occuper la place de son objet de jouissance. Jouissance et signifiante se confondent.

L'interdit de l'inceste freudien, qui se trouve repris dans la formule de la métaphore paternelle lacanienne, sépare signifiant et jouissance, symbolique et réel. Le désir de l'Autre en place de sa volonté de jouissance, c'est une réduction de sa toute-puissance. Le désir est une fonction de défense contre le réel de la jouissance.

Si pour reprendre un point de l'exposé de Gilbert Jannot du mois dernier, il faut concevoir la rencontre de la jouissance du vivant avec le symbolique comme une profonde désorganisation de la jouissance mythique préalable par l'impact du signifiant, le Nom-du-Père permet d'opérer la lecture de cet impact à partir du discours comme semblant. Dans la psychose, la forclusion laisse de temps en temps le signifiant s'équivaloir à un réel. Une des définitions possibles de la psychose serait le parlêtre qui a parfois rapport au signifiant comme réel.

Certes le Nom-du-Père ne permet pas tout le traitement de toute la jouissance du vivant mais néanmoins il sépare symbolique et réel,

désir et jouissance, le sujet de son objet. Paradoxalement, ce Nom-du-Père comme signifiant de l'altérité dans l'Autre est le point qui permet non pas de garantir l'Autre mais de garantir son inexistence. Le Nom-du-Père est ce qui permet de ne pas oublier que l'Autre n'est pas réel et que donc sa jouissance ne fait pas la loi, ne commande pas toute la jouissance du sujet. Le névrosé peut donc faire une élucubration de savoir sur la marque que la jouissance a primitivement fait sur la jouissance qui le concerne. Son symptôme, si nous suivons l'enseignement de Lacan, et son fantasme s'organisent tous deux sur ce point. Le symptôme fait nouage entre le réel, symbolique et imaginaire à partir du couple (S,a), signifiant d'un côté et objet *a* comme consistance logique de la rencontre de la jouissance du vivant avec le registre symbolique. Le fantasme donne imaginairement consistance à la cupule vide qu'est le sujet comme effet du signifiant. Les singularités du symptôme et du fantasme ne sont pas rangées au titre de l'invention mais vous voyez quand même que tous deux obéissent à la définition d'un bricolage à partir d'un reste de l'opération de prise dans le signifiant qu'est l'objet *a*. Dans la névrose, la solution commune, la croyance au Nom-du-Père n'exclut pas d'inventer un symptôme et un fantasme, même si le sujet efface au sens du refoulement l'opération qui lui a permis de les mettre en place.

Le traumatisme de la langue sans l'invention

Les conséquences de la croyance au Nom-du-Père sont telles que la psychose pourrait se définir comme la structure où le sujet peut se trouver confronté au surgissement du signifiant dans le réel ou du signifiant comme réel, c'est-à-dire sans la dimension dialectique qui est inhérente au signifiant comme semblant. La croyance au Père, c'est l'introduction du doute quant à la signification qui est opposée au réel mais c'est aussi la séparation des deux registres, symbolique d'un côté et réel de l'autre. C'est évident dans le déclenchement ou le phénomène élémentaire, le surgissement du signifiant dans le réel, qui concerne le sujet d'autant que la signification en est énigmatique. Ce n'est plus de doute qu'il s'agit mais de foncière perplexité. Nous pouvons bien dire qu'à ce moment-là se dévoile pour le sujet, que la question restait ouverte du rapport du sujet avec la chaîne signifiante

même s'il avait mis en place un bricolage qui permettait de l'occulter. Rémy Baup vous a fait le mois dernier un bel exposé de comment ce bricolage pouvait mettre en jeu le petit autre, le semblable ou même s'appareiller de l'image spéculaire.

Le délire est alors le traitement du rapport à la chaîne signifiante à partir de de P_0 et de la carence de la signification phallique corrélative Φ_0 . C'est une autre solution, je n'hésiterai pas à la ranger dans le registre de l'invention puisque le délire emprunte aux éléments dont le sujet dispose pour se défendre de l'envahissement de jouissance. Aujourd'hui le délire mystique peut bien laisser place au délire technique, c'est le temps de la science, dans le passé la religion tenait une place prééminente. Jacques-Alain Miller ne recule pas devant l'affirmation que les fondateurs de religion sont des inventeurs qui ont rencontré une réponse favorable dans l'Autre, qui ont façonné la civilisation pour lui faire compter cette élucubration dans le registre du savoir de l'Autre. Le délire est donc une invention dans le registre du sens et, comme tel, il tente de récupérer l'énigme du signifiant dans le réel en l'insérant dans une élucubration de savoir, une solution inventive.

A côté du déclenchement, nous pouvons ranger la mélancolie ou la réduction du sujet à son versant de pur objet, le désabonnement de l'inconscient est la marque d'une absence totale d'invention. Notez qu'une solution dans ce cas précis qu'il convient d'éviter est le suicide.

Nous pouvons ranger aussi dans cette catégorie bon nombre de psychotiques qui se présentent comme des traumatisés de la langue sans recours en particulier discursif pour rendre compte de leur position d'assujettis, concernés par le langage sans pour autant pouvoir en faire réellement usage pour dire quelque chose qui les représenterait. Il n'y a pas alors d'invention mais une certaine extériorité du sujet à la chaîne signifiante, qui le confronte à une certaine fuite du sens. Dans ce cas, pas de délire ou pas encore car le déclenchement est possible, mais au contraire une relation directe au signifiant sans accroche au réel de la jouissance. Le refus de la fiction laisse entier, non traité, l'impact du signifiant sur la jouissance.

Tout cela pour dire que l'invention n'est pas une caractéristique toujours présente de la psychose.

Les inventions dans la psychose

Nous ne pouvons pas faire le catalogue des inventions dans la psychose puisqu'elles sont spécifiées par leur singularité. Mettons que la clinique nous invite à préciser pour chaque cas la modalité inventive qui prévaut ou qui a prévalu pour un sujet. C'est un exercice systématique lors des présentations cliniques où une des questions majeures est de préciser l'accident, l'événement qui a produit ce résultat : une hospitalisation qui marque l'échec de la solution ou de l'invention qui prévalait auparavant.

Ce ne sont pas toujours des inventions extraordinaires bien sûr, loin sans faut, même si la littérature analytique fait la part belle à des Jean-Jacques Rousseau, des Joyce.

La toxicomanie, l'alcoolisme pour prendre des exemples triviaux sont des exemples d'invention où le sujet trouve une conjonction entre un signifiant et une pratique de jouissance tout à fait susceptible de répondre à la nécessité de faire conjindre symbolique et réel. Le chef d'entreprise cité par Rémy Baup en est un excellent exemple, sans bouleverser la civilisation comme Rousseau ou l'université comme Joyce.

L'extrême diversité des cas n'exclut pas le regroupement des inventions dans des modalités typiques qui restent la marque de la structure particulière.

Le paranoïaque invente plutôt une modalité de lien social, puisque dans ce cas précis c'est le rapport à l'Autre qui fait problème. L'Autre menace toujours de se manifester comme réel, de dicter le sens et de s'accaparer la jouissance. La défense du sujet est de produire une défense contre cette occurrence. Nous avons toutes les postures où le sujet se présente comme victime désignée des manœuvres de l'Autre contre lesquelles il met en place un dispositif défensif. En psychiatrie il existait auparavant la catégorie des quérulents processifs mais bien entendu cela ne résume pas toutes les inventions pour organiser une relation à l'Autre, sinon pacifique, du moins ordonnée à l'Autre.

Dans le registre du savoir, vous avez les inventeurs géniaux, les

théoriciens de tous ordres parfois extrêmement discrets mais qui font valoir leur savoir contre le savoir établi de l'Autre.

Dans le registre schizophrénique, ce sont tous les bricolages pour faire tenir un corps qui n'est pas décerné par le signifiant. Je ne reviens pas sur cet aspect développé par Christine De Georges et François Bony cette année. Disons juste que sur le versant schizophrénique de la psychose, ou dans les moments schizophréniques de la psychose, l'absence de recours à tout discours établi rend particulièrement inopérant la pente du sens, le délire paranoïde ou plus encore dissocié n'est pas un instrument valide de stabilisation.

Citons encore l'érotomanie qui est une invention de nature à traiter la question de la jouissance sexuelle dans un idéal de type platonique où l'amour occulte la question du désir de l'Autre et de sa jouissance. Jacques-Alain Miller range dans la catégorie des inventions le transsexualisme où pour résoudre son inscription signifiante le sujet se propose sur la scène du monde avec un autre sexe que celui de son anatomie.

Pour conclure

L'incidence du signifiant sur le vivant est un remaniement que nous appelons traumatisme de la langue. L'être parlant en est affecté avec le versant corporel que ce terme inclus. Tous doivent inventer un usage du langage. La croyance au Nom-du-Père permet de « déréeliser » le signifiant soit d'inventer une fonction à ce que François Bony vous a présenté comme organe-langage. Cette fonction c'est la signifiante, donc le langage dans ce cas permettra l'élaboration d'un savoir sur le réel, soit une fiction. La vérité du sujet vaut dans ce domaine comme le savoir de l'Autre, une élucubration. Le langage, on ne le crée pas mais on invente son usage.

La psychose est une structure où le sujet demeure, du fait de sa position au regard du Nom-du-Père, la forclusion, dans une relation au signifiant « pur » c'est-à-dire comme réel. C'est une définition opérante dans la clinique, ritournelle, néologisme, toutes les caractéristiques langagières de la psychose que Philippe de Georges a joliment reprises pour vous cette année attestent de la nécessité de traiter le langage et son incidence réelle sur l'être parlant. Il y a

psychose chaque fois qu'un fragment de la chaîne signifiante voire tout le langage devient réel. Freud l'avait déjà signalé dans sa terminologie, pour le schizophrène, représentations de mots et représentations de choses se confondent. De ce fait la solution pour le sujet demande un effort d'invention supplémentaire.

Frank ROLLIER

Introduction à la lecture du Séminaire III, *Les psychoses*, de Jacques Lacan

Pourquoi lire, ou relire, le Séminaire de 1955-56 sur les psychoses ? Tout simplement parce que c'est un Séminaire charnière, et dans l'œuvre de Lacan et pour ce qui concerne le traitement des psychoses.

Ce Séminaire correspond à l'époque dite du « premier Lacan », qui est celle du début de son enseignement public et qui sera marquée par sa relecture des grands textes freudiens, en particulier les *Cinq psychanalyses*, dont le cas Schreber fait partie.

Dans ce Séminaire, Lacan dégage des concepts clefs, qui seront des outils pour la clinique (étymologiquement un concept est ce qui permet de saisir quelque chose). Ce sera d'abord la *forclusion* car Freud avait parlé du rejet (*Verwerfung*) de représentations ou de désirs, en cherchant à le différencier du refoulement, mais ce concept était resté à l'état d'ébauche. D'autre part, le *Nom-du-Père*, Lacan s'appuyant sur la place prééminente que Freud attribuait au père dans la psychose¹ et au « complexe paternel »². Lacan en remaniera complètement la lecture, proposant que Schreber manque de ce signifiant fondamental³.

Ces deux concepts vont s'avérer opératoires et amener à une réorientation fondamentale de la clinique des analystes qui, s'ils suivent l'enseignement de Lacan, ne pourront plus « *reculer devant la psychose* ». Souvenons-nous que pour Freud et les post-freudiens, la psychose était une contre-indication à la cure analytique, en raison principalement, disait Freud, de l'inaptitude du psychotique à établir une relation de transfert avec un analyste. Avec Lacan et à partir de ce Séminaire III, il va être possible de proposer à un sujet

¹ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible dans la psychose », *Ecrits*, Le Seuil, p. 580.

² Freud S., « Le président Schreber », in *Cinq Psychanalyses*, PUF, pp. 297 et suivantes.

³ Lacan J., Le Séminaire, livre III, *Les psychoses*, Le Seuil, p. 330.

psychotique, non pas une cure analytique classique, mais un traitement orienté par la psychanalyse. Ce traitement reposera sur une logique fondée sur les concepts de signifiant du Nom-du-Père et de forclusion, que Lacan a dégagés de sa relecture du cas Schreber, et aussi de l'enseignement de la présentation de malade qu'il assurait chaque semaine à l'hôpital Sainte Anne. Ces rencontres ont fourni des vignettes devenues depuis lors paradigmatiques, en particulier celle de la patiente souffrant de l'hallucination du mot « truie ».

Tout en reconnaissant sa dette à l'égard de psychiatres tels Giraud ou De Clérambault, Lacan affirme sa distance avec les modèles psychiatriques. Il s'agit pour lui, à la suite de Freud, de restituer au fou sa dignité, à défaut de pouvoir l'entendre comme un sujet divisé, de le considérer dans sa singularité absolue – « *n'est pas fou qui veut* » –, et d'être attentif à l'originalité de sa tentative pour sortir du trou et parvenir à trouver sa place dans le monde. La folie ne se réduit pas à des signes négatifs – troubles de la pensée et du langage, morcellement du corps, perte du lien social – mais elle est effort de construction – par le délire en particulier et, nous le verrons, aussi par d'autres biais – pour construire un ordre acceptable qui permette au sujet de tenir la route.

Le lien qui noue psychose et psychanalyse est présent dès le début de l'œuvre de Lacan. Dès sa thèse sur le cas Aimée, il fait directement appel aux concepts analytiques.

Même si Lacan a par la suite abordé la psychose sous un angle continuiste et non plus marqué par le dualisme névrose – psychose, ce qu'il a dégagé dans le Séminaire III reste un outil incontournable pour notre formation et notre pratique. Lacan nous a éveillés et rendus attentifs à la subtilité d'un phénomène élémentaire ou d'un trouble du langage, au mécanisme d'une hallucination, au contenu d'un délire et à sa construction, voire à « *cet accent de singularité dont il nous faut savoir entendre la résonance dans un mot pour détecter le délire* », aux circonstances d'un déclenchement, ou encore à ce qui pour un sujet peut suppléer au manque radical qui entrave ses relations avec les autres. Lacan a déployé la logique de cette clinique, d'autant plus précieuse que notre époque est celle de l'idéal du médicament qui soigne tout – les troubles de l'humeur, la paranoïa et la schizophrénie, tous ensemble avec la nouvelle

molécule *Quietapine* (de *quietus*, calme) – ce qui évite au psychiatre contemporain de s'intéresser au sujet qu'il reçoit.

Ce Séminaire correspond aussi au moment où Lacan commence à faire usage de la linguistique, à partir des travaux de Ferdinand de Saussure, auxquels Freud n'avait pas eu accès bien qu'ils fussent contemporains, et c'est avec l'outil linguistique – ce qu'il appellera plus tard la *linguisterie* – soit l'outil du signifiant et du signifié, qu'il va se lancer dans la relecture de Freud. Ce qui va l'orienter est ce qu'il a appelé « *l'autonomie du symbolique* ». L'enfant qui vient au monde tombe dans un bain de langage qui lui préexiste et a ses propres lois. Le langage n'est pas un objet que nous maîtrisons, il ne cesse de nous échapper – les lapsus, les rêves, les oublis sont là pour nous le rappeler. Ainsi, nous sommes parlés plus que nous ne parlons ; ce sont les signifiants qui trament le langage qui déterminent le sujet névrosé dans son désir, à son insu.

Cette autonomie du symbolique, avec ses lois, est complètement remise en question chez un sujet psychotique. Le mécanisme de la forclusion en est la cause, que Lacan déduit de la clinique des phénomènes observés. L'effet de la forclusion sera « *une néantisation symbolique* »⁴, qui aura pour conséquence que ça va se mettre « à causer tout seul » : « *ce qui a fait l'objet d'une verwerfung, ce quelque chose de primordial quant à l'être du sujet (qui) n'entre pas dans la symbolisation [...] va se manifester dans le réel* »⁵.

Symbolique, réel... et l'imaginaire ? Dans ses premiers textes sur la psychose – sa thèse, l'article sur le crime des sœurs Papin, *Les complexes familiaux* –, Lacan mettait l'accent sur la place prévalente de l'imaginaire dans la psychose et en cela, il était très classique. Mais il devient tout à fait novateur lorsqu'il décrit en 1936 le fameux « *Stade du miroir comme formateur de la fonction du je* », c'est-à-dire comme « *matrice symbolique* »⁶, un texte que nous retrouverons dans ce Séminaire à propos des effets de la forclusion sur le corps et son image.

⁴ *Ibid.*, p. 168.

⁵ *Ibid.*, pp. 94-95 et p. 215.

⁶ Lacan J., *Écrits*, op. cit., p. 94.

Puis, la trame linguistique du Séminaire III commence à se dessiner quand, dans son « Propos sur la causalité psychique » de 1946, il fait la critique de la théorie organiciste de la folie, et pose que « *le phénomène de la folie n'est pas séparable du problème de la signification pour l'être, c'est-à-dire du langage pour l'homme* »⁷, bien qu'il ne parle pas encore du signifiant.

Ce n'est qu'avec le Séminaire III, qu'il va vraiment mettre l'imaginaire à sa place et amener les autres champs, avant tout le symbolique – ce Séminaire est une véritable ode au symbolique et au signifiant – et de façon plus discrète à cette époque, mais néanmoins présente, le réel.

Ce Séminaire est celui de la séparation des plans, de l'imaginaire, du symbolique et du réel. Cliniquement il s'agit, pour rendre compte de l'expérience délirante, de différencier d'une part ce que Lacan appelle la forme imaginaire « de l'aliénation psychotique », et d'autre part la dynamique de la psychose qui est d'un autre ordre, car elle repose sur « *le rejet d'un signifiant primordial dans des ténèbres extérieures* »⁸.

Ces trois plans sont donc le symbolique représenté par le signifiant, l'imaginaire représenté par les significations, et le troisième, le réel auquel il commence à donner le statut du champ dans lequel « *fait irruption* » le phénomène hallucinatoire⁹.

Cette logique de séparation, de sortie du tout imaginaire, est aussi celle qu'opère Lacan par rapport à la psychanalyse dite post-freudienne, alors principalement représentée par Anna Freud et par l'école américaine dominée par la psychologie du moi (*Ego Psychology*) ; dans ces années, on voit un Lacan très virulent qui ne cesse de dénoncer les impasses et les confusions auxquelles selon lui mène l'approche purement imaginaire des symptômes, qu'il s'agisse de psychose ou de cures de névrosés exclusivement axées sur le fantasme.

Ces avancées font partie du combat politique que Lacan mène dans le mouvement psychanalytique, ce qui le conduira à fonder son

⁷ *Ibid.*, p. 166.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire, Livre III, op. cit.*, pp. 167 et 171.

⁹ *Ibid.*, p. 99.

Ecole. Avant lui, d'autres analystes ont fait connaître leurs travaux sur la psychose (citons Glover, Federn, Rosenfeld, Pankow...), mais ils n'ont pas fait école. En 1953, deux ans avant le Séminaire III, Lacan fonde la Société française de psychanalyse qui reste affiliée à l'Internationale (l'IPA) et dix ans plus tard, en 1964, étant interdit d'enseignement par ses pairs de l'Association Internationale – il dira qu'il fut alors « excommunié » –, il quitte celle-ci et crée son Ecole (l'EFP). Dans la société des analystes dont il dénonce les pratiques, très influencées par les anglo-américains, on ne parle à propos des psychoses que de frustration ou de fixation à un stade précoce. C'est d'ailleurs ce que Lacan soutient dans sa thèse car il se situe alors dans le courant analytique post-freudien. Il y soutient que la paranoïa de revendication est liée à un arrêt de la personnalité au stade du surmoi. Il parle encore de régression, qui peut conduire à libérer des fantasmes primordiaux, par exemple pour le Président Schreber celui « d'égaliser la mère dans sa capacité à enfanter », ce qui expliquerait son délire de repeuplement du monde et sa transformation en femme. Cette dimension imaginaire imprègne encore aujourd'hui les intervenants qui ne se sont pas orientés avec Lacan : combien de fois n'entendons-nous pas parler dans certaines institutions de mauvaise mère, d'immaturité, d'infantilisme, de père absent, etc. ?

Lacan balaye tout cela et amène petit à petit une logique beaucoup plus radicale, mais qui exige souci et rigueur cliniques ; ce n'est pas l'absence du père à la maison ou la mère dite dévorante, ou la fixation à des fantasmes archaïques qui font le lit de la psychose, il s'agit d'autre chose qui a le plus étroit rapport avec le langage, et le Nom-du-Père, ce n'est pas papa !

Sa démonstration va à la fois s'appuyer sur Freud et aller au-delà de Freud : il ne cesse de faire référence aux cures de Freud – celles de Dora, de L'homme aux loups et surtout du Président Schreber, dont l'œuvre écrite non seulement apporte confirmation des grands concepts analytiques que Freud a dégagés, mais fait de Schreber, non pas tant un malade délirant chronique, qu'un sujet à la recherche d'une solution singulière au trou sur lequel il est posé. Le texte de Freud apparaît à Lacan « *éclatant, loin d'être satisfaisant. Ça confond*

tout »¹⁰ dit-il, ce qui va l'amener à « *poser le problème autrement* »¹¹, non pas par le biais d'une signification telle celle que fournit le mythe freudien du meurtre du père¹², mais à partir de l'ordre du signifiant, en réexaminant autrement le rôle central que Freud attribue au père dans le délire de Schreber. Ce qui est déterminant est la mise en fonction ou non du symbole du père. Ceci ne constitue pas une rupture avec Freud, au contraire, Lacan y insiste, c'est un « *retour au point de départ de la découverte freudienne* »¹³, point de départ qui, pour Lacan, s'est « dissous » avec les analystes post-freudiens et est responsable de la « décadence » de la pratique analytique, qui tend alors à se réduire à une orthopédie du moi. Ce que Lacan propose n'est rien moins qu'un « *retour à la vérité de Freud* »¹⁴, ce même retour « *au soc tranchant de la vérité* » qui sera l'objet de son désir de créer une Ecole de Psychanalyse (cf. l'Acte de Fondation de l'Ecole Freudienne de Paris en 1964).

Deux années après le Séminaire III, en 1958, viendra l'article intitulé « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », publiée dans les *Ecrits* ; il est la mise en forme et l'achèvement provisoire, sous forme écrite, de ce qui s'était travaillé les années passées dans son enseignement oral. Puis les concepts de Lacan évolueront, il ne cessera de les élaborer – ceci dans la plus pure tradition de Freud – et ce processus continue après eux car il ne s'agit pas d'établir une Bible mais d'être au plus près de la clinique, qui est changeante et ne peut s'évaluer qu'au cas par cas, au un par un, en serrant le réel en jeu, pour qu'il nous enseigne.

Cette évolution verra le passage de la phase de séparation des trois plans R-S-I à la mise en forme de ce qu'il repère et appelle dans ce Séminaire leurs « *interférences* »¹⁵, leurs « *entrecroisements fonctionnels* », et ce sera dans les années 70 l'invention du nœud borroméen qui permet de se représenter l'imaginaire, le réel et le symbolique comme disjoints, tout en étant noués. Plus tard encore,

¹⁰ *Ibid.*, p. 171.

¹¹ *Ibid.*, p. 119.

¹² *Ibid.*, p. 243.

¹³ *Ibid.*, p. 250.

¹⁴ *Ibid.*, p. 276.

¹⁵ *Ibid.*, p. 119.

après Lacan, mais dans le prolongement de son dernier enseignement, J.-A. Miller formalisera « *la forclusion généralisée* » dans laquelle c'est un quatrième élément – le Nom-du-Père ou à défaut le symptôme ou même une métaphore délirante – qui peuvent faire tenir les trois registres ensemble. Puis, ce seront les travaux sur « La psychose ordinaire ».

L'évolution de son enseignement conduira Lacan, à partir du Séminaire VII sur *L'éthique de la psychanalyse*, à se préoccuper d'un autre versant que celui du sens ou du non-sens, versants qui appartiennent au registre symbolique (dans le délire de Schreber, du non-sens est aussi à l'œuvre). Il commencera à parler de la jouissance en tant qu'elle est hors-sens, et qu'elle désigne « *le rapport de l'être parlant avec son corps* »¹⁶ mais « *ne sert à rien* »¹⁷. C'est une dimension qui nous est familière, nous sommes habitués à parler de la jouissance sans limites d'un patient, ou de son envahissement par la jouissance de l'Autre dans la paranoïa, ou encore d'une jouissance localisée dans un organe dans la schizophrénie. Remarquons que ce concept de jouissance est absolument absent du Séminaire III¹⁸ ainsi que dans « D'une question préliminaire... », ce qui est quand même très amusant et paradoxal parce que le mot jouissance est très présent dans les Mémoires de Schreber¹⁹. Sont-ce les traducteurs français qui sont en cause ? Cette traduction date de 1975 et a été réalisée par des personnes qui étaient au fait des travaux de Lacan et avaient ce mot de jouissance dans leur bagage²⁰. Le mot traduit en français par jouissance est *geniessen*. C'est ce signifiant en langue allemande que Lacan avait en 53 sous les yeux, il n'y avait alors aucune traduction en français des *Mémoires*, mais il en existait une en anglais, où *geniessen* est

¹⁶ Lacan J., « Je parle aux murs », Seuil, 2011, p. 63.

¹⁷ Lacan J., Le Séminaire, Livre XX, *Encore*, Le Seuil, p. 10.

¹⁸ Mais il parle de jouissance à propos de la dialectique hégélienne du maître et de l'esclave, p. 51.

¹⁹ Par exemple : « *Dieu exige un état constant de jouissance* » (*Mémoires*, p. 230), qui traduit « *beständiges geniessen* ». Ou encore : « *La béatitude consistait en un état de jouissance ininterrompue* » (*Mémoires*, p. 31) qui traduit « *in einem zustande ununterrochenen geniessens* », en anglais « *uninterrupted enjoyment* ».

²⁰ Cf. Schreber D.P., *Mémoires d'un névropathe*, Édition française, Points, Seuil, p. 5.

traduit par *enjoyement*. *Geniessen* est un mot présent quasiment à chaque page du texte de Schreber, mais Lacan n'en fera usage et ne l'élèvera à la dimension du concept que nous connaissons que plusieurs années après, quand il aura épuisé toute la dimension du sens à donner à un déclenchement et à un délire, et toute la dimension d'architecture du langage. En 1955, Lacan parle de la « *volupté ineffable* »²¹ qui s'attache au discours de Schreber, ou encore des « *satisfactions* »²² de celui-ci.

La relecture que Lacan fait de Freud avec l'outil linguistique, c'est-à-dire en isolant, à côté des phénomènes imaginaires, la dimension symbolique du signifiant, va l'amener à penser les processus psychiques en termes de structure : structure des « phénomènes » élémentaires – l'hallucination est dite verbale car structurée comme fait de langage –, structure des délires qui, comme les phénomènes élémentaires, sont « *construits* »²³, de même que la feuille avec ses nervures est construite sur la même structure que l'arbre et ses branches, mais aussi structure de la névrose. Au-delà, ce dont il s'agit c'est de la structure de la parole et de l'inconscient, lequel, dira-t-il plus tard, est « *structuré comme un langage* ». Dans ce Séminaire, il a une formule un peu différente : « *l'inconscient est structuré [...] tramé de langage* »²⁴.

Au schéma de la communication émetteur-récepteur, Lacan va opposer le *schéma L* qu'il a construit l'année précédente, qui situe le sujet S dans la structure. Ce schéma va permettre de dégager la structure à l'œuvre dans les phénomènes de langage observés chez un sujet psychotique. Il parlera aussi des « *structures freudiennes des psychoses* »²⁵.

Essayons de préciser ce concept de structure, cet outil. Le mot lui-même par son étymologie (*struere*) renvoie à l'idée de construction, de strates, comme dans une coupe géologique dans laquelle figurent

²¹ Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *op. cit.*, p. 158.

²² Lacan J., « D'une question préliminaire... », *op. cit.* p. 569.

²³ Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *op. cit.*, p. 68.

²⁴ *Ibid.*, p. 135.

²⁵ *Ibid.*, p. 181.

des éléments qui comportent « *des références réciproques* »²⁶, où un élément ne peut pas bouger sans que les autres soient déplacés. Comme vous le savez, c'est sur ce modèle que fonctionne le mathème des quatre discours que Lacan formalisera plus tard. Levi-Strauss dans le champ de l'anthropologie, situe la structure comme « *un système d'oppositions et de corrélations qui intègre tous les éléments d'une situation totale* », où par exemple « *sorcier, malade et public, chacun trouve sa place* »²⁷, ou encore « *le système cohérent* » qui fonde la conception de l'univers dans une tribu où le rôle du chaman est de replacer des éléments étrangers – une maladie, l'angoisse... – dans « *un ensemble où tout se tient* »²⁸. Cela donne l'idée d'un bricolage, d'une mise en rapport d'éléments qui n'ont *a priori* rien à voir ensemble.

Dans le champ freudien, la structure est « une manifestation du signifiant », et « *quand nous analysons une structure – dit Lacan – c'est toujours [...] du signifiant qu'il s'agit* »²⁹. C'est ainsi que le mythe d'Œdipe est une structure, c'est-à-dire qu'il est un effet, chez le sujet névrosé, du rapport de l'être parlant au langage, et c'est selon cette structure que va s'ordonner le désir du sujet³⁰.

La lecture que J.-A. Miller fait aujourd'hui de l'usage du concept de structure par Lacan donne un éclairage qui oriente sur la question du réel, ce qui sera la boussole du Lacan ultérieur : « *Ce que Lacan a trouvé dans la structure, c'est une réponse à la question du réel* », car « *ce qui est réel et ce qui est cause dans le champ freudien, c'est la structure du langage [...] chez Lacan la structure, c'est le réel* »³¹. Plus précisément, Miller avance que « *l'inconscient pour Lacan, c'est une structure c'est-à-dire un savoir dans le réel. Il y a du savoir dans le réel et c'est par là que pour lui la psychanalyse rejoignait la science [...] Ce dont il s'agit dans la psychanalyse, c'est un réel structuré* ». Miller poursuit : « *Plus tard, ce sera les quatre discours et de même,*

²⁶ *Ibid.*, p. 208.

²⁷ Levi-Strauss C., « Magie et religion », in *Anthropologie structurale*, p. 200, Plon.

²⁸ *Ibid.*, p. 218.

²⁹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre III, op. cit.*, p. 208.

³⁰ Cf. Safouan M., « Le structuralisme en psychanalyse », Points, Seuil, 1968, p. 17.

³¹ Miller J.-A., L'orientation lacanienne, « L'être et l'Un », cours du 26 janvier 2011.

on voit quatre éléments permutant sur quatre places. Il est essentiel pour Lacan d'accentuer le caractère combinatoire de la structure, ses potentialités de déplacement ». Ailleurs, Miller indiquait que la jouissance – concept qui je le rappelle est absent du Séminaire III - « fait limite au concept de structure »³² en tant qu'elle est Une, « idiote et solitaire » (6^{ème} paradigme de la jouissance) et n'établit pas par elle-même de rapport à l'Autre. Elle implique « une relation livrée à la contingence, soustraite à la nécessité », alors que la structure est quelque chose qui est écrit, qui « se présente comme une nécessité ».

Ce Séminaire III est à lire, me semble-t-il, en ayant à l'esprit que c'est à partir de son expérience de psychanalyste que Lacan avance, à partir de ce qu'il rencontre dans sa clinique comme difficultés.

Combien de fois évoque-t-il le risque qu'il y a de favoriser une décompensation psychotique si on ne se repère pas très rigoureusement quant à la structure du patient ! Son souci est d'amener à la possibilité d'un traitement qui soit à la hauteur des particularités de cette structure. C'est le chemin dans lequel il s'engage, et nous engage avec lui, mais il se hâte lentement ; il le dit clairement en réponse à son auditoire qui le presse : « la question est un petit peu en train ». Non seulement il ne donne pas une solution précise, mais l'accent est mis sur la question – d'abord considérer les questions qui se posent avant de chercher des réponses –, et ce Séminaire est un travail en cours – un *work in progress* pour reprendre la formule de Joyce –, une élaboration qu'il qualifie d'« encore tout à fait grossière »³³.

A côté d'un possible traitement des psychoses par le psychanalyste, ce qui préoccupe Lacan ce sont les cures des patients névrosés et tout ce qu'il travaille dans ce Séminaire, par exemple sur la différence entre forclusion propre à la psychose et refoulement chez les névrosés, vise à éclairer la pratique de la cure des névrosés et à dépasser certaines impasses liées à l'ignorance de la dimension signifiante de la parole. Deux chapitres sont consacrés à Dora, à la question de l'hystérique sur son sexe, à la fonction du surmoi et

³² Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause Freudienne* N° 43, p. 29.

³³ Lacan J., *Le Séminaire, Livre III, op. cit.*, p. 304.

surtout au statut de l'Autre avec un grand A – à différencier de l'autre avec un petit a, qui pour Lacan représente alors le semblable (il n'a pas encore théorisé l'objet a) – l'Autre comme lieu de la parole pour tout sujet parlant, qui va fonctionner de façon radicalement différente selon qu'il est névrosé ou psychotique. J.-A. Miller a rappelé que « l'effort de Lacan est de penser la psychanalyse à partir de la psychose et non pas l'inverse »³⁴.

Le texte de Lacan n'est pas linéaire, ce n'est pas un cours de l'Université. L'établissement du Séminaire a été réalisé l'année de la mort de Lacan par J.-A. Miller, qui a donné leurs titres aux chapitres. Lacan revient souvent sur un point déjà abordé pour s'en servir comme d'une marche pour avancer plus loin et il est impossible d'indiquer avec précision que tel chapitre permettra de faire le tour de la question du délire ou de la forclusion. C'est un trajet en boucle, ce qui n'est pas sans évoquer le déroulement d'une cure.

Lacan met aussi ses auditeurs en garde contre notre hâte à vouloir comprendre : « *comprendre les malades est un pur mirage* »³⁵ dit-il. Il oppose la compréhension, qui est prônée par la psychiatrie, à la vérité : « *l'important n'est pas de comprendre, c'est d'atteindre le vrai* »³⁶, le vrai qui s'oppose au sens. Dans cette recommandation s'amorce l'opposition qu'il développera plus tard entre sens et jouissance, entre sens et réel.

L'efficace de cette méthode d'enseignement est de placer l'auditeur dans ce qu'il nomme « une position problématique, qui laisse toujours la porte ouverte à une rectification progressive »³⁷.

Là encore, son style fait écho avec la marche même d'une cure analytique.

Bonne lecture !

³⁴ Miller J.-A. : Cours d'orientation lacanienne, « Pièces détachées », cours du 19 janvier 05.

³⁵ Lacan J. : Le Séminaire, Livre III, *op. cit.*, p. 14.

³⁶ *Ibid.*, p. 59.

³⁷ *Ibid.*, p. 184

Philippe DE GEORGES

Poétique de la folie*

Départ

Notre objet du jour, c'est le rapport du fou au langage, et la question de l'invention est à prendre dans ce rapport.

En commentant le Séminaire III¹, je me suis arrêté sur un passage où Lacan dit qu'il faut se poser la question : qu'est-ce que parler ?, c'est-à-dire ce que parler veut dire. Autrement dit, qu'est-ce qu'implique l'acte de parole ?

Enoncé et énonciation

Lacan nous familiarise au fait qu'il y a d'un côté l'énoncé, c'est-à-dire le contenu, et, de l'autre, l'énonciateur, soit le fait qu'un sujet parle et s'adresse à l'Autre.

Pour Lacan, c'est précisément cette dimension qui dans la psychose fonctionne autrement que dans l'usage ordinaire.

D'où la nécessité de s'interroger un peu sur l'usage ordinaire du langage, pour pointer ce qui dysfonctionne dans la psychose, et pour pointer du même coup les solutions ou les inventions de la psychose. Voici deux phrases, que je voulais mettre en exergue dans mon exposé :

- la première concerne l'usage ordinaire du langage ; elle est de Rainer Maria Rilke², qui écrit quelque chose qui concerne vraiment la névrose : « *On arrive, on trouve une vie sur mesure, il ne reste plus qu'à l'enfiler* ». C'est ça, le Nom-du-Père ;

- l'autre phrase, qui illustre plutôt le travail que nous avons à faire, est de François Leguil, dans un texte qui circule sur le net en ce moment (Lacan Quotidien) : « *Les ressources de la raison empruntent les*

* Texte établi par Patrick Fabre.

¹ Lacan J., Le Séminaire, livre III, *Les psychoses*, Le Seuil, chapitres 2 et 3.

² Rilke R. M., *Les carnets de Malte Laurids Brigge*, Paris, Gallimard, 1991.

chemins de sa faiblesse »³. Donc c'est là où on a un point de faiblesse, un défaut, qu'il faut trouver les ressources.

Assises

Je vais rapidement repartir des assises que nous donne Lacan concernant l'usage du langage et son défaut dans la psychose, qui est donc l'endroit où le psychotique doit trouver des solutions.

Je vais m'appuyer sur trois éléments.

Le premier, Lacan l'emprunte à Ferdinand De Saussure, le père fondateur de la linguistique moderne : c'est le principe de l'autonomie entre le signifiant et la signification. Ça veut dire qu'en soi, un signifiant – qu'il s'agisse d'un phonème, comme « o » ou « a » pour l'enfant du *Fort-Da*, qu'il s'agisse d'un mot ou d'une locution entière – un signifiant ne veut rien dire. Il est, comme dit Lacan, *asémantique* (avec le *a* privatif), ou, comme on dit aussi, il est ontologiquement vide. Si vous usez d'un signifiant pour produire une signification, ce qui est quand même sa fonction essentielle, vous êtes obligés de vous référer à un code, c'est-à-dire à une convention commune à un groupe linguistique : dans la langue française, tel mot veut dire telle chose. Donc vous vous référez à la convention, et vous vous référez à l'usage : par exemple, dans notre milieu, à partir du XXème siècle, et au XXIème siècle compris, le mot « inconscient », ça veut dire ce que Freud appelle « l'inconscient » ; ça ne veut pas dire l'inconscient des neurologues ou l'inconscient de Mesmer à l'époque des bassines magnétiques. L'usage définit la signification d'un signifiant. *Meaning is use*, dit Wittgenstein.

La signification diffère selon le contexte ou selon la phrase. Elle est contextuelle, variable et contingente.

Pour vous l'illustrer, j'ai choisi d'emprunter une citation d'un livre de Genette, qui s'appelle *Mimologiques*⁴ : le roi Louis-Philippe demanda un jour à Arago, directeur de l'observatoire – Arago, c'est le boulevard Arago, c'est le révolutionnaire de la Commune de Paris –

³ Leguil F., « Take Shelter », in Lacan Quotidien N° 147, 3 février 2012.

⁴ Genette G., *Mimologiques : Voyage en Cratylie*, Seuil, Coll. Poétique, Paris, 1976.

Louis Philippe lui demande : « entre nous, êtes-vous bien sûr que cette magnifique étoile se nomme *véritablement* Sirius ? ».

C'est une question pertinente, qui vaut aussi bien pour *le chien* ou *la vertu*. L'une des réponses est que le nom véritable de chaque chose, chaque personne ou étoile, lui convient puisqu'il lui ressemble, et que Sirius étincelle au lexique autant qu'au firmament. L'idée des spécialistes de la linguistique, c'est que Louis Philippe nous montre – on se moque souvent de lui, c'est le roi bourgeois, c'est le roi le plus caricaturé qui soit – il montre la bêtise ordinaire du bourgeois qui croit qu'effectivement quelque part, il doit y avoir un lexique absolu, un grand livre écrit de toute éternité, dans lequel une étoile s'appelle vraiment Sirius ; alors que ça s'appelle Sirius parce qu'on l'a nommée comme ça à un moment : le signifiant est contingent. Les choses portent un nom parce qu'un beau jour, on les nomme.

Signification, usage et contingence

Ce que nous soutenons avec F. De Saussure, c'est que Sirius ne s'appelle Sirius que parce que c'est l'usage. Signifier, c'est-à-dire produire une signification, c'est une fonction du signifiant qui consiste à utiliser un signifiant pour représenter, pour donner un nom, pour nommer un objet, un concept ou une chose. Le signifiant nomme et donc on nomme Sirius « Sirius ».

F. De Saussure avait inventé quelque chose qu'on appelle depuis « l'algorithme saussurien », s/S , qui représente « le signe linguistique », pour dire que le signe linguistique est marqué par une barre qui sépare radicalement la signification et le signifiant.

Vous savez que Lacan propose d'inverser l'algorithme saussurien et d'écrire le signifiant *au-dessus* du signifié (S/s), ce qui veut dire que de façon élémentaire, quand vous utilisez un signifiant dans l'usage courant, vous substituez ce signifiant au signifié qui le représente ; c'est donc une opération métaphorique : le signifiant « Sirius » représente le signifié « cette étoile particulièrement lumineuse qui se place à tel endroit de la constellation ».

Cette autonomie du signifiant et du signifié, qui est donc marquée par la séparation du S et du s par une barre, suppose et implique que signifiant et signifié sont deux chaînes radicalement séparées et qui

courent l'une sur l'autre. La barre que j'ai marquée au tableau vous dit qu'il n'y a pas d'identité, pas de corrélation fixe entre le signifiant et son signifié, et qu'il y a de ce fait des possibilités d'équivoque : c'est le fondement même de la métaphore.

On reprend souvent l'exemple de « l'étoile du matin » : si je dis « l'étoile du matin », ça peut être l'étoile que je vois quand je me réveille au-dessus de mon lit, mais ça peut être aussi un concept hégélien, soit un élément de la philosophie, qui traite des choses qui reviennent à la même place. Cette autonomie signifiant/signifié, c'est une façon de dire que le mot et la chose sont distincts.

Pour nous, c'est évident à notre époque ; ça ne l'était pas du temps de Socrate, qui essaye de démontrer le contraire et soutient ce qu'il appelle l'idée de nom « naturellement juste ». A notre époque, cette affirmation selon laquelle « le mot n'est pas la chose » s'étaye sur un certain nombre de noms : par exemple Mallarmé, qui dira que le nom est une « absence ». Il l'illustre dans son poème en parlant de la rose, « absente de tout bouquet » : ça veut dire que quand je dis le mot « rose », j'englobe toutes les roses, c'est-à-dire n'importe quelle rose et donc aussi aucune, elle est l'absente de tout bouquet.

Et Lacan traduit cette notion avec une formule très hégélienne mais que tout le monde emploie de nos jours, qui est : « *Le mot, est le meurtre de la chose* »⁵.

Voilà le premier élément sur lequel on se fonde, et qui veut dire que quand vous avez un signifiant, seul, isolé, détaché de tout contexte, vous ne pouvez pas décider de la signification : il faut la chaîne signifiante, que Lacan résume en écrivant S₁-S₂, parce qu'il faut au moins deux signifiants, et qu'ils sont articulés par un petit tiret qui les sépare, mais fait qu'ils ont, ces deux signifiants, un lien entre eux. Il faut la chaîne pour décider du sens ou du non-sens. Et la chaîne fait que c'est décidable ou que c'est indécidable.

On parlait tout à l'heure dans notre atelier qu'on appelle le Cercle, des difficultés diagnostiques et des flottements diagnostiques : on décide ou on ne décide pas qu'on a affaire à une psychose ou à une névrose.

⁵ Lacan J., « Discours de Rome » (1966), in *Ecrits*, Seuil, 2008.

Différence

F. De Saussure nous a familiarisés avec l'idée que l'ensemble du code, l'ensemble des signifiants, c'est ce qu'on appelle *le trésor des signifiants*. Lacan reprend la formule ; et dans ce trésor, chaque signifiant se distingue et s'oppose à tous les autres. C'est là un concept qui vient de Saussure, et qui nous est familier aujourd'hui : *le signifiant, c'est la différence*. Ce qui est très important, parce que ça veut dire que quand on met du signifiant, on sort de l'indifférenciation. Je me souviens que Rémy Baup, il y a très longtemps, au début de l'Antenne Clinique, parlait de ces mères qui disent toujours : « je ne fais pas de différences », et Rémy nous disait que c'était justement un problème, qu'il fallait faire des différences entre les sujets – entre les garçons et les filles, que l'aîné n'est pas le second, etc. –, et que l'idéal égalitaire du « je ne fais pas de différences » est quelque chose qui peut tout à fait piéger un sujet dans l'impossibilité pour lui de se représenter auprès de l'autre, dans sa singularité.

Le deuxième élément sur lequel on se fonde, c'est que le déroulement de la chaîne ne peut pas être illimité et infini. Il ne doit pas l'être, il faut une ponctuation, elle est nécessaire ; elle est indispensable pour arrêter le glissement métonymique du sens, et pour boucler et décider du sens. Jacques Lacan ne cessera pas d'insister sur cette nécessité et il en donne un petit dessin qui est ce qu'il appelle *le point de capiton* : la chaîne signifiante se déroule, je suis en train de vous parler. Et puis, à un moment, je m'arrête, c'est la fin de la phrase, et comme c'est la fin de la phrase, ça a un effet rétroactif, c'est-à-dire qu'« après-coup », vous comprenez ce que j'ai voulu dire. Le point de capiton, c'est un point qui lie les deux chaînes entre elles, la chaîne du signifiant et celle de la signification, de telle façon qu'on comprenne quelque chose.

Mais le point de capiton ne boucle pas seulement la signification, c'est-à-dire le « ça veut dire... ». Le point de capiton arrête et localise aussi la jouissance. C'est ce que démontre Jacques-Alain Miller⁶, page 174 de *La conversation d'Arcachon*, où on lui pose la question justement de savoir si la métaphore paternelle ne fait pas que donner

⁶ Miller J.-A., *La conversation d'Arcachon*, Agalma éditeur, Diffusion Le Seuil, 1993, p. 174.

la clef de la signification phallique, grâce au Nom-du-Père. Il répond qu'effectivement ça donne la clef de la signification phallique, mais que ça fixe aussi, ça limite et ça ordonne la jouissance. Un point de capiton, ça produit du sens mais ça permet aussi de fixer la jouissance. Il a « une incidence libidinale » et le signifié, la jouissance et le petit a trouvent ici une parenté. L'opération signifiante a des effets sur la jouissance du sujet.

Un exemple paradigmatique de point de capiton est donné par Lacan, avec ce qu'il appelle la métaphore paternelle : la métaphore paternelle, c'est quand le Nom-du-Père comme signifiant intervient, et ce que ça produit pour Lacan, c'est à la fois de donner la signification du désir, et de localiser la jouissance pour un sujet pris dans la névrose. Je rappelle l'écriture de cette métaphore paternelle et je la commente rapidement pour voir ce que ça produit. La métaphore paternelle, c'est quoi ? Ça veut dire qu'un *petit d'homme*, comme dit Rudyard Kipling, le petit d'homme quand il naît au monde, n'a évidemment aucune idée de sa propre signification. Je ne sais pas quelle est la signification, c'est-à-dire je ne sais pas ce que je représente pour l'Autre : est-ce que je suis autre chose qu'une petite merde ? Chacun de nous se pose la question à un moment. C'est dans le désir de la mère que cette question se pose pour le nourrisson : « Qu'est-ce que je suis pour elle ? ». Et donc le désir de la mère vient interpréter et métaphoriser le x énigmatique de la signification. Jean-Paul Sartre dit : « *Pour ma mère, j'étais la merveille* », c'est-à-dire « dans le désir de ma mère, je suis la merveille », et Althusser ironise en disant qu'il faut entendre « la mère veille ». L'autre volet de l'opération pour Lacan c'est que quelque chose, qu'il appelle le Nom-du-Père, vient intervenir sur ce désir de la mère et l'interprète. Le résultat de cette opération – qui est donc, vous voyez, deux métaphores qui se suivent –, c'est d'inscrire le sujet dans le Nom-du-Père, ce qui donne au petit d'homme qui n'est qu'un x (x , c'est la signification énigmatique du sujet dans le désir de l'Autre), une valeur phallique pour l'Autre : « pour l'Autre, j'ai une valeur désirable, je ne suis pas que son déchet, je suis aussi quelque chose qui compte ».

C'est là-dessus que je voulais insister : quand Jacques-Alain Miller, page 174 de *La Conversation d'Arcachon* nous dit que cette

opération ne fait pas que donner de la signification, que ça fixe de la jouissance, c'est quelque chose de très important, parce que c'est un lest, un moyen d'être lesté, dans l'existence.

Transcendance

Le troisième élément sur lequel il faut qu'on s'appuie, c'est la notion selon laquelle le langage est transcendant au locuteur.

Vous trouvez ça exprimé chez le premier Lacan, quand il dit que l'Autre (grand A) est *préalable* au sujet, préalable à son existence. Quand l'enfant naît, le langage est déjà là, au lieu de l'Autre. C'est en un sens ce que dit Rilke dans la phrase que je citais tantôt. Ce petit x, ce petit nourrisson dont j'ai parlé naît dans un monde qui, lui, est structuré par le langage. C'est ça que veut dire Lacan quand il dit que l'Autre est préalable. Il ne naît pas dans un désert, il tombe dans un univers qui est non seulement celui des soins et des besoins, mais aussi un monde de langage, un bain de parole dont il a besoin.

L'*infans* naît dans le langage de l'Autre. C'est un bain nécessaire et vital, et on revient toujours sur cette démonstration expérimentale terrible que constitue l'hospitalisme : au moment de la guerre, il y avait des tas d'orphelins dans les orphelinats, et on pouvait effectivement voir l'autisme expérimental qui était mis en place chez les enfants par le seul fait qu'ils étaient privés de bain de langage. On a pensé à un moment que tout ça avait disparu ; il y a beaucoup d'exemples qui montrent que dans certains pays – comme la Roumanie – l'hospitalisme est réapparu dans les mêmes conditions, dès que l'enfant est privé de ce lien vital.

Pour se comprendre et pour être compris, le sujet doit parler la langue de l'Autre : c'est à ça que va lui servir son immersion dans la langue de l'Autre. Il va en faire l'apprentissage, il va intérioriser le code. Cette opération permet en même temps la construction du sujet et son inscription dans le lien social qui suppose un code partagé.

C'est une dialectique, c'est une relation interpersonnelle, qui est asymétrique. L'observation des enfants montre cette dialectique à l'œuvre, c'est-à-dire que quand on observe un petit enfant, on voit d'un côté son apprentissage de la langue de l'Autre, c'est-à-dire sa domestication – il faut appeler les choses par leur nom – et en même temps, on peut très bien voir que le petit enfant a une expression qui

lui est propre. Je vous invite à lire, parce que c'est très beau et passionnant, le livre de Roman Jakobson, *Langage enfantin et aphasie*⁷ : il décrit les observations qui étaient faites où on mettait tout simplement des micros dans la pouponnière, dans les maternités et on observait ce qui se passait, quand il y avait les nourrices ou la mère, ou quand il n'y avait personne. Quand quelqu'un rentre dans la nurserie, les enfants se taisent ou appellent, ils essaient de s'articuler au langage de l'Autre. Quand il n'y a personne, ils jouissent de la *lallation* – ce sont les termes du linguiste – « lallation », c'est-à-dire le jeu itératif qui consiste à produire des sons par le claquement de la langue sur le palais ; et ils jouissent de leur *babill* (du verbe babiller). Là, ça n'est pas la langue de l'Autre, c'est le jeu personnel avec l'émission des phonèmes et sa perception (car l'enfant joue et s'écoute). Pour Jakobson, ce babill est la source de ce qu'on appelle des « idiolectes », c'est-à-dire des langues privées (« idios », l'idiot, c'est celui qui est dans un monde coupé des autres).

Et Jakobson dit même que les grands poètes sont tous des enfants qui longtemps ont parlé tous seuls, comme ça.

Eh bien, c'est de là que Lacan va tirer son néologisme « lalangue » (en un seul mot). La « lalangue », c'est ce qui part de la lallation et ce qui traduit le souci du sujet de parler pour lui-même. Pour Jakobson, le langage enfantin montre que ce passage de l'enfant aux premiers mots de la langue de l'Autre – c'est la langue maternelle – se fait par la perte dans son babill d'un nombre considérable de sons, de possibilités sonores, d'images sonores. Un bébé, qu'il soit chinois, japonais, anglais, français, allemand ou africain, fait des sons qui couvrent une gamme du spectre sonore colossale. Puis, quand il rentre dans la langue commune, il perd toutes ces potentialités et il n'utilise plus que les phonèmes de la langue maternelle. C'est donc une déperdition. Pour Jakobson, il y a une tension entre ces deux mécanismes : s'ancrer sur l'Autre d'un côté, et s'exprimer de façon autistique. On voit bien du même coup, dans ces observations, la soumission à l'Autre, qui est conflictuelle. Il y a une tension entre l'esprit particulariste et la force unifiante qui est le fait d'adopter le code de l'Autre. Dans la langue de l'Autre, on est dans l'inter-locution,

⁷ Jakobson R., *Langage enfantin et aphasie*, Editions de Minuit, 1969.

ce n'est pas « je suis seul dans mon bain et je babille », c'est « nous parlons ».

L'Autre décide

Dans l'interlocution, les linguistes nous apprennent que c'est l'Autre, c'est-à-dire le récepteur de votre message, qui décide du sens. C'est celui auquel je m'adresse qui décide de la valeur de ce que je dis. Tout ce que je suis en train de faire là – peut-être que je babille, peut-être que je jouis autistiquement de mon appareil phonatoire – mais vous, vous décidez si ça a de la valeur ou non, et donc, vous faites de mes phonèmes des signifiants. C'est ce qui se passe dans l'enfance du nourrisson, où l'Autre, l'Autre maternel, décide de la signification et donc de la valeur à donner à ce qu'il formule : « Ah ! Vous avez entendu ? Il a dit « papa » ! Il a nommé sa grand-mère ! Ça, c'est quand il a faim... ». C'est la mère qui interprète et qui donne aux sons, aux cris essentiellement, une valeur. Ce qui veut dire, en langage lacanien, que c'est la réponse qui donne au message émis initialement sa portée. C'est parce qu'il y a une réponse, que ça décide du fait qu'il y a eu une demande. Vous pouvez toujours demander ce que vous voulez Mesdames et Messieurs, s'il n'y a personne pour vous entendre, ça n'est pas une demande ! C'est le fait qu'il y ait une réponse dans l'Autre qui donne le statut de « demande », rétrospectivement, rétroactivement, à vos émissions sonores. La réception du message est une interprétation fondatrice.

Traduction par Lacan : « Le sujet reçoit de l'Autre son propre message sous une forme inversée ». Ça veut dire que si je suis un tout petit bébé et que je fais un cri, c'est maman qui décide que ce cri veut dire « il a faim ! ». Je reçois mon message, « j'ai faim », de l'Autre, sous la forme inversée, « il a faim », puisque Maman ne dit pas « j'ai faim », mais « il a faim ».

Le névrosé refoule l'altérité du langage. Il croit, ou il veut croire, il feint de croire que ce qu'il dit vient de lui. Ça, si vous êtes en analyse ou si vous êtes analyste, vous savez bien que les gens passent leur temps à vous dire : « Ah ! mais ça, c'est le désir de ma mère... ça, c'est mon père qui voulait que je fasse ça, mais moi, qu'est-ce que je veux vraiment ? ». On passe son temps à essayer d'avoir un désir qui

soit abstrait du désir de l'Autre. Le névrosé veut signer ses propos à tout prix, adressés à l'Autre, l'exprimant lui-même et traduisant son vécu. Il traque donc ce qui vient de l'Autre.

Louis Aragon dit par exemple : « Et quand j'entends en lui des paroles apprises, je déchire mon cœur de mes mains sans pitié ». Mon pauvre Louis, toutes tes paroles sont apprises !

Altération

Voilà les trois éléments, qui sont tous altérés dans la psychose et qui font appel à des solutions, à des inventions différentes.

Premier point : on peut observer dans la psychose l'absence de barre entre le signifiant et le signifié. C'est ce que note Freud. Freud dit du schizophrène qu'« il traite les mots comme des choses » (sur le schéma, au lieu d'une *barre*, on met un signe *égal*). Lacan dit que pour ces sujets, « le mot est la chose ». Chez le schizophrène il y a effectivement, du coup, un effacement de toute équivocité et de cette articulation dialectique. Chaque fois que vous confrontez un schizophrène à l'équivoque, cela a pour lui l'effet de dissoudre le sens et de rendre vos propos ininterprétables. C'est pour ça que quand certains parlent d'injecter au schizophrène du Nom-du-Père ou de l'équivoque, ils butent sur le fait qu'en pratique vous le confrontez précisément à ce dont il n'a pas l'outil, et vous déchaînez sa difficulté au lieu de l'apaiser.

Le néologisme, qui est un élément essentiel du rapport psychotique au langage, procède de cette *coalescence* entre signifiant et signification.

On avait pris l'autre jour des exemples de néologisme, et quand on interroge le sujet pour dire « qu'est-ce que vous voulez dire ? », il répond que « c'est exactement ça, et vous le savez ». C'est une forme particulière de capitonnage qui est une certitude, un point de certitude.

Le deuxième élément qu'on observe dans la psychose, c'est, au contraire, pourrait-on dire, l'absence de capiton. S'il n'y a pas de capiton, s'il n'y a pas un point qui vient arrêter la chaîne, elle glisse métonymiquement à l'infini sans produire aucune signification

particulière. Le sens fuit, et du même coup, la jouissance est ininterrompue et délocalisée.

Nous pourrions en donner deux petits exemples :

Le premier, c'est le langage du sujet en crise maniaque. C'est là qu'on parle du coq à l'âne, les mots s'enfilent les uns après les autres, sans que rien ne viennent articuler ou arrêter à un moment. Le glissement de la chaîne signifiante est métonymique et procède par contiguïté des images sonores.

L'autre exemple que cite Lacan, c'est la ritournelle, c'est-à-dire quelque chose qui ressemble un peu à la lallation. On a tous connu dans les hôpitaux psychiatriques des sujets schizophrènes répétant inlassablement des phrases qui ne veulent rien dire. Après, il y a des formes particulières, comme on le voit chez Schreber ou chez beaucoup de sujets psychotiques, ou chez Artaud qu'évoquait Rémy Baup la fois dernière, les *phrases interrompues*. Non seulement le capiton ne vient pas, mais la phrase ne va pas jusqu'au point, donc vous ne pouvez pas comprendre ce que ça veut dire. Schreber est en bute avec ça. Ou bien ce sont des coupures sans point, qu'on appelait autrefois le barrage schizophrénique : vous parlez à un sujet, et soudain il n'est plus là, il se tait.

Il existe aussi – je continue à décliner les troubles en question – des altérations de l'articulation des signifiants entre eux.

Un extrême est ce que Lacan appelle le discours « pulvérulent » du schizophrène. Pulvérulent, ça veut dire : comme la poudre. Dans la poudre, les éléments minéraux sont dissociés les uns des autres et ne sont liés par rien, il manque le ciment.

L'extrême opposé, c'est ce que Lacan appelle « l'holophrase ». Dans l'holophrase, au lieu d'être articulés sur le mode S_1-S_2 , les signifiants sont bloqués, pris en masse, ils sont gelés, nous dit Lacan. Il prend l'exemple du *cartouche*, qui indique le nom du pharaon, dans les hiéroglyphes égyptiens. L'holophrase, c'est quand deux signifiants ou plusieurs sont pris en masse, figés, soudés, sans articulation, sans souplesse dialectique, sans espace. Lacan nous dit que ça joue un rôle important dans la débilité, la psychose, et la psychosomatique⁸.

⁸ Lacan J., « Le symptôme », Conférence à Genève du 4 octobre 1975, Bloc-notes de la psychanalyse, N° 5, 1985, pp. 5-23.

Enfin, l'autre trouble dans la psychose que je voudrais isoler, c'est le défaut de signature du discours. Alors que le névrosé veut à tout prix dire « c'est moi qui parle », le psychotique perçoit tellement l'altérité du verbe qu'il ne peut pas signer son discours. David Halfon a souvent évoqué cette dimension de « la xénopathie » : ça veut dire que le sujet subit quelque chose qui lui est étranger, le langage qui lui vient à l'esprit ou bien même à la bouche lui est étranger. Ce mécanisme de l'automatisme mental domine dans l'hallucination verbale, dont Lacan nous dit qu'elle est toujours présente dans la psychose : « ça parle en lui », ou bien « ça lui parle ». Le sujet dit : « ce n'est vraiment pas moi qui parle, c'est ma gorge qui prononce des sons qui s'imposent à moi » ou « j'entends qu'on me parle et qu'on me dit "va étrangler ta mère !" ». L'Autre parle à sa place. L'autre exemple dans le Séminaire de Lacan, c'est ce sujet qui, passant, croise quelqu'un et entend qu'il dit « truie », « il m'a traité de truie ». On hallucine là l'injure, qui vise l'être de déchet du sujet. C'est un thème récurrent dans la psychose : le sujet ne peut pas s'approprier ses propos, et en particulier les fragments qui concernent son rapport à la libido. Il ne dira pas « ce jeune homme me plaît », mais dira « j'ai vu un signe qui me prouve absolument qu'il veut me posséder ». C'est l'érotomanie.

Problème

Le capitonnage, le néologisme et la signature, sont autant de modalités de nouage, ce sont des formes de nœuds entre le signifiant, la signification et la jouissance. Ces nœuds sont les clés des « discours », énumérés par Lacan. Ce sont les arrimages du sujet dans un mode de lien social. Ces trois exemples nous montrent la voie de ce que nous essayons de faire quand nous recevons des sujets psychotiques.

Gilbert Jannot appelle ça « l'aide à l'invention ». Aider à l'invention, c'est essayer de généraliser la formule de ces capitonnages, d'essayer de faire sinthome, pour un sujet qui présente un défaut de nouage.

Toute « solution et invention » dans la psychose consiste à faire tenir ensemble ce qui se disjoint, et le faire tenir ensemble autrement que

par le Nom-du-Père, puisqu'il n'y est pas. C'est ce qu'on peut appeler un usage de la psychose bien tempéré.

J'en donne quelques exemples :

Le premier est un cas que j'ai évoqué une ou deux fois ces mois derniers, c'est l'écrivain de science-fiction Philip K. Dick. Phil. K. Dick, avant de devenir écrivain, c'était un jumeau, il est né jumeau, sa sœur jumelle est morte, tout simplement parce que la mère n'avait pas très bien compris qu'il fallait nourrir les bébés. Lui a survécu et toute sa vie, il a eu l'idée qu'il était peut-être l'autre finalement, que c'était peut-être l'autre qui vivait et pas lui, parce qu'on ne sait jamais « est-ce que je suis moi ou est-ce que je suis mon double ? ». Toute sa vie, il a travaillé, en particulier dans son œuvre d'écrivain de science-fiction, sur la démonstration que la frontière entre le normal et le pathologique, la réalité et le délire, n'est qu'une convention.

Par exemple, il avance qu'on pourrait réécrire l'histoire du président Schreber en disant que c'est le type que Dieu avait fait enculer par des larves, pour recréer l'humanité. Peut-être que Schreber a raison et qu'il n'hallucine pas du tout.

Solutions

P. K. Dick, très tôt dans son adolescence, emprunte à la langue un signifiant et lui donne une valeur particulière. Il est ado, et pour se faire de l'argent de poche pour acheter ses bouquins, il travaille chez un réparateur de radios. Il passe son temps à bricoler, et il dit que « c'est ça la solution, c'est de bricoler ». Il utilise un mot anglais, qui est « to fix » – non pas au sens de se shooter – mais qu'il utilise dans le sens d'un raboutage, d'un rafistolage, de faire tenir ensemble, « une idée de stabilité conquise de haute lutte ». Ce verbe englobait tout ce qu'il estimait le plus dans le génie humain. Donc, sa solution passe par « to fix », rabouter. Fixer, pour suppléer le capiton qui manque.

Le deuxième type de solution que je propose à votre attention c'est celui que j'appellerai « logopoièse ». C'est faire du verbe, construire du verbe, ça veut dire utiliser le principe même du néologisme mais s'en emparer sciemment. Vous avez deux voies que vous allez voir chez certains sujets psychotiques et là, je vous renvoie à votre clinique :

L'une, c'est celle qui consiste à produire une signification nouvelle, une signification qui dirait mieux la chose. Avec les mots qui existent, il s'agit de trouver une signification plus vraie.

L'autre modalité, c'est celle qui consiste carrément à produire des signifiants nouveaux, technique dont vous savez que Lacan l'a utilisée pour lui-même dans son œuvre. C'est ça, la logopoièse, qui justifie le titre que j'ai donné à mon exposé : « *Poétique de la folie* ». Car il y a une parenté évidente de cette dimension de la psychose, de la solution psychotique, avec l'acte du poète.

Très joliment, une dame qui est une vraie poétesse, que je reçois et qui n'est pas dans le champ de la névrose, me raconte un lapsus calami qu'elle a fait il y a quelques jours, dans un texte où elle voulait écrire « nul n'est prophète en son pays » ; elle a écrit : « nul n'est poète en son pays ». C'est une poétesse bilingue et pour qui le déplacement est vital. Je dis qu'il y a une parenté entre l'invention psychotique logo-poïétique et la poésie ; je propose de penser que c'est quelque chose qui est basé sur le principe édicté par le poète Mallarmé, qui disait que son but était de *rémunérer le défaut des langues*. Mieux dire l'impossible à dire. Le poète ne renonce pas, il ne cède pas sur son désir, devant l'incapacité des langues naturelles, il va travailler le mot, l'agencement des mots, la construction de la phrase, voire même la graphie – comme Francis Ponge ou Paul Claudel – le rythme, le souffle, les modulations de la voix, la scansion de la diction..., en essayant de faire servir son discours à ce qui échappe. Rémy Baup, le mois dernier, nous a parlé d'Antonin Artaud : Artaud avait traduit en français les œuvres de Lewis Carroll. Lewis Carroll est un grand joueur avec la langue, il était logicien, c'est un pasteur logicien et quand il écrit la suite d'Alice, *De l'autre côté du miroir*, il a l'idée d'appliquer ce jeu avec les mots à partir de sa conception de la logique. Il produit des néologismes – vous les avez tous en tête – et Artaud ne supporte pas ça. Il dit : « Quand on creuse la caca de l'être et de son langage, il faut que le poème sente mauvais »⁹. Il refuse l'idée que le jeu de mots suffise, il faut que la

⁹ Cité par Gilles Deleuze, in *Logique du sens*, Editions de Minuit, 1969, p. 103.

chose y soit. Et il dit aussi de Lewis Carroll : « C'est l'œuvre d'un homme qui mangeait bien, et cela se sent dans son écriture ».

Parlant de son propre travail de poète, il dit que son langage est « taillé dans les profondeurs du corps ». C'est une définition de la schizophrénie : le mot affecte immédiatement et physiquement la chair. Gilbert Jannot évoquait un jour un petit enfant dans un service psychiatrique, il encombre un artisan qui est en train de bricoler, le type lui dit « casse-toi ! » et le gamin se fracture une jambe. La réponse est dans le corps, dans le réel du corps.

Une métaphore réalisée n'est pas une métaphore.

La métaphore n'est jamais littérale. Elle est substitution.

L'enfant à qui on dit « casse-toi ! » et qui se casse au sens propre n'accède pas à la métaphore. Là où c'est littéral, la métaphore s'abolit. Ce qui est « réalisé » n'est pas du registre du semblant.

La métaphore suppose que les deux termes liés par la substitution de l'un à l'autre restent hétérogènes, séparés des deux côtés de la barre. Quand le signifiant devient réel, on est dans l'effacement de tout refoulement.

D'où la question du statut – nécessairement ambigu et paradoxal – de ce que Lacan appelle « métaphore délirante ». Le « devenir femme » de Schreber ne peut être considéré comme métaphore délirante que dans la mesure où il n'est jamais réalisé, mais seulement visé de façon asymptotique. C'est sans doute la différence avec les transsexuels opérés, pour lesquels le discours actuel parle de « réassignation ».

Je me souviens d'une dame qui était venue me voir parce qu'elle était allée voir un thérapeute. Elle lui avait expliqué qu'elle souffrait de rejet, qu'elle était tout le temps rejetée. Elle était en réalité paranoïaque. Elle vient me voir et elle me dit : « je n'ai pas pu continuer à aller voir le docteur X. À la fin de la séance, il m'a dit : "la fois prochaine nous parlerons du rejet". Eh bien, je me suis immédiatement mise à vomir ». Il dit le mot « rejet », et le rejet vient du corps.

Vous voyez que Lewis Carroll *joue* avec le mot et invente des mots, et qu'Artaud, lui, pâtit du néologisme dans son corps. C'est leur principale différence.

Rappelons à l'occasion que Lewis Carroll est l'inventeur du terme de mot-valise, soit, deux signifiants qui se télescopent pour en construire un nouveau qui contient les deux significations initiales, plus une autre au moins. C'est un plus de sens. C'est sans doute ce à quoi a procédé Lacan lui-même dans sa « Radiophonie », où par hâte, il construit des mots-valises, pour dire plus avec moins de mots, au risque de l'incompréhension.

La création de mots et de sons connaît dans la psychose aussi son contraire. C'est ce que Chantal Bonneau évoquait à propos de Joyce : détruire la langue, décomposer la phrase, briser les mots. Et là, il faut que vous lisiez Wolfson, cet auteur qui témoigne directement de son rapport schizophrénique à la langue. Dans le cas d'auteurs comme ceux-ci, il s'agit de jouir triomphalement de ce dont on pâtit. Ça, c'est une solution : il y a un truc qui vous tombe dessus, qui vous fait souffrir, eh bien vous pouvez essayer d'en tirer une jouissance. C'est ce que fait Joyce. C'est un triomphe coûteux, car la pulsion de mort triomphe et que le sujet s'en fait seulement son propre agent. C'est une jouissance mauvaise. La phrase est brisée, la langue désarticulée, le texte a-syntaxique. Est-ce qu'on peut dire que pour le sujet c'est un bien ? C'est en tout cas discutable, et si c'est un bien, il est problématique mais c'est une forme possible de ce qu'on appelle *l'amor fati*, l'amour de votre propre destin. C'est une façon d'assumer son être, ce qui est quand même une clef en psychanalyse : vous n'avez pas choisi de naître blanc ou noir, à tel endroit, dans tel sexe mais ça vous fait destin, et autant aimer ce destin.

D'une certaine façon, la psychose témoigne de ça, dans ces efforts de création.

Envoi

Pour conclure, une proposition : les inventions langagières dans la psychose, comme les bricolages de l'art brut – Philippe Lienhard vous en parle souvent, il en reparlera au séminaire des psychoses, et sans doute ici – toutes ces inventions ont un principe fondateur. Il ne s'agit pas de s'identifier au semblable, d'assumer l'idéal commun, donc c'est tout à fait différent de ce que Rémy Baup avait décrit en

parlant des solutions imaginaires, qui consistent au contraire à s'identifier massivement au petit autre. Là, il s'agit au contraire non pas de faire communauté, mais de se singulariser. Il n'est pas question de reproduire ce qui existe, d'imiter la nature, de la figurer ou de la représenter, mais de viser à créer au sens propre, c'est-à-dire *ex nihilo*. En ce sens, la proposition que je soutiens et qui est vraiment à discuter, c'est que ces solutions-là – l'invention dans la psychose – relèvent de la psychose extra-ordinaire, et pas du tout de la psychose ordinaire.

Une fois que j'ai dit ça, je vais mettre deux bémols – parce qu'il vaut mieux se critiquer soi-même que d'attendre d'être critiqué par les autres !

Il est très souvent difficile de démontrer l'intentionnalité de cette position, qui est d'abord la solitude et l'exclusion que le sujet subit, du fait de sa psychose.

Mais si on admet bien qu'il y a un sujet dans la psychose, il faut soutenir qu'il peut prendre sur lui, par son geste d'invention, son exclusion et sa solitude. Il est alors engagé dans son *extra-ordinarité*.

Le deuxième bémol, c'est qu'« inventer » n'est pas « créer ».

Créer, c'est très important, ça suppose le *ex nihilo*, c'est le geste de Dieu. L'identification au démiurge, ça existe dans la psychose, mais c'est une limite délirante de la production.

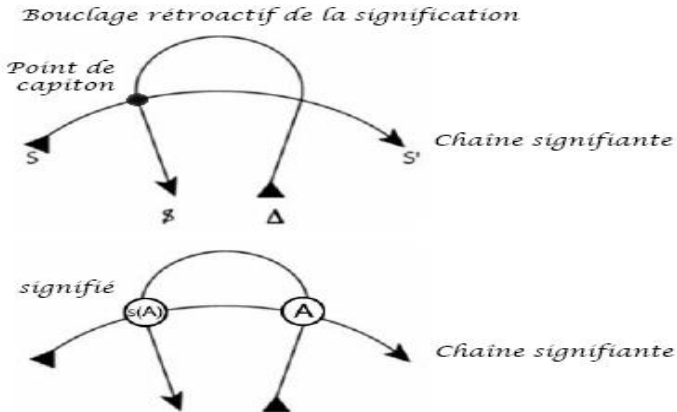
Dans les exemples que nous avons évoqués, le fou ne crée pas vraiment, et le terme de « bricolage » ou de « recyclage » – comme on dit des fois dans l'art contemporain, l'art d'accommoder les restes –, me paraît plus juste. Le fou inventif s'identifie au « Un » d'exception, qui ne reçoit pas son discours de l'Autre, mais l'invente, qui ne représente pas le monde, mais le produit.

Sans doute est-ce la dimension tragique de l'existence portée à l'incandescence.

C'est, à la limite, le drame du génie et de la folie.

Permettez-moi d'ajouter pour illustrer mon propos deux citations qui me touchent profondément. Celle-ci, de Joe Bousquet : « Ma blessure existait avant moi. Je suis né pour l'incarner ». Et celle enfin de Schönberg, reconnu par un soldat : « Il fallait bien que quelqu'un accepte d'être Schönberg ! ».

Le point de capiton



La métaphore paternelle

Formulé de la métaphore ou de la substitution signifiante

$$\frac{S}{S'} \cdot \frac{S'}{x} \rightarrow S \left(\frac{1}{s} \right)$$

signification
inconnue

signifié induit par la métaphore

Formulé de la métaphore paternelle

$$\frac{NP}{DM} \cdot \frac{DM}{x} \rightarrow NP \cdot \frac{A}{Phallus}$$

$$\frac{\text{Nom-du-Père}}{\text{Désir de la Mère}} \cdot \frac{\text{Désir de la Mère}}{\text{Signifié au sujet}} \rightarrow \text{Nom-du-Père} \left(\frac{A}{\text{Phallus}} \right)$$

François BONY

Psychose et langage, de la nécessité de l'invention

Invention / solution

Jacques-Alain Miller nous a sensibilisés au fait qu'il y a dans l'enseignement de Lacan une trajectoire qui part de la primauté donnée au symbolique – « au commencement était le verbe », temps de l'Autre préalable, lieu du code dans le graphe ; ce, jusqu'au Séminaire XI –, et qui va à la jouissance comme première, s'accompagnant alors de l'idée que l'Autre est à inventer. La conception du langage va dans ce mouvement aussi se complexifier avec l'invention de *lalangue* en un seul mot.

Dans le premier temps de cette trajectoire, Lacan parle du sujet. Il met en avant dans l'étude des psychoses, la paranoïa avec Aimée, Schreber, tandis que dans le dernier enseignement, celui où il est question du *parlêtre*, c'est la schizophrénie qui deviendra le paradigme de la psychose, avec Joyce.

Je propose ici que, dans le premier temps, c'est l'idée de solution qui est mise en avant. Solution à quoi ? Solution à une énigme. Le sujet est confronté à un signifiant qui fait énigme, celui de la paternité dans le cas de Schreber, il est devant un trou dans la signification. Il va tenter de répondre à cette énigme, tenter de border le trou, non sans que cela concerne la jouissance. Si le symptôme dans la névrose est une énigme dont il faut trouver le sens refoulé, dans la psychose, devant le trou, sans possibilité de « *retrouver un sens caché, du fait de la forclusion* », le délire, comme symptôme, vient tenter de faire réponse à l'énigme.

Il me semble que c'est en référence à ce concept d'énigme, de signification énigmatique dans la psychose, que l'on parlera de solution. Le défaut est alors celui de la métaphore paternelle. En l'absence du Nom-du-Père, le sujet est confronté directement, sans aucune médiation, au DM, au signifiant du désir de la mère, qui s'écrit avec un grand D, soit comme une demande, et qui devient donc signifiant de la jouissance de l'Autre. Ce DM est en quelque sorte ce que l'on appelle le signifiant traumatique.

Dans cette première conception, nous avons la paire énigme/solution à l'énigme. En même temps que Schreber résout l'énigme de la paternité qui lui est présentée, plutôt du côté de la maternité d'ailleurs (puisqu'il sera la mère d'une humanité nouvelle), il se trouve une place dans l'univers, celle de *La femme* de Dieu. Faute de pouvoir porter les semblants de la paternité, il s'habille, c'est le cas de le dire car pour ce faire, il a recours à un certain transvestisme ainsi qu'au miroir du signifiant *La Femme*. Là où manquait le signifiant de l'exception, le Nom-du-Père, vient La Femme qui fait exception et donc permet de faire univers à nouveau.

En effet pour qu'il y ait un univers, un tout, il faut une exception qui vienne fermer l'ensemble. Le sujet retrouve donc une place dans le monde, soit une place dans le langage. C'est là la version habitat du langage qui est utilisée, langage habitat qui ne s'oppose pas mais qui peut être articulé à la notion de *langage-organe* que nous verrons tout à l'heure. Partir de l'idée d'un Autre déjà-là, certes présentant un défaut dans la psychose, partir du signifiant comme traitement ou appareillage de la jouissance, se distingue de l'idée que le sujet a à se débrouiller avec un corps et une langue, un organe-langage qui a des effets de jouissance sur ce corps. Là, ce qui fait défaut dans la schizophrénie, c'est « *le secours d'un discours établi* », discours dont la routine fixe le sens. Il faudra alors inventer une fonction à cet organe. Il sera plutôt ici question d'invention que de solution, même si cette invention permet une solution pour le sujet, surtout si elle est bien accueillie.

Se défendre de langue

Il y a en effet deux conceptions du langage et du signifiant qui ne sont pas antinomiques. Ainsi, dans le Séminaire *Encore* par exemple, Lacan parle du signifiant en tant qu'il tempère la jouissance. C'est là le signifiant articulé, en tant qu'il fait chaîne, qu'il est pris dans un discours. Nous sommes là au niveau du langage habitat où le sujet trouve sa place en défaut (dans son écriture de S barré), mais aussi où il peut se faire représenter par tous les autres signifiants.

Lacan y parle aussi du signifiant en tant que cause de la jouissance, c'est là le signifiant tout seul, le signifiant qui ne fait pas chaîne, celui auquel est confronté le psychotique. Ainsi, dès le Séminaire III, Lacan

nous dit : ce qu'il y a de plus essentiel dans la psychose, c'est le fait que « *le sujet est dans un rapport direct au langage dans son aspect de signifiant pur, et que tout ce qui se construit autour n'est que réaction d'affect au phénomène premier, le rapport au signifiant* »¹.

Jacques-Alain Miller nous précise dans son texte « *L'invention psychotique* » : « *ce que Lacan appelle ici, dans son Séminaire Les psychoses, soit au début de son enseignement, construction est ce que nous appellerons aujourd'hui invention. Tandis que ce qu'il nomme « signifiant pur », c'est le signifiant en tant qu'il fait énigme, c'est-à-dire le signifiant qui ne s'enchaîne pas, celui qui en lui-même fait choc* »².

Nous voyons là que J.-A. Miller parle d'invention à propos de la construction schrébérienne, ce qui vient relativiser la distinction faite plus haut, et qui permet de ne pas en faire un dogme. Cependant, dans ce même texte, Miller ne fait pas de distinction entre invention et solution. Tout semble se loger pour lui sous le vocable invention, que cette invention soit l'invention d'un néo-sens qui permette de traiter la jouissance (soit un délire) ou encore que ce soit une façon hors-sens de traiter la jouissance (un sinthome). Cependant pour lui, « *le terme d'invention est profondément lié à la notion que l'Autre n'existe pas, que le grand Autre est une invention. En effet, si on a l'idée que l'Autre existe, le sujet est un effet du signifiant, et en quelque sorte si invention il y a, elle vient de l'Autre. Avec l'Autre qui n'existe pas, l'accent se déplace de l'effet à l'usage, vers le savoir-y-faire. Il y a là au contraire l'idée que le sujet doit inventer un savoir-y-faire avec son traumatisme. L'inexistence de l'Autre signifie que le sujet est conditionné à devenir inventeur, il est en particulier poussé à instrumentaliser le langage* »³.

C'est ainsi que le paranoïaque inventera un nouveau rapport à l'Autre (un nouveau contrat social, tel Rousseau), tandis que le schizophrène inventera une façon de faire tenir ensemble corps et langage, une façon d'incarner son ex-sistence.

¹ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, p. 284.

² Miller J.-A., « *L'invention psychotique* », in *Quarto*, N° 80/81, p. 10.

³ *Ibid.*, p. 11.

Le propos de J.-A. Miller, que je vous propose de suivre à la trace, est de nous démontrer qu'il y a trois façons de se défendre de lalangue (en un seul mot) :

- soit par le refoulement (solution névrotique) ;
- soit par le délire (solution schrébérienne) ;
- soit par le sinthome (solution joycienne).

Ici on parle de se défendre de *Lalangue* en un seul mot, justement pour montrer qu'elle est faite de purs S_1 qui ne s'enchaînent pas. De ce fait, cette rencontre est toujours traumatique pour un sujet. Le noyau de l'inconscient vient de cette rencontre traumatique avec lalangue. Si une analyse est ce qui permet, en remontant à l'envers du sens, de retrouver le signifiant traumatique, le travail du et avec le psychotique est autre. Il consiste à lui permettre de faire lien social à partir du traumatisme.

Miller s'appuyant sur Lacan, nous dit que l'invention procède de l'existence de l'organe-langage, et, qui plus est, d'avant que la fonction de cet organe-langage soit trouvée : « *Du fait qu'ex-siste l'organe-langage au corps, le sujet est conditionné à lui trouver une fonction. Ou bien il la reçoit ou bien il l'invente* »⁴.

De ce traumatisme, de la rencontre avec un signifiant pur, le schizophrène brésilien dont parle Miller dans ce même texte nous en donne une idée dans son effort de bien dire. C'est un sujet qui a le sentiment d'être hors de son corps, et il lui faut inventer, comme il le dit lui-même, des recours pour se lier à ce corps. Aux doigts il met des anneaux qui ont valeur de lien au corps. Sur la tête il met un bandeau, pour la sentir, la lier au corps ; sur le thorax, un tissu. Aux mains, il porte des gants... Nous avons donc là toute une série d'inventions minimales qui ne sont pas sans évoquer la sculpture de Tinguely – présente sur notre affiche cette année – où l'on a toute une série de coutures et de mécanismes pour faire tenir le corps. Inventions pour attacher ses « organes », ses membres, pour les lier entre eux, et les lier à son être. Notons que malgré ces inventions le sentiment d'être hors-corps reste prédominant. Ce sujet est l'illustration clinique du fait que Lacan nous invite à penser que la schizophrénie a la propriété d'énigmatiser la présence au corps, de

⁴ *Ibid.*, p. 10.

rendre énigmatique l'être dans le corps. Il se définit comme étant « *une centrale téléphonique sans téléphone* », soit comme n'ayant pas d'adresse possible, pour restituer le flot de paroles qui l'envahit et qu'il compare à une fontaine. Voilà ce qu'il énonce : « *je n'avais jamais pensé à ça, avoir besoin des gens pour parler [...] pas seulement pour parler, mais, avoir besoin des gens. Le problème, quand je parle, c'est que je ne sais pas d'où viennent les paroles, on dirait une fontaine invisible. Il n'y a pas un accord. On dirait que pour moi c'est interdit de parler* ». Ceci signe bien l'absence d'une marque symbolique fondamentale qui organise la chaîne signifiante.

Lorsque l'analyste l'interroge sur ce non-accord, il ne semble pas y répondre directement, mais il parle alors d'une « *pensée très basse* » qui, tel qu'il le dit, « *fait comme si on entendait par les yeux : c'est comme une rayure, un trait, je ne sais pas encore dire ce que j'attends d'elle. C'est comme une pierre que l'on jette dans un lac : la rayure, c'est quand le caillou touche le lac, et la propagation des vagues c'est comme si c'était mon corps. On dirait que quelqu'un parle avec mon silence, j'ai besoin de réussir à parler de ça* »⁵. Comment dire mieux l'effet du signifiant sur son corps et le fait qu'il n'habite pas ce corps.

L'organe-langage et le langage habitat

Notons ici, parce que ça ne s'entend pas à l'oral, que l'organe-langage ça s'écrit chez Lacan avec un trait d'union pour bien montrer qu'il est fait de langage en un seul mot, de S_1 , de lettres hors sens, tandis que pour le langage habitat il y a deux mots.

Miller organise son texte sur un passage de « L'étourdit » que voici : « *L'univers n'est pas ailleurs que dans la cause du désir, l'universel non plus. C'est de là que procède l'exclusion du réel [...] de ce réel qu'il n'y a pas de rapport sexuel, ceci du fait qu'un animal à stabitat qu'est le langage, que d'habiter, c'est aussi bien ce qui pour son corps fait organe, – organe qui pour ainsi lui ex-sister, le détermine dans sa fonction, ce dès avant qu'il la trouve. C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son corps n'est pas sans autres organes et que leur*

⁵Assad S., La logique des coulisses, l'Essai, N° 3, 2000, publication du département de psychanalyse, Université de Paris VIII, p. 56.

fonction à chacun, lui fait problème, – ce dont le schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'un discours établi »⁶.

Lacan écrit *stabilitat* en un seul mot, de façon phonétique, ce qui renvoie à nouveau à son concept de langage en un seul mot. La thèse que l'homme habite le langage est une thèse heideggerienne. Lacan l'a beaucoup utilisée, lors de sa période structuraliste, avançant qu'il y avait des places dans lesquelles chacun pouvait et avait à se loger. Là, la place du père, ici, celle du phallus, c'est ce que nous avons appelé plus haut le premier temps de l'enseignement.

Parler de *stabilitat* ou d'*labiter* en un seul mot, est donc déjà se distancier de ce système de places.

Le fait d'habiter le langage, nous dit Lacan, fait organe pour son corps. C'est une référence à Chomsky qui avait émis l'idée que le langage est un organe. Cette thèse avance que du fait que le langage se développe chez tous les humains dans des conditions normales, il devait être considéré comme un organe chez ce même humain. Nous sommes très loin de la thèse de Lacan qui ne parle de langage-organe que pour évoquer l'idée qu'à cet organe, il faudra lui trouver une fonction. L'idée que « *l'organe crée la fonction* » n'est pas l'idée de Lacan, parce qu'il y a pour lui une disjonction entre l'organe et la fonction. Un exemple de disjonction entre l'organe et la fonction est donné par le phallus, qui est l'organe *hors-corps* par excellence, bien qu'attaché au corps. L'organe hors-corps est aussi bien la libido que Lacan fait se balader sous la forme de la lamelle dans le Séminaire XI.

Donc l'idée que la fonction du langage détermine l'être parlant est une thèse constante chez Lacan, mais ici il rajoute quelque chose de plus. Il rajoute que cet être (celui qui dans l'après-coup deviendra être parlant) doit trouver la fonction de l'organe-langage.

Tout être parlant habite le langage, il suffit de se représenter le nombre de paroles et d'écrits qui soutiennent sa venue au monde pour en avoir une idée. Mais le langage n'est pas une enveloppe dans laquelle le sujet aurait à trouver place. C'est plutôt, nous dit J.-A. Miller, comme si l'on greffait cet organe hors-corps à l'être parlant,

⁶ Lacan J., « L'étourdit », *Autres Ecrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 474.

pour que chacun se pose la question : qu'en faire ? Comment en faire son instrument ?

Miller ne précise pas de quel instrument il s'agit, mais il n'est pas trop difficile de déduire qu'il s'agit de l'instrument qui véhicule le sens. Instrument du vouloir dire, plus que du vouloir jouir. Et justement, pour faire de cet organe son instrument, encore faut-il le trouver, l'évider de la place de l'énonciation que le sujet pourra alors reprendre à son compte. C'est là le refoulement originaire freudien qui permet de constituer l'inconscient comme un *savoir-y-faire* avec la langue. C'est une formulation de l'inconscient-interprète.

C'est-à-dire qu'il faut faire du langage un instrument, non de représentation, mais un instrument à négativer le réel. Voilà une thèse présente dès 1953 où dans « *Fonction et champ de la parole et du langage* », Lacan fait valoir à propos du *Fort-Da* que le langage n'est pas un instrument pour appréhender un objet, mais pour négativer un objet. C'est cet instrument qui permet de négativer la jouissance dans le corps pour la localiser dans les zones érogènes sous la forme des objets *a*. Soit l'instrument de ce que Freud appelle la castration et donc de l'inscription de la fonction phallique.

Mais l'organe-langage est là originellement, non comme cet instrument, mais comme un parasite greffé sur le corps. Le sujet en est « parasité ». C'est là la forme native de la rencontre du langage avec un sujet, Du côté d'un jouir, plutôt que du vouloir dire. J.-A. Miller ne dit pas autre chose dans « Enseignement de la présentation de malades »⁷, lorsqu'il parle de la grande xénopathie décrite par de Clérambault comme n'étant rien d'autre que le fait de structure qui veut que toute parole se forme dans l'Autre (si l'on rajoute ici que l'Autre est une invention secondaire à la rencontre avec la langue). Il poursuit dans ce texte bien antérieur à celui sur l'invention psychotique : « *la question n'est plus dès lors "qu'est-ce qu'un fou ?" mais "comment ne pas être fou ?"* ». Donc comment se débrouiller avec l'organe-langage ? Lacan propose là une thèse valable pour tous. On voit qu'il y en a qui ne s'en débrouillent pas bien. Le schizophrène brésilien de tout à l'heure en est un bon exemple. À un moment il ressent cette xénopathie, il recevait des ordres à partir de la radio. Son *je*, son énonciation est absente.

⁷ Miller J.-A., « Enseignement de la présentation de malade », *Ornicar ?*, N°10, p. 20.

Pour la psychanalyse, donc, le traumatisme est ce réel produit par l'intrusion du langage chez le sujet et auquel s'affrontent, aussi bien sur les modalités du refoulement ou de la forclusion, le névrosé et le psychotique. Dans l'automatisme mental par exemple, au lieu d'avoir fait du langage un instrument, le sujet reste l'instrument du langage, celui-ci apparaissant comme un véritable organe de commandement sous la forme des voix. Il y a là une volonté obscure de jouissance inscrite dans la structure même du langage. Lacan en prend acte, en inventant le néologisme « lalangue » en un seul mot. Soit *lalangue* en tant que première qui affecte le corps, et en y sonnante et résonnant le fait jour. Le Séminaire XX, *Encore*, donnera les coordonnées de ce nouveau concept : « *Le langage est sans doute fait de lalangue, c'est une élucubration de savoir sur lalangue. Mais l'inconscient est un savoir-faire avec lalangue* »⁸.

Donc sur ce matériau particulier qu'est lalangue faite de signifiants non-articulés s'élève le langage, comme élucubration de savoir d'une part, et se branche l'inconscient comme savoir-faire avec lalangue, d'autre part. On s'aperçoit alors avec la définition du Séminaire *Encore* que la façon habituelle (pour jouer sur le son, car l'étymologie ne retrouve pas de lien avec l'habitat) d'habiter, de parasiter le langage c'est l'inconscient, c'est-à-dire la façon de se défendre de lalangue par le refoulement. Le délire est une autre façon de venir le parasiter. Et enfin il y a le sinthome, cette façon singulière que nous a indiquée Lacan en suivant les pas de Joyce.

Si nous reprenons ici le passage sus-cité de « L'étourdit », où Lacan implique que le parlêtre doit trouver la fonction de l'organe-langage, trouver la fonction de l'organe-langage est, en quelque sorte, un choix forcé si ce parlêtre ne veut pas en rester, lui, l'instrument (l'instrument des voix par exemple). Pour faire du langage son instrument, il faut donc consentir à une perte, une double perte S_1 et a (refoulement originaire et perte de jouissance) ou à une invention.

Pas sans organes, le schizophrène

Vient ensuite toujours dans « L'étourdit » le passage si souvent mis en exergue : « *C'est même de là qu'il est réduit à trouver que son*

⁸ Lacan J., Le Séminaire, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, p. 127.

corps n'est pas sans autres organes [...] ce dont le schizophrène se spécifie d'être pris sans le secours d'un discours établi ».

On retrouve là une référence à Gilles Deleuze et Felix Guattari, qui dans leur ouvrage, *L'anti-Œdipe*, ont parlé du « *corps sans organe du schizophrène* ». Lacan avance l'inverse, soit qu'il est nécessaire que l'être soit affecté de l'organe-langage pour qu'il s'aperçoive qu'il en a d'autres, car le langage avec ses signifiants découpe le corps. On voit bien ici combien notre sujet brésilien illustre cela, et combien il a du mal à faire tenir ensemble les différentes parties de ce corps, pour cela il a recours à des inventions a *minima*, mais ces attaches ne tiennent pas beaucoup.

Lacan nous invite à voir dans l'organe-langage, comme ex-sistant au corps, ce qui déchausse les organes, ce qui en même temps les significantise et les rend problématiques, dans le sens où se pose alors la question : quelle fonction leur trouver ?

Cette question se trouve déjà plus haut dans le texte de « L'étourdit » : « *Le corps des êtres parlant est sujet à se diviser de ses organes, assez pour avoir à leur trouver une fonction* ». Puis Lacan s'amuse : « *il y faut parfois des âges : pour un prépuce qui prend usage de la circoncision, voyez l'appendice attendre des siècles, de la chirurgie. C'est ainsi que du discours psychanalytique, un organe se fait le signifiant* »⁹. Voilà, en effet, une façon de rendre compte de la perte nécessaire à la mise en fonction de l'organe ! Ici on peut revenir à « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » et au rôle du signifiant phallique, Φ , qui permet d'humaniser l'organe. L'émasculatation dans la psychose étant une tentative d'inscrire Φ , là où il y a Φ_0 , c'est-à-dire une tentative de négatation de l'organe, c'est-à-dire de lui donner une place en le faisant disparaître.

L'organe-langage détermine le parlêtre, c'est-à-dire qu'il lui décerne l'être, mais en même temps, il lui décerne aussi un avoir, son avoir essentiel qui est le corps.

Pour le schizophrène, ce qui est spécifique quant au corps, c'est que pour lui l'usage de ses organes est particulièrement problématique et qu'il doit y avoir recours sans le secours d'un discours établi.

⁹ *Ibid.*, p. 456.

La schizophrénie rend énigmatique la présence au corps, l'être dans le corps. C'est ainsi que notre schizophrène brésilien parle de son corps comme d'« *une présence qui m'accompagne, quelque chose de très immobile, qui donne l'impression d'être une chose morte* » à côté de lui, d'« *une présence sans éducation* »¹⁰, dont il se demande s'il est bien nécessaire de la laver régulièrement.

En effet, il y a des discours typiques qui disent ce qu'il faut faire du corps, voilà ce qui est très présent dans l'éducation. L'éducation est pour une large part l'apprentissage des solutions sociales typiques pour résoudre le problème que pose à l'être parlant le bon usage de son corps et des parties de son corps. Le schizophrène ne dispose pas de ces discours typiques, il refuse le discours du maître. Le schizophrène est donc confronté à un double problème : celui de l'organe-langage en tant que tel, dans le sens où il doit se débrouiller avec ce parasite, lui inventer une fonction sans le secours de ce mode de défense qu'est le refoulement, et ensuite aux effets de celui-ci sur son corps en tant qu'il l'énigmatise.

Notre schizophrène brésilien, n'ira pas très loin dans ses inventions, si ce n'est qu'il pourra inventer déjà un Autre de l'adresse avec lequel il développera ce qu'il appelle « une logique des coulisses », soit une communication entre « familles d'âmes » non incarnées. Il y a avec cette invention d'un Autre (à partir d'une voix de la radio) une certaine paranoïa chez ce sujet. Il a le sentiment que les gens veulent prendre contact avec lui : « *ils veulent établir un lien officiel avec moi* ». Il se demande même si ce ne sont pas des ordres qu'il reçoit de cette radio. Il nous dit : « *la radio n'est pas toujours mauvaise. Elle me soutient dans le langage* »¹¹. Dans le travail avec son analyste, c'est plutôt donc du côté du sens qu'il cherche une solution.

Mais tentons de rendre compte de l'invention du côté du sinthome : soit de ce que l'on peut appeler après François Leguil¹² la mise en œuvre du symptôme.

Avec Joyce, c'est ce problème de l'articulation du langage et du corps qui est traité, ou encore du défaut d'incarnation d'un nom dans le

¹⁰ Assad S., La logique des coulisses, l'Essai, N° 3, 2000, Publication du Département de Psychanalyse, Université de Paris VIII, p. 55.

¹¹ *Ibid.*

¹² Leguil, F., La politique du symptôme, Mental, N° 16, p. 77.

corps comme l'évoque Jean-Louis Gault¹³ à propos d'une patiente chinoise cette fois-ci. Avec l'épisode de la raclée, chez Joyce, le corps est tombé comme une pelure, nous dit Lacan. Il s'agit alors de savoir ce qui va pouvoir faire tenir ce corps.

C'est alors ce rapport de lalangue, de l'organe-langage et du corps que Joyce va traiter par son écriture hors-sens, c'est-à-dire qu'il va faire une œuvre à partir de ce qu'il appelle ses épiphanies (soit ces phénomènes de jouissance créés par les échos de la lalangue) en les prenant à son compte.

Joyce décrit ce phénomène au chapitre 24 de « Stephen le héros ». C'est en passant près d'un couple, que Stephen saisit en passant des bribes de dialogues qui lui firent « *une impression si vive que sa sensibilité en demeura affecté* »¹⁴. Ce qui saisit, ce qui frappe Joyce à ce moment-là, c'est une ambiance sonore hors sens. Mais ce bruissement de lalangue, Stephen Joyce va en faire un recueil. Il va recueillir les sons hors sens de ces moments de jouissance qu'il nomme épiphanies. Mais il ne se contentera pas de ce recueil puisqu'il va choisir d'élever cet objet épiphanie à « la dignité de la chose », comme s'exprime Lacan dans le Séminaire VII, *L'éthique*, c'est-à-dire qu'il va en faire œuvre. Œuvre qui transforme le langage en un organe sonore et labyrinthique, hors-communication, où les universitaires iront se perdre pendant des siècles. Il y a là un travail sur la lettre, c'est-à-dire sur le signifiant en tant qu'il est hors sens.

À propos de *Finnegan's Wake*, son dernier ouvrage, Joyce dit « *avoir envoyé se coucher le langage* », celui-ci fourmille d'effets, d'équivoques translinguistiques que Jacques Aubert a fait découvrir à Lacan. Tel que « *Who ails tongue coddeau, aspace of dumbilsilly* »¹⁵. Equivoques qui en faisant éclater plusieurs sens, annulent le sens. Le langage se réduit si l'on peut dire à une voix porteuse d'énigmes, énigmes que cherchent à résoudre des cohortes d'universitaires.

Car en effet, que serait devenue l'invention joycienne, si elle n'avait été riche de toutes ces énigmes ? Si elle n'avait-été accueillie,

¹³ Gault J.-L., « Chronique chinoise : Mystère de l'incarnation », *Lacan quotidien*, N°108, Navarin édition, p. 5.

¹⁴ Joyce J., Stephen le Héros, *Œuvres complètes*, tome 1, bibliothèque de la pléiade, Paris Gallimard 2006, p. 512.

¹⁵ In Lacan J., Le Séminaire, Livre XVIII, *Le sinthome*, p. 166.

comme Joyce en a lui-même la conviction, par l'Autre (ici l'universitaire) comme un objet d'intérêt permettant à ce même Joyce de se faire un nom et ainsi de se faire représenter dans le langage habitat ?

C'est ce type de solution qui fait dire à J.-A. Miller qu'il a fallu que la psychanalyse promette « *le salut par les déchets* »¹⁶, selon la formule dont Paul Valéry qualifiait le surréalisme, ici la voix comme déchet, pour qu'on s'aperçoive que jusque-là, on n'avait jamais cherché le salut que par les idéaux. On s'aperçoit ici que c'est à partir de la jouissance que corps et symbolique vont se nouer. C'est-à-dire quand le lien social est en défaut, quand il y a « un défaut de paranoïa », il faut essayer d'obtenir une identification. « *Mais il ne s'agit pas seulement d'obtenir une identification signifiante du sujet, son inscription sous un signifiant maître. Il s'agit d'obtenir une identification de la jouissance au lieu de l'Autre, c'est-à-dire l'équivalent de ce que son fantasme procure au névrosé.* (Ici occuper les Universitaires pendant des siècles, c'est leur supposer une jouissance). *Il s'agit d'arracher à la jouissance une parcelle qui puisse faire objet, et d'abord objet d'une narration, d'un scénario, [...] et qui peut tenir lieu de fantasme* »¹⁷.

¹⁶ Miller J.-A., *Le salut par les déchets*, Mental, N° 24, p. 9.

¹⁷ *Ibid.*, p. 14.

Rémy BAUP

Stabilisations imaginaires dans la Psychose : la solution par l'autre

Pour introduire notre sujet

La Section Clinique de Nice existe depuis quinze ans. Nous pourrions attester combien notre regard a changé sur la psychose. Doit-on pour autant penser que l'époque contribue au développement de la psychose ? Peut-on observer de nouvelles formes de psychoses ? D'un point de vue phénoménologique, nous pourrions répondre par l'affirmative. Le psychotique peut se montrer au plus proche de l'époque. Il peut même l'anticiper. Toute nouveauté langagière, technique, scientifique, médicale ou encore tout événement de l'actualité sont autant de matériaux qu'il peut saisir pour se construire une identité. Notre époque, se caractérisant par un effondrement des idéaux et des figures imaginaires du Père, engendre par ailleurs une certaine instabilité dans les solutions identificatoires du sujet. Mais si nous conservons « notre boussole analytique », nous pouvons soutenir que non. La structure ne change pas. Ce sont seulement les modes de stabilisation, les solutions, les inventions qui évoluent, tout comme dans la névrose où l'on assiste à de perpétuels changements dans l'enveloppe formelle du symptôme.

Nous allons tenter de repérer, au-delà de la crise psychotique, les modes de stabilisation d'un sujet. D'un sujet qui pouvait donner jusqu'alors l'apparence de la normalité. Pour illustrer ce questionnement, nous pourrions nous demander ce que l'histoire aurait retenu du Président Schreber si celui-ci était décédé avant ses 42 ans ? Sans doute serait-il resté dans l'anonymat car personne n'aurait porté attention à une vie affective, sociale et professionnelle des plus honorables. Une normalité formelle qui fait dire à Lacan que rien ne ressemble plus autant à un symptôme névrotique qu'un symptôme prépsychotique (prépsychotique s'entend ici comme ce qui précède le déclenchement). Beaucoup d'analystes ont été tentés de théoriser la psychose sans la fonder en termes de structure. Les

notions de prépsychose, de psychose blanche, de psychose froide, d'états limites et de noyau psychotique témoignent de la difficulté à rendre compte de la clinique si l'on ne se réfère pas au concept de structure. C'est le pas que nous invite à faire Lacan dans le Séminaire III : il promeut une unification causale des troubles psychotiques référés à une structure psychotique. Il montre ainsi que les phénomènes élémentaires les plus discrets survenus bien avant le déclenchement tout comme le délire comme point d'acmé de l'expression aiguë de la psychose, sont à considérer comme les effets de la même structure. Il nous faut donc admettre que la psychose est déjà là, bien avant l'apparition des premiers troubles. L'absence (phénoménologique) de ces troubles est donc à concevoir non comme un avant la psychose mais plutôt comme le signe d'une stabilité jusqu'alors trouvée par le sujet.

Deux indications de Lacan

Cette stabilité, toujours selon Lacan, répond à l'existence de parepsychose que le sujet a pu mettre en place. Il nous propose deux voies de stabilisation que nous aurons à développer :

Des identifications « *par quoi le sujet a assumé le désir de sa mère* »¹ et « *des identifications purement conformistes* »². Ces modes de stabilisation sont peu développés. Il faudra attendre son Séminaire sur Joyce pour qu'il développe au plus près ce qui peut faire tenir un sujet psychotique dans des nouages singuliers entre R.S.I. Mais nous serons là dans les possibles inventions du sujet psychotique alors qu'ici nous demeurons dans le champ des identifications. Celles-ci se déploient essentiellement sur le registre imaginaire, c'est-à-dire sur l'axe a – a' du schéma L.

Reprenons un certain fil de l'enseignement de Lacan. Après avoir longuement déployé la fonction imaginaire dans la constitution du sujet, Lacan va développer la fonction symbolique. A partir des années 50, il va soutenir la prévalence du symbolique sur le réel et

¹ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible dans la psychose », *Écrits*, Le Seuil, p. 565.

² Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Le Seuil, p. 231.

l'imaginaire. C'est donc en toute logique qu'il théoriserait la psychose comme défaut de la fonction symbolique. La forclusion engendrerait donc la prévalence de l'imaginaire sur le symbolique, ce qui se traduirait par un foisonnement des phénomènes sur l'axe $a - a'$: « *Ce qui se produit alors a le caractère d'être absolument exclus du compromis symbolisant de la névrose et se traduit dans un autre registre par une véritable réaction en chaîne au niveau de l'Imaginaire* »³.

Le fantasme comme boussole pour s'orienter dans le monde

Tout sujet, qu'il soit névrosé ou psychotique, demeure en prise avec la langue et s'en sert pour traiter les effets de jouissance morcelant le corps. Cette prise des mots sur le corps témoigne du collapsus entre le mot et la chose.

Dans la névrose, le mot se voit séparé de la chose d'où l'extraction d'un reste (a) qui dès lors peut devenir objet cause du désir, support de l'objet du fantasme.

Dans la psychose, la non-extraction de l'objet a implique que le montage du fantasme fondamental n'est pas en mesure de s'instaurer. Le sujet est déboussolé. Il ne peut que mal se régler sur les autres. Jean-Claude Maleval décrit des sujets en manque de direction personnelle, présentant une grande labilité des symptômes et dans une difficulté constante à se défendre contre la malignité de l'Autre. On peut alors saisir que répondre au désir de l'Autre ou se réduire à n'être plus rien pour s'en défendre, sont des places que le sujet psychotique pourra occuper. Ainsi, un patient disait : « Pourquoi m'aime-t-on, puisque je suis presque mort ».

Quelques modes de stabilisation

Se faire un corps

Etre un corps, mais lequel ? Avoir un corps, mais comment ? Et pour quoi faire ? Pour Lacan, « Le corps, c'est le langage qui le décerne ». C'est donc le langage, et rien que le langage qui attribue un corps.

³ Lacan J., « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, pp. 572-573.

« Rien que lui (le symbolique) isole le corps ». Le langage décerne donc un corps qu'il disjoint de l'organisme.

Mais qu'en est-il quand la fonction symbolique ne permet pas de décerner un corps, de lui donner une certaine consistance ? Les enfants autistes mais aussi certaines manifestations psychotiques montrent combien ce corps peut être morcelé, voué à disparaître, être « déshabité » par le sujet. Les grands SDF décrits par Patrick Declerck illustrent ce tableau.

Un mode de stabilisation, certes des plus précaires, passe par « le signe du miroir ». Ce signe avait été isolé par l'école française de psychiatrie dans les années 30. Le sujet s'avère si préoccupé par son image qu'il s'examine longtemps et fréquemment dans des miroirs ou sur toute surface réfléchissante qui peut capter son attention.

Isaac Newton, « ce géant de la pensée psychotique », selon Éric Laurent, se soutenait de moins en moins des inventions qu'il put mettre en place tout au long de sa vie. Vers la fin, son souci essentiel demeurait la promotion de son image, un peu comme le ferait une star d'aujourd'hui. A son époque, il détenait tous les records quant au nombre de portraits le représentant. L'un de ses biographes dira : « Sur la fin de sa vie, le portrait semble être devenu pour lui une sorte de manie ». Il se servait de l'artiste comme une petite main, le réduisant à un pur outil lui permettant un contrôle perpétuel de son image. Cette manœuvre lui permettait de faire comme s'il n'y avait pas d'Autre que lui, pour lui décerner un corps. Cet évitement de l'Autre semble un souci majeur de Newton. Enfant et adolescent, il fallait qu'il écrive, qu'il inscrive, qu'il grave de partout son patronyme. Mais ses premières productions scientifiques ne pouvaient se faire que sous le sceau de l'anonymat. Lorsqu'il devint un scientifique reconnu, il ne supportait pas le débat d'idées. Sa certitude ne pouvait se confronter à la moindre contradiction. Il préférait alors changer de champ de recherche passant de la physique à l'alchimie puis à la religion pour créer in fine sa propre certitude délirante sur l'interprétation mathématique de la bible.

Quand le sujet assume le désir de sa mère

Dans le Séminaire III, Lacan soutient la thèse que l'œdipe absent dans la psychose, pour cause de forclusion, peut faire l'objet de

compensation imaginaire : « *C'est un mode de stabilisation première dans la clinique des psychoses, directement issu de cette première identification [...], celle par laquelle le sujet assume le désir de la mère* ». L'enfant s'identifie à la forme du phallus qui manque à la mère, autrement dit il s'identifie à l'interprétation première dont elle habille l'enfant. Cette identification va suppléer au Nom-du-Père dans une alliance obscure entre mère et enfant⁴. Dans le Séminaire XI, Lacan nous donne une indication sur la nature de cette identification. Il rend hommage à Maud Mannoni qui vient de publier un travail sur « L'enfant arriéré et sa mère ». La démonstration de Mannoni tient en deux points :

- tous les débiles, au-delà même de l'organicité irréfutable de certains cas, relèvent de la psychose ;
- l'enfant débile et sa mère ne font qu'un seul corps. Très souvent, dans nos supervisions institutionnelles, nous entendons les équipes souligner cet aspect, évoquant souvent le terme de fusion. Lacan rectifie cette thèse en disant qu'ils ne font pas qu'un seul corps mais qu'il y a un seul signifiant. L'enfant est pétrifié par ce signifiant. Pour la mère, il est phallus imaginaire, mais par là même, il se retrouve pétrifié dans le discours de l'Autre, discours où il n'y a plus d'articulation entre S_1 et S_2 .

Exemple clinique : Le cas Robert

Robert a la quarantaine aujourd'hui. Voilà plus de 20 ans que je le vois. Il a consacré sa vie à donner consistance à une parole maternelle : « Mon fils, tu seras chef d'entreprise ».

Il n'a jamais cherché à se donner les moyens de le devenir puisque cela était un fait, une certitude. Il sera ! La parole maternelle l'épinglait du côté de l'être sans extraction d'un quelconque objet qu'il aurait tenté de retrouver ne serait-ce qu'en faisant des études appropriées. Pendant plusieurs années, il n'hésita pas à répondre à des annonces où l'on recrutait des responsables de haut niveau dans l'industrie. Seuls des postes élevés dans l'industrie pouvaient être conformes à l'idéal maternel. Il lui arrivait de partir avec elle à l'autre bout de la France pour répondre à des chasseurs de têtes qui

⁴ Cf. Fabien Grasser, « Stabilisation dans la psychose », Ornicar digital.

découvraient très vite l'incohérence du projet. Il ne tirait jamais enseignement de ces refus perpétuels, uniquement habité par la prophétie maternelle qui ne pourrait que se réaliser. Ce « tu seras chef d'entreprise » est une séquence de langue maternelle qui ne se prête à aucune dialectisation. L'altération de la fonction symbolique engendre une non-articulation entre ce S_1 et un S_2 possible. Robert se fait phallus imaginaire en répondant au désir maternel mais dans une identification qui le pétrifie, qui ne permet aucun remaniement, aucune remise en cause, aucun doute. Il a fallu plusieurs années pour tempérer les effets de ce signifiant primordial en faisant advenir un projet professionnel qu'il puisse enfin réaliser : devenir taxi. Il avait donc sa petite entreprise pouvant ainsi se conformer à l'idéal maternel tout en limitant les effets de jouissance et se construire une identité professionnelle lui permettant d'être *a minima* dans le lien social. A noter que durant toutes ces années, chaque séance s'inaugure invariablement par la même parole : « Je commence par quoi ? » montrant ainsi la nature de son lien à l'Autre. Il lui est impossible de penser qu'il pourrait amener un dire qui pourrait soulever mon intérêt. Cette anticipation est forclose. Il ne peut parler qu'à la seule condition de se faire objet d'une réponse.

Stabilisation par des identifications purement conformistes

Reprenons l'indication de Lacan, dans le Séminaire III, page 231: « *Il faudra que le sujet en porte la charge [de la forclusion] et en assume la compensation, longuement dans sa vie, par une série d'identifications purement conformistes à des personnages qui lui donnent le sentiment de ce qu'il peut faut faire pour être un homme. C'est ainsi que la situation peut se soutenir longtemps, que des psychotiques vivent compensés, ont apparemment des comportements ordinaires considérés comme normalement virils, et tout d'un coup, mystérieusement, Dieu sait pourquoi, se décompensent* ».

Et il rajoute plus loin que « *les béquilles imaginaires qui permettraient au sujet de compenser l'absence du signifiant* » deviennent alors insuffisantes.

Cette vie apparemment ordinaire, « normale », est en fait le résultat d'une certaine posture subjective qui donne l'apparence que ces sujets sont dans le discours alors qu'en fait « *Ils n'entrent dans le jeu des signifiants sinon par une sorte d'imitation extérieure* »⁵.

Il faut comprendre combien la rencontre avec le signifiant précipite le sujet au mieux dans la perplexité, qu'il développe donc dans la mesure du possible des stratégies pour ne pas se confronter à cette expérience délétère. Un patient me disait la semaine dernière: « C'est quelque fois dur de communiquer. J'ai la phrase dans la tête mais quand je la dis, il me manque alors un mot et c'est toujours celui qui pointe vraiment ce que je voulais dire ». Il évoquait ce qu'Antonin Artaud ressentait avant même le déclenchement de sa psychose : « *Aucune phrase ne naît complète toute armée ; toujours vers la fin, un mot, le mot essentiel, manque, alors que commençant à la prononcer, à la dire, j'avais la sensation qu'elle était parfaite et aboutie. [...] et lorsque le mot précis ne vient pas, qui pourtant avait été pensé, au bout de la phrase commencée, c'est ainsi que ma durée interne se vide et fléchit, par un mécanisme analogue pour le mot manquant, à celui qui a commandé le vide central et général de toute ma personnalité* »⁶.

L'imitation, l'identification au même, l'identification à la norme sont autant de postures qui permettent au sujet de s'anonymiser, de ne pas rencontrer l'Altérité (donc le signifiant qui vient de l'Autre). La carence du fantasme fondamental, par la non-extraction de l'objet *a* et donc l'incapacité de loger cet objet *a* dans l'Autre (ce qui fait lien social), expose le sujet à la rencontre d'un Autre persécuteur.

Se régler sur l'autre, peut permettre d'éviter cette rencontre dévastatrice. Là encore, nous allons nous appuyer sur le témoignage d'Antonin Artaud. Il est hospitalisé, envahi par des sentiments de persécution qu'il localise en la personne des psychiatres. Voici ce qu'il en dit : « *A plus forte raison, sur le plan social, les institutions se désagrègent et la médecine fait figure de cadavre inutilisable et*

⁵ Lacan J., Le Séminaire, livre III, *op. cit.*, p. 285.

⁶ Artaud A., Œuvres complètes, Gallimard, Paris, 1976, pp. 202-203.

éventé, qui déclare Van Gogh fou. En face de la lucidité d'un Van Gogh qui travaille, la psychiatrie n'est plus qu'un réduit de gorilles eux-mêmes obsédés et persécutés qui n'ont pour pallier les plus épouvantables états de l'angoisse et de la suffocation humaines qu'une ridicule terminologie digne produit de leurs cerveaux tarés. Pas un psychiatre en effet qui ne soit un érotomane notoire ». Curieusement, Le Dr Ferdière, ne semble pas pris dans la série des psychiatres tarés et persécuteurs, sans doute en raison de son grand intérêt pour la littérature et de sa passion pour Levis Carroll. Artaud lui écrira :

« Me faire mal à moi, c'est vous faire du mal à vous et réciproquement et j'ai eu l'impression que depuis l'accident que j'ai eu [Artaud sortait d'une série de 48 électrochocs prescrits par le Dr Ferdière !] et dont je ne sais pas si je me remettrai, vous n'alliez pas bien non plus moralement et affectivement ». Par la suite, il dira que le Dr Ferdière est animé des mêmes idéaux que lui, à savoir proscrire la sexualité pour développer une nouvelle humanité.

Certes, le branchement d'Artaud sur le Dr Ferdière est des plus précaires. Jean-Claude Maleval nous dit que pour que les identifications imaginaires soutiennent durablement le sujet psychotique, il convient qu'elles soient porteuses d'un idéal, de sorte qu'elles limitent et localisent la jouissance tout en répondant à une certaine satisfaction pulsionnelle qui noue ces sujets à leur objet. Il cite l'exemple de Fritz Zorn dans un ouvrage autobiographique, *Mars*, où il relate l'envahissement progressif d'un lymphome. La rencontre de ce réel le précipite vers la déstructuration. Avant cette expérience traumatique, Zorn dit qu'il se soutenait d'un « moi simulé ». Ainsi, en tout point, il devait suivre l'opinion de ses parents ; ceux-ci lui paraissant avoir toujours fondamentalement raison : *« Je ne pouvais mettre réellement en question leurs actions ou leurs pensées »*. Son conformisme familial s'étendit peu à peu à toutes ses relations sociales : *« En ce temps-là, je n'avais pas de jugement, pas de préférences personnelles et pas de goût individuel, au contraire, en toutes choses je suivais le seul avis salulaire, celui des autres, de ce comité de gens dont je connaissais le jugement [...] Je ne pouvais donner de réponse que lorsque je savais d'avance qu'elle pouvait*

correspondre au canon salvateur. Je crois qu'en ce temps-là, j'étais un véritable petit Kant effarouché, qui croyait toujours ne pouvoir agir qu'en parfait accord avec la loi générale ».

Guy Briole, dans une communication psychiatrique évoque la stabilisation de sujets psychotiques par le groupe (groupe d'anciens combattants, groupe de victimes). Ces sujets peuvent y loger leur expérience traumatique dans une communauté qui élabore et partage un savoir sur le symptôme en question. Cette identification permet de faire lien social avec les autres du même groupe mais aussi avec le corps médical (Autre qui pourrait pourtant s'avérer menaçant), qui reconnaît le symptôme voire le pensionne.

Pour conclure

A suivre Lacan, nous avons vu que le défaut de la fonction symbolique ne permet plus de tempérer, réguler les effets de l'axe imaginaire $a - a'$. Il confronte alors le sujet à une grande instabilité et ne lui permet pas véritablement de s'articuler à l'Autre désorganisant ainsi son lien social.

Toutefois, il est parfois possible de parer à l'altération symbolique par une compensation imaginaire qui stabilise le sujet. Cette compensation se réalise par des identifications au désir de la mère et/ou par des identifications conformistes qui produisent une stabilisation du sujet.

Cette opération permet au sujet :

- de ne pas se confronter à un Autre dévastateur ;
- de pacifier la jouissance ;
- de faire lien social.

Elle demeure néanmoins des plus précaires car elle ne recourt pas véritablement à une invention du sujet. Elle n'est qu'une position subjective qui peut être confortée comme ébranlée à tout moment.

INSTANTS CLINIQUES

Philippe LIENHARD

Ouverture de l'atelier « Clinique de l'enfant »

Cette année, l'atelier enfant va plancher sur le thème de la section. Qu'en est-il, chez l'enfant, des solutions et inventions dans la psychose ?

Les enfants dits psychotiques ne disposent pas de la boussole, du Nom-du-Père, Nom-du-Père qui fait nouage, qui permet que se trace la grand-route que dès lors il suffit de suivre, comme tout le monde, pour que la jouissance refreinée n'entrave pas le lien social. Sans cette boussole, l'enfant a à inventer sa solution, son truc à lui, son bricolage, son chiffrage de la jouissance afin de tenir dans le monde, avec son corps, avec le langage, avec les autres. La psychanalyse vise une invention, ce n'est donc pas une domestication de la jouissance, ça c'est le conditionnement, c'est la camisole chimique.

Je pense notamment à un enfant qui vient me voir depuis un certain temps sans que ne s'ouvre pour lui la possibilité de faire usage du dispositif, c'est-à-dire de s'en servir pour questionner et inventer. Les séances sont du registre du « *Tout va très bien Madame la Marquise* ». Son souci, c'est que si l'Autre bouge un peu trop, si sa présence devient trop sensible, elle l'envahit et il voit rouge, pris alors par une violence destructrice majeure. Son idée à lui, négligeant le principe élémentaire de la marmite, c'est de faire l'effort de se contenir. Dès lors son partenaire dans cet effort, ce n'est pas moi, c'est Risperdal.

Il n'y a pas que les psychotiques qui inventent face à la jouissance. Chez les névrosés, pas tout de la jouissance passe par la moulinette de l'Œdipe. Il y a un reste qui se met en croix sur la grand-route, en devenant symptôme. Je jouis de ce qui m'entrave, que c'est déplaisant !

Aucune commune mesure cependant entre le reste d'une opération de régulation de jouissance et la jouissance dérégulée à laquelle le

psychotique a affaire, qu'elle soit dans son corps chez le schizophrène ou dans l'Autre chez le paranoïaque.

J'ai en mémoire un enfant schizophrène, épileptique, dont le travail s'est terminé sur un point précis. Il avait été opéré avec succès pour son épilepsie, il le savait mais il tenait à ses semblants de crise, des clignements d'yeux convulsifs résiduels. L'insistance des médecins à lui prouver ainsi qu'à sa famille que cela n'avait rien à voir avec de l'épilepsie, qu'il était guéri, a balayé le support qu'il trouvait dans cette localisation de jouissance, qu'il tentait d'inscrire dans le discours médical. C'est en proie à des phénomènes de jouissance envahissants qu'il revient en urgence me voir avec une demande d'être délivré de ça.

Face à la jouissance dérégulée, dans certains cas, il y a du sujet au travail. Dans d'autres cas, non. Là, de la part de l'analyste, de l'analysant civilisé en institution, il y a probablement une trouvaille à faire ou du moins une attention particulière afin de saisir l'élément qui produira le sujet. Dernièrement, lors de sa conférence aux Dominicains, Bernard Seynhaeve a parlé d'un enfant psychotique qui séjourne au Courtil. Il a mis en relief une séquence de la prise en charge. L'enfant au réfectoire fait tomber un bol. L'éducateur intervient : « *Bravo !* ». C'est, je pense, un appel au sujet en transformant ce qui était une maladresse due à un corps pris dans la jouissance en un acte délibéré du sujet. L'enfant y a été sensible. A partir de ce moment-là, du sujet s'est mis au travail.

Alors, mettons-nous au travail !

Frank ROLLIER

La demande du sujet psychotique : « maîtriser la Chose » ou « oblitérer la nature » (Yayoi Kusama)

J'aborderai cette question partir de deux cas de psychose, un cas de ma clinique – une femme que je rencontre régulièrement depuis plus de 20 ans et que le travail avec l'analyste a conduit à une solution par la métaphore délirante –, et un autre cas emprunté au monde artistique contemporain, celui de la peintre et plasticienne Yayoi Kusama, actuellement exposée au centre Pompidou. Elle revendique sa folie et trouve asile depuis quarante ans à l'hôpital psychiatrique, ce qui lui permet de continuer à inventer une œuvre. Nous verrons la forme prise par la demande dans chaque cas, et comment chacun de ces sujets y a fait face.

Je partirai d'une idée reçue qui a très souvent cours dans les institutions : le psychotique ne demanderait rien ou bien sa demande ne s'exprimerait que sous le mode de la revendication, ou encore du « donnant-donnant ». D'où vient cette idée ? De la référence à la névrose comme norme, et à ce qu'un sujet névrosé manifeste comme demande. Il nous faut partir de là.

Rappel théorique

Le névrosé dispose du signifiant du Nom-du-Père (NP) qui est venu se substituer au désir énigmatique de la mère (DM) et l'interpréter en délivrant une signification phallique à ce désir, et du même coup à son existence de sujet parlant. C'est ce que Lacan a théorisé comme la *métaphore paternelle* :

$$\frac{DM \ NP}{x \ DM} \rightarrow A (1/\phi)$$

La signification phallique localise la jouissance, elle la limite à ce registre phallique. Quelque chose est donc perdu dans cette opération qui réalise une castration symbolique (moins phi), ce qui permet ensuite au sujet d'accéder au manque, et par là au désir.

Dans la névrose, l'objet est perdu – ainsi que Freud l'a montré –, ce qui place la demande au cœur de la structure. Dans le transfert, le sujet névrosé demande que l'analyse, ou l'analyste, lui donne l'objet qui lui manque. Ce que Lacan précise : « [...] *le sujet vient à l'analyse, non pas pour demander quoi que ce soit d'une exigence actuelle mais pour savoir ce qu'il demande. Ce qui le mène, très précisément, à cette voie de demander que l'Autre lui demande quelque chose* »¹.

Que toujours la demande d'avoir rate, causera l'élaboration du fantasme, lequel soutient le désir. Le mathème du fantasme $\$ \langle a \rangle$, peut se lire : le sujet barré est dans le désir d'avoir ce qui toujours chute, ce qui toujours échappe, soit (a), l'objet toujours perdu.

Le manque est donc ce qui anime la demande du névrosé. L'analyste se garde d'y répondre puisque ça n'est jamais ça, et l'analysant en viendra à rencontrer ce qui fonde l'impossible de sa demande.

Dans la psychose, le signifiant du *Nom-du-Père* est forclus, il a été rejeté (ce que Lacan écrit P_0). Il y a absence de production de la *Métaphore Paternelle*, donc de la signification phallique (ce défaut s'écrit Φ_0). Le désir de l'Autre, à l'origine le Désir de la mère (DM) n'est pas métaphorisé et il garde une dimension énigmatique, d'où la *demande de signification* que souvent nous adresse le psychotique.

D'autre part, la jouissance qui chez le névrosé est localisée, tempérée par la signification phallique, se trouve chez le psychotique dispersée dans le corps en localisations volontiers douloureuses. Les effets de la forclusion du signifiant du phallus sont essentiellement imaginaires, ce que Lacan a décrit comme un « gouffre » dans l'imaginaire, dû à une « *régression topique au stade du miroir* ». La conséquence en est un rapport déstructuré au corps, ce dont témoignent des limites corporelles incertaines ou un vécu du corps comme morcelé, mais aussi des idées délirantes liées au corps, à la sexualité ou à l'amour, ainsi qu'une perte du sentiment de la vie, éventuellement accompagnée de passages à l'acte.

Mais, ainsi que le montre de façon paradigmatique la psychose du Président Schreber, un phénomène élémentaire ou bien un délire

¹ Lacan J., Le Séminaire, Livre XIV, *Logique du fantasme*, séance du 15 février 1967, inédit.

représentent déjà, si le sujet ne reste pas rivé à une angoisse indépassable, une tentative de restauration, de sortie du gouffre, qui s'opère essentiellement sur le plan imaginaire, « *la structure imaginaire vient à se restaurer* »² écrit Lacan, « *la réalité s'est restaurée pour le sujet* »³.

Dans ce cas, l'objet n'a donc pas été perdu, il n'a pas été remis à l'Autre, il est resté « *dans la poche* »⁴ du sujet, d'où l'absence d'un manque sur lequel pourrait s'appuyer une demande, à la façon dont le névrosé la construit.

Le sujet psychotique est envahi par la jouissance, sans protection, sans la médiation qu'opèrent chez le névrosé la fonction phallique et le fantasme. Si le sujet est sur le versant paranoïaque, il est objet de la jouissance de l'Autre ; s'il est sur le versant schizophrénique, la jouissance n'est pas dans l'Autre mais dans le corps et aucune signification ne peut traiter l'excès de jouissance. Le Président Schreber réalise un mixte de ces deux modes.

Quand nous recevons un sujet psychotique, le problème se pose donc de comment il peut se *protéger de son affrontement immédiat à la jouissance*, et c'est souvent l'autre pôle de sa demande.

Clinique : Mme M.

Je partirai de la clinique du phénomène élémentaire et du délire dans lesquels le sujet est menacé par le désir de l'Autre, un désir qui est perçu comme une volonté de jouir du sujet comme d'un objet.

Une petite fille se promène avec un garçon de son âge dont elle dira, trente ans après, qu'elle en était amoureuse ; il lui demande qu'elle lui montre son sexe. Elle ne comprend pas, éprouve une sensation de vide et d'énigme. Son regard, son être même, sont alors attirés par le spectacle du ciel étoilé ; elle « sent une connexion entre le haut et le bas », elle est « envahie par la paix », ce qu'elle interprétera après-coup comme l'installation d'« une relation à Dieu ».

De ce phénomène, n'émerge pas encore une certitude, mais le monde commence à prendre une signification qui répond au trou

² Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Seuil, 1966, p. 568.

³ *Ibid.*, p. 573.

⁴ Lacan J., « Petit discours aux psychiatres », 1967, inédit.

ouvert par sa confrontation à la différence des sexes et à la demande de l'Autre. On peut entendre ce que cette demande a comporté d'énigme et de menace ; elle a mis à nu le désir de ce petit garçon, désir que, faute de disposer de la signification phallique, elle n'a pu percevoir que comme une jouissance intrusive. On ne sera pas surpris d'apprendre que, lorsqu'elle déclenchera sa psychose à l'âge adulte, le thème religieux – le lien avec « le haut » – sera au centre, d'abord de ses hallucinations puis de son délire. La demande de son amoureux, pour elle insymbolisable, laissera place à la certitude que Dieu lui demande quelque chose et qu'elle a pour mission de se faire l'apôtre de l'« amour vrai et non pas du sexe ». Cette question du « *vide énigmatique de la signification* » qui « *se transforme en certitude de la demande de l'Autre* » a été précisément explicitée par J.-A. Miller⁵.

Mais avant d'en arriver à cette formulation épurée de la métaphore délirante, ce sujet ayant déclenché s'est trouvé envahi par l'angoisse, et assailli par des significations nées de ses interprétations incessantes des mauvaises intentions de l'Autre, sans que ces significations, ce trop-plein d'imaginaire, ne trouvent à se stabiliser sur quelques signifiants qui auraient permis d'y localiser la jouissance. Michel Silvestre, parlait de « *signification en suspens* »⁶.

Le sujet psychotique, pour lequel le désir de l'Autre reste énigmatique, est en *attente d'une signification* pour tenter de donner sens à « *la cascade des remaniements du signifiant d'où procède le désastre croissant de l'imaginaire* »⁷. En effet, ces remaniements échouent souvent à produire une signification apaisante et un lien social vivable. La demande adressée à l'analyste est alors implicitement colorée de celle de parvenir à nommer ce qui fait énigme.

Après le déclenchement de la psychose et l'émergence d'idées délirantes mystiques incompatibles avec le lien social, Mme M. fut hospitalisée et prise en charge par la psychiatrie pure et dure ; elle a

⁵ Cf. *Le conciliabule d'Angers*, Agalma Le Seuil, 1997, pp. 230-231.

⁶ Silvestre M., « Transfert et interprétation dans les psychoses : une question de technique », *Revue La Cause freudienne*, N° 6, 1984.

⁷ Lacan J., « D'une question ... », *op. cit.*, p. 577.

été résolument écartée de tout traitement possible par la parole et a bénéficié d'une chimiothérapie qui, si elle a abrasé les phénomènes les plus bruyants, a aussi nourri sa conviction d'être soumise à un Autre mauvais.

Quand elle vient rencontrer l'analyste, 15 ans après le déclenchement, elle dit qu'après être « tombée dans un trou », elle a été « humiliée par des médecins » qui ne l'ont pas écoutée et l'ont noyée dans les médicaments. Elle n'a plus d'idées délirantes mais se plaint de sensations de « vide » et de phénomènes de corps à type de « tremblements intérieurs », témoignant que « le désastre de l'imaginaire » est toujours actif. Elle demande à comprendre ce qui lui est arrivé, à « trouver une clef », à « sortir de ce trou » afin de « tenir la route », précisant qu'elle est « une psychotique qui veut vivre » ! Elle dit bien ce que sa demande comporte de vital : tenir la route pour ne pas rester dans le trou.

Elle précise : « L'analyse, c'est pour devenir ce que je suis ». Entendons que l'enjeu est de devenir le sujet de son délire et de ne plus être l'objet des persécutions de l'Autre. Il s'est donc agi de fabriquer un symptôme qui pouvait traiter la jouissance ; la demande de signification a pris logiquement la forme de l'élaboration d'une métaphore délirante.

L'analyste répond à la demande du sujet psychotique de comprendre et de construire mais cette réponse ne se fait pas dans le sens de la suggestion : il ne s'agit pas de suggérer du sens et de favoriser l'efflorescence du délire, mais de capitonner son discours avec quelques signifiants choisis, pour obtenir que la métaphore délirante se réduise au minimum nécessaire pour atteindre une stabilisation, ce que Lacan appelle « *atteindre le niveau où signifiant et signifié se stabilisent* »⁸ et qu'ainsi la métaphore délirante soit vivable, compatible avec le lien social. Il s'agit donc d'une présence attentive et d'un soutien aux efforts de rigueur du psychotique.

Cette présence implique de se tenir en position de secrétaire, de laisser le sujet « passer » ses émotions, – ainsi qu'elle l'a formulé – de lui permettre de se délester de ce qui l'encombre. L'analyste s'en fait le dépositaire, auquel elle remet un peu de cet objet qu'elle a sur

⁸ *Ibid.*

le dos et qui la persécute. Elle dépose des écrits, amène des livres. Elle m'instruit, fait mon éducation sur nombre de questions religieuses et scientifiques de pointe.

La demande de signification se double d'une *demande de traiter la jouissance*, et là aussi l'analyste a à répondre : « Je veux le juste milieu, l'ordre, qu'on me laisse tranquille... ne pas me laisser écraser par le savoir des autres ». Sa demande est que ça se calme sur l'axe imaginaire, que les persécutions cessent, que l'Autre n'ait plus cette consistance réelle et mortifère, et plus précisément elle voudrait, dit-elle, « se débarrasser de cette chose, du sexe, pour entrer en contact avec l'Autre dimension ». En somme, ce qu'elle demande, c'est d'être protégée de la demande de l'Autre.

Fait remarquable, pendant les premières années, il ne se déroulait pas une séance sans qu'elle ne se lève soudainement et arpente l'espace réduit du cabinet tout en parlant. D'ailleurs, elle y insiste souvent, elle veut « être une femme debout », elle se lève surtout quand sa parole se fait l'écho de la jouissance de l'Autre. Par exemple lorsqu'elle relate qu'« on l'a empêchée de parler », alors, elle se met debout pour dire sa révolte : « Je me lève pour mieux maîtriser la chose ». Voilà sa demande : être défendue contre la Chose, c'est-à-dire contre les effets ravageants du signifiant.

Sur ce versant, l'analyste vise à donner un cadre à la jouissance. Ce cadre est celui de la séance, dans laquelle l'analyste a à intervenir pour tempérer ce déferlement de jouissance, l'orienter, le limiter.

La demande d'être reconnu et de nouer un lien social

Le Président Schreber attendait d'être livré « *au jugement des spécialistes éclairés, au titre d'un objet d'investigation scientifique* »⁹. Mme M., elle, demandait à se « réinstaller dans la société », ce qui prendra deux aspects complémentaires :

- d'abord, une attente d'être « comme » les autres, c'est-à-dire d'accéder au semblant, à l'identification commune. Un jour, elle exprime son plaisir d'avoir pleuré pendant une séance, ce qu'elle

⁹ Schreber D.P., *Mémoires d'un névropathe*, Points, Seuil, p. 285.

Cf. aussi Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les Psychoses*, Le Seuil, p. 90.

ponctue d'un « je suis comme tout le monde ». Cette position pourrait paraître paradoxale car ce sujet recherche aussi une position d'exception ;

- elle se sert de l'analyste pour calmer le surgissement de l'angoisse et construire un appareil signifiant qui traite la jouissance, qui traite le réel essentiellement par l'imaginaire, pour lui permettre de « se tenir debout » sur le trou, sans le support de la signification phallique. Elle aura traité par *la métaphore délirante* sa conviction enfantine d'une « connexion entre le haut et le bas », qui prend maintenant la forme d'être pour les autres ce qu'elle nomme « un modèle d'humanité », ce qu'elle s'applique à mettre en œuvre dans le cadre de son travail, avec succès. Là, elle « met de l'ordre » et ainsi « les petits chemins deviennent des routes » ; le fond délirant reste discret et est réservé à l'analyste.

S'agit-il de ce que Lacan appelle pour Schreber une « solution élégante » ? C'est ce que ce sujet appelle « une philosophie adaptée à ma vie ».

A cette « philosophie » de Mme M., va répondre ce que Kusuma revendique comme son « éthique de vie ».

Yayoi KUSAMA et son œuvre : « oblitérer la nature »

Cette peintre et plasticienne parle abondamment de sa folie et du rapport entre celle-ci et son œuvre. Je m'autorise donc à parler de son travail, en m'appuyant sur ses nombreuses déclarations¹⁰.

Enfant, au Japon, elle vit une expérience hallucinatoire qui, dira-t-elle, est la source de son œuvre : soudain, les pois de la nappe de la table de la salle à manger ont envahi les murs et les objets de la pièce. Après avoir fait une Ecole d'Art, elle partira à New York où elle vivra vingt années folles. Puis, elle décidera de rentrer au Japon après plusieurs tentatives de suicide et, a-t-elle confié à un critique d'art, « après une psychanalyse réussie »¹¹. Peu après son retour, elle demandera à être internée ; depuis quarante ans, elle vit dans un hôpital psychiatrique de Tokyo, sortant chaque après-midi pour

¹⁰ En particulier « Manhattan suicide addict », Les Presses du réel, Dijon, 2005.

¹¹ Yoshimoto M., « Yayoi Kusama sauve le monde par la self-obliteration », catalogue Kusama, Centre Pompidou, Paris, 2011, p. 74.

travailler dans son atelier situé en ville à proximité. Elle a 83 ans, est internationalement reconnue depuis les années 80 et est une star au Japon.

De son œuvre, qui est immense (peintures, sculptures, installations, romans...), je choisis d'évoquer deux aspects :

- *l'oblitération*, qu'elle nomme *self obliteration*, soit auto-oblitération, qui consiste en un marquage de surfaces diverses – toiles, mobiliers, corps – par des points de couleur qui répètent et reproduisent à l'infini l'hallucination Princeps. Elle *réalise* la vision d'enfance et universalise son expérience privée en y incluant ses semblables et le monde qui l'entoure ; les points sont le médium, le code sur lequel elle s'appuie, qui constitue sa « langue-de-fond » (terme utilisé par Schreber et repris par Lacan comme exemple d'un phénomène de code, qu'il oppose aux phénomènes de message)¹². Ainsi, me semble-t-il, elle tente de pallier à la forclusion du signifiant du Nom-du-Père en inventant une ponctuation signifiante qui marque tout son univers, y compris son propre corps et les corps de ses semblables qu'elle crible, le pinceau à la main, de petits points.

Dans des séries répétitives de monochromes à pois/points, qu'elle s'appelle *infinity nets*, les filets infinis, cette infinitude, cette mise en acte d'une jouissance illimitée, ne trouvent une limite qu'avec le bord de la toile, qui, même immense, doit s'interrompre ; parfois, il lui arrive de dessiner un cadre dans la toile. L'infini est également traité par la série et le chiffrage : parallèlement à la répétition de toiles presque identiques, les titres sont souvent remplacés par une lettre ou un chiffre (N° 2, N° 19, N° A, D...).

Quand elle ne peint pas des points, Kusama les fait surgir du vide, les invente. A partir de la surface monochrome d'une toile immense, elle cerne le vide par ses coups de pinceaux, opérant un maillage, un tissage qui va enserrer une multitude de zones réduites à la dimension d'un point. Il y a deux mouvements simultanés et complémentaires : border le vide et faire apparaître le point.

Elle conçoit aussi des vêtements qu'elle estampille de points/pois, qui les parsèment inégalement. Les habits et les corps sont ainsi pris

¹² Cf. Lacan J., « D'une question préliminaire... », *op. cit.*, p. 537.

dans le même ensemble, le même filet qui les rassemble, les tient, les identifie.

Un mot sur la traduction du mot japonais *Mizutama* par *pois* ou par *point* – on trouve les deux traductions, le pois semblant avoir la faveur des auteurs. On verra pourquoi, je privilégie la traduction par point, tout en respectant cette équivoque sur le sens. En japonais *Mizutama* 水玉 est la goutte d'eau ; *mizu* est l'eau, *tama* est la balle, la bille, l'âme, l'esprit ; *Mizutama* désigne aussi un motif à pois (et donc sans doute celui de la nappe hallucinante). En anglais, Kusama parle de *dots*, qui sont des points (cf. les adresses internet en *dot com*) mais désignent aussi les pois sur une robe ou une cravate (*polka dots*).

Elle écrit : « *Les points/pois mènent à l'infini. Quand on oblitère la nature et notre corps avec des points/pois, on se fond dans l'unité de l'environnement* ». Voilà ce qu'elle vise : « *se fondre dans l'éternel... s'oublier* » et nous « *oblitérer dans l'amour* »¹³. La pulsion de mort est insistante : « je m'acheminerais vers l'auto-anéantissement, vers une dissolution dans l'absolu de l'espace et dans l'infini d'un temps éternel ». Cette pente à la dissolution, au Un et à l'amour éternel, s'exprime dans son acte quotidien de peindre. Pourtant, marquer, accumuler, chiffrer, tout ce travail d'auto-oblitération s'oppose à l'auto-anéantissement et éloigne la tentation du suicide.

Lacan, dans « Le phénomène lacanien », sa conférence de Nice en 1974, parle de « *donner un statut au point* ». « *Le nœud borroméen est – dit-il – une autre façon d'engendrer le point [...] Le point est à trouver au cœur, au centre. C'est aussi bien ce qui le défait [le nœud], en tant qu'il résulte du vrai coinçage, le plus central du symbolique, de l'imaginaire et du réel* »¹⁴.

Je propose donc que, dans l'œuvre de Kusama, le point vient tenter de faire tenir la structure, en la tissant point à point et ainsi en nouant les trois registres.

- *La forclusion phallique*, Φ_0 , c'est-à-dire l'impossibilité de symboliser la castration, est traitée par la *prolifération des images*.

Ce sera d'abord, à New York dans les années 60, la mise en scène

¹³ Yoshimoto, *op. cit.* p. 71.

¹⁴ Lacan J., « Le phénomène lacanien », Section Clinique de Nice, 2011.

de partouzes homosexuelles, surtout masculines (c'était avant le Sida), ainsi que de happenings où des participants s'exhibent nus dans des lieux de l'establishment (Wall Street, la cathédrale St. Patrick...). Cette activité, son goût pour « créer des scandales »¹⁵ l'inscrivent pleinement dans le lien social, ainsi que du côté de l'exception ; elle fait partie de l'avant-garde, se proclame « la Reine des homos », ou encore le « metteur en Scène de la Terre »¹⁶. Ses biographes prétendent que ses monochromes, oblitérations et accumulations, ont inspiré Rothko, Andy Warhol et même Armand et Yves Klein, de l'Ecole de Nice, qui lui ont rendu visite ; elle gère alors une petite entreprise prospère, fait sa communication avec talent et réussit à échapper à la prison.

Lors de ces happenings, elle appose son coup de pinceau sur les corps pour les marquer d'un point, et tout particulièrement sur les sexes érigés. Toutefois, elle reste dans la position du metteur en scène et n'entre pas autrement dans le spectacle, ne cessant de dire son obsession et son horreur du sexe : « *Je parle du sexe depuis mon enfance [...] Les organes sexuels me répugnent [...] quand je vois un sexe en érection j'en ai peur à tel point que j'ai envie de mettre le feu à la maison* »¹⁷. Mais, d'une certaine façon, elle met le feu à la ville, et appose sa marque pour maîtriser le danger. Cette modalité de l'« auto-oblitération » est, dit-elle, « une parade contre les désirs sordides » ; elle se nomme alors « une none du sperme » qui veut sauver le monde. Comme Mme M., il apparaît nécessaire pour Kusama d'éloigner ce qui représente la différence sexuelle, la coupure signifiante, de la maîtriser, de la faire à sa main, pour finalement se dissoudre dans un ensemble indifférencié : « *je suis un point, vous êtes un point, la Terre est un point* » et « *le point n'a pas d'existence individuelle* »¹⁸.

D'autre part, elle crée des décors et des installations constitués ou tapissés d'une infinité de phallus en tissu ou en plâtre, au milieu desquels elle se fait photographier ; de ces forêts de phallus, elle dit que ce sont des « métaphores en plastic ». Voici la citation complète :

¹⁵ « Manhattan suicide addict », *op. cit.* p. 33.

¹⁶ *Ibid.*, pp. 199 et 113.

¹⁷ *Ibid.*, p. 81.

¹⁸ *Ibid.*, p. 63.

« Au Japon une certaine femme a coupé le sexe d'un seul homme et s'est retrouvée en prison pour ça [allusion au fait divers qui inspira le film *L'empire des sens* dont Lacan a fait un commentaire]. Moi au contraire, j'ai dans ma collection un bon millier de sexes, mais ce sont tous des métaphores en plastic ». Elle s'assigne en fait une tâche qui n'a rien de métaphorique mais est toujours métonymique, basée sur la série des mêmes qui remplit l'espace, dans un glissement infini du sens, sans qu'il y ait jamais création d'un sens nouveau comme le réaliserait une métaphore.

Le défaut d'inscription symbolique est traité par l'imaginaire. La non-inscription de la castration est traitée par la prolifération, la multitude des images phalliques. Freud en avait donné l'interprétation dans son court article sur « La tête de Méduse », dont les cheveux sont classiquement figurés par des serpents. Il écrivait : « *La règle technique – multiplication du symbole du pénis signifie castration – est ici confirmée* »¹⁹. Aussi, je soutiens l'hypothèse que l'art de représenter cette multitude se met pour Kusama au service d'une tentative d'inscription de la castration.

A cette époque, la note délirante, messianique, est très présente : « *L'origine de mon trouble, c'est ma haine du pénis ; si le pénis ne répandait pas de spermatozoïdes, est-ce que la paix règnerait dans le monde ? [...] En ne faisant pas d'enfants, nous nous unirions profondément. Il vaut mieux changer la race humaine en homosexuels* »²⁰.

En 1973 Kusama retourne au Japon et, peu après, elle rentre à l'hôpital Seiwa de Tokyo, un établissement connu pour son atelier d'art thérapie. Elle affirme que c'est son choix de vivre dans ce lieu, un choix qu'elle a soutenu pendant plusieurs décennies, sans que son activité artistique se ralentisse, bien au contraire, mais elle s'exerce sur un mode plus apaisé ; elle ne court plus dans les rues, ne grimpe plus sur les toits. Les expos dans les Biennales ont remplacé les exhibitions de rue. Rester hospitalisée témoigne, me semble-t-il, de sa demande que les murs contiennent sa jouissance, cernent le vide, ce que ses inventions ont finalement échoué à

¹⁹ Freud S., « La tête de Méduse » in *Résultats, Idées, Problèmes II*, PUF, pp. 94-95.

²⁰ « Manhattan suicide addict », *op. cit.*, pp. 159 et 202.

réaliser de façon durable. Les murs de l'asile « *c'est fait pour entourer un vide* »²¹ dit Lacan dans « Je parle aux murs ». Je pense aussi à ce vers d'Antoine Tudal que cite Lacan : « *Entre l'homme et le monde, il y a un mur* », ce qu'il commente en disant que « *ce mur c'est le lieu de la castration* »²². Pour Kusama, les murs de l'asile donnent corps à une limite, ils suppléent à la castration non symbolisée.

De son œuvre, elle dit : « *Mon travail d'artiste est l'expression de ma vie et particulièrement de ma maladie mentale [...] Je continue dans l'art afin de corriger le handicap qui a débuté pendant mon enfance [...] et je vis une vie paisible* ». Le délire est toujours présent, mais il s'est fait plus discret. Son énoncé « *Je crée de l'art pour guérir l'humanité* » paraît une forme de stabilisation, un avatar éloigné du délire lié à la procréation et à la sexualité. Entre ces deux moments, elle a trouvé des murs protecteurs mais elle s'est aussi fait un nom, elle a acquis le statut d'artiste reconnue.

Elle dit : « *je suis seulement moi-même* »²³, tout comme Mme M. énonçait : « je suis ce que je suis ». Aucune division subjective dans ces énoncés ; le Moi, l'instance imaginaire, colmate le défaut symbolique. Pour chacun de ces sujets, la proximité du gouffre s'est éloignée, mais le mécanisme a été différent : là où Mme M. se soutient du transfert à un analyste pour stabiliser son travail de *construction* par une métaphore délirante, Kusama s'attelle chaque jour à *réinventer* le monde avec des images qui lui procurent la reconnaissance de l'Autre et une nomination. La « Crazy queen » est maintenant labélisée « artiste d'avant garde ».

²¹ Lacan J., « Je parle aux murs », Seuil, 2011, p. 87.

²² *Ibid.*, p. 102.

²³ « Manhattan suicide addict », *op. cit.* p. 149.

Chantal BONNEAU

Corps, invention, routine

Recevoir des patients psychotiques demande à l'analyste de se mettre à l'écoute de sujets qui se trouvent le plus souvent démunis face à l'Autre social. Les codes et les habitudes du vivre-ensemble ne s'imposent pas à lui de la même façon que pour le névrosé, même si ce dernier a parfois fort à faire pour trouver sa place dans un discours qui, pourtant, ne lui est pas étranger.

Jacques-Alain Miller dans son cours du 23 mars 2011¹ nous introduit à la « *contingence de la rencontre entre le signifiant et la jouissance* » telle qu'elle apparaît dans les détours d'une analyse. Cet instant est imprévisible et inattendu. Il rend compte d'une jouissance qui se répète et dont J.-A. Miller nous dit qu'elle surgit toujours par « *l'effraction, c'est-à-dire pas la déduction, pas l'intention, pas non plus l'évolution mais la rupture, la disruption par rapport à un ordre préalable qui est fait ou de la routine du discours par lequel tiennent les significations ou de la routine qu'on imagine du corps animal. Et cette rupture se traduit toujours par un dérèglement* ». Si nous repérons cette dimension dans la névrose, pour la psychose la rencontre entre le signifiant et la jouissance dépasse le « dérèglement » dont parle J.-A. Miller pour devenir une effraction de réel insoutenable. L'analyste, quand il est convoqué à cette place d'adresse, doit permettre au sujet de traiter la jouissance en excès à partir de ses trouvailles.

Dans l'analyse, la routine est inscrite d'emblée par la répétition des séances, leur régularité, qui sont aux principes même de sa possibilité. Il y a cependant un au-delà qui passe par les corps en présence et la dimension du transfert qui fait que la répétition est toujours singulière et porte la marque du sujet.

Lors de sa venue à la Section Clinique de Nice en mai dernier, Jacques Borie nous a montré le travail qu'il faisait avec des

¹ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, L'œuvre de Lacan », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 23 mars 2011, inédit.

psychotiques dans le soutien des inventions ou des solutions trouvées à partir de sa pratique. De cette expérience, il a pu nous dire que la référence à l'invention, si précieuse, s'accompagnait d'un certain savoir-faire avec le signifiant, employant l'expression de « routinisation du signifiant » qui rendrait compte de la façon dont un sujet peut se tenir dans le monde à l'aide d'un signifiant qui ferait lien social. De cette clinique pragmatique, je vais essayer de rendre compte à partir d'une expérience analytique menée pendant sept ans et toujours en cours.

Un signifiant qui compte

Paul est un jeune homme de vingt-cinq ans qui, dès le premier entretien, se présente ainsi : « Je viens vous voir parce que j'ai un complexe d'infériorité. Quand j'aime quelqu'un ça ne marche jamais ! Je rate tout ». Il ajoute : « Je suis mélancolique ».

C'est, en effet, un jeune homme effondré qui se présente devant moi. Il ne me regarde pas ou à la dérobée. Il porte des vêtements aussi sombres que lui. Pas un sourire ne traverse son visage. Il parle difficilement, les mots enserrent une formulation lapidaire et répétitive : « J'ai une mélancolie en moi ». J'entends ce signifiant sans lui donner un sens au-delà de ce qu'il énonce comme sa vérité.

Il a une demande précise qu'il soutient, il veut sortir du cercle infernal que représentent ses conduites répétitives qui lui échappent. Je le reçois donc une fois par semaine depuis sept ans. Il est d'une absolue régularité.

Dès les premiers entretiens, il évoque une vie désertique dont il est affecté. Homosexuel, il a aimé passionnément un garçon avec lequel il a aussitôt pensé faire sa vie. Celui-ci a pris peur et l'a quitté. Dans la paire qu'il peut constituer avec un partenaire, il n'y a pas d'espace possible entre lui et l'autre. Il faut faire Un, être tout pour l'autre ou renoncer à la relation. Sa théorie de l'amour s'appuie sur une construction d'un absolu à atteindre. Il est donc seul la plupart du temps se contentant de brèves rencontres occasionnelles qu'il ne recherche pas vraiment car il a horreur du monde de la nuit, des bars, des saunas et autres lieux de drague homosexuelle. Son homosexualité ne lui pose pas de problème. Elle est un mode d'identification, face à l'Autre social, sécurisant et stabilisateur. Elle lui

donne cette petite touche d'originalité et de non-conformisme que son existence même ne possède pas. Il aime dire : « Je suis dans une entreprise qui pratique la discrimination positive et cela m'aide d'être homosexuel ».

Sa profession le conduit à être au service des autres. Il se doit d'écouter, d'être vigilant, attentif et efficace. Des actes sont attendus de lui. Le poids de la demande de l'Autre l'écrase souvent. Il craint d'avoir commis des fautes, d'être responsable d'erreurs graves ayant eu des conséquences majeures pour des personnes dont il s'occupait. Sa hiérarchie l'estime beaucoup. Il est bien noté mais il n'est jamais satisfait de ce qu'il fait et multiplie les précautions de peur d'être en faute. L'inhibition le gagne paralysant son action. Je le soutiens quand il me relate des difficultés dans sa relation avec ses collègues, sur ce point son impossibilité à composer lui occasionne des déboires qu'il vient traiter dans la séance.

Au regard de ce qu'il appelle sa « mélancolie », ce fardeau qui l'accable, il livre, après quelques séances, comment il a prélevé sur l'Autre maternel ce trait identificateur contre lequel il élève d'illusoires barrières pour se protéger de ses redoutables effets.

« Mélancolique »

La force de ce signifiant qui se répète s'initie dès les débuts de sa vie. Fils unique, il a très peu vécu avec ses parents qui ont divorcé quand il avait sept ans. Il a été élevé par sa grand-mère maternelle à qui il voue un très grand amour depuis l'enfance. Sa mère, malade, ne pouvait s'occuper de lui. Cette mère présente une psychose maniaco-dépressive sévère, autrement nommée trouble bipolaire, ayant entraîné de nombreuses hospitalisations en psychiatrie. Elle a suivi beaucoup de traitements et alterne de longues périodes dépressives durant lesquelles elle reste alitée et des crises maniaques pendant lesquelles elle disparaît, dépense des sommes folles, qui ont déjà entamé l'héritage familial.

Elevé dans le triangle des femmes, mère-tante-grand-mère, Paul a souffert d'être maltraité à l'école parce qu'il était trop doux, trop près des filles. Parfois bousculé ou battu, il avait coutume de n'en rien dire. Quand sa mère allait mieux, elle ne le lâchait plus et le faisait dormir avec elle. Il avouera après un certain nombre de séances

qu'elle avait envers lui des attitudes qu'il qualifie « d'incestueuses », se collant à lui dans le lit. Ce point qu'il interprétera comme point d'horreur stigmatise alors son rapport aux femmes et inscrit irrévocablement la relation avec sa mère sous le sceau du rejet et du dégoût.

La famille est cristallisée autour de la grand-mère maternelle. C'est un noyau affectif, relationnel et financier. Elle possède de nombreux biens immobiliers et elle a longtemps géré la vie de ses proches installés dans une situation de dépendance économique face à elle.

Paul aime cette grand-mère en proportion inverse de l'aversion qu'il voue à sa mère. Depuis l'âge de quinze ans, il vit seul dans un abri de jardin appartenant à son oncle. C'est le lieu où sa « mélancolie » peut se vivre en échappant aux regards et aux voix de ses proches sans en être totalement séparé. Personne ne vient dans cet abri de jardin dont il dit qu'il y a tout ce qu'il faut, même si parfois il y souffre du froid. Il fuit, dans ce lieu écarté, la folie maternelle dont il craint d'être atteint. Le signifiant « mélancolie », révélé très tôt dans les séances, est non seulement la marque signifiante de son être mais également le tissu tendu entre sa jouissance d'être un rebut et un Autre qu'il tient à distance. Pour tenir dans cet équilibre précaire, il se livre à des bricolages qui lui permettent de ne pas sombrer dans le trou que rien ne vient voiler. L'analyste les reçoit en validant les positions qu'il prend, quand elles permettent un apaisement de l'angoisse.

Par exemple, il avait longtemps supporté les appels téléphoniques, les exigences de sa mère et de son beau-père. Cela avait sur lui des effets délétères massifs allant jusqu'à invalider sa vie sociale et personnelle. Il restait ensuite enfermé des jours entiers, s'alimentant peu ou pas et ne dormant plus. Un jour, il décide de ne plus répondre, de ne plus prendre de nouvelles. Je cautionne sa position. Des effets de soulagement se manifestent aussitôt. Paul a conscience de la violence de son rejet mais il n'a pas le choix. C'est elle ou lui. S'absenter de la relation, s'inscrire en creux, est ainsi sa nouvelle façon d'être au monde.

Paul livre des moments d'effondrement avec une certaine atonie verbale. Il ne présente pas le tableau qu'il pouvait décrire comme étant celui de sa mère : pas d'inhibition majeure de l'activité, pas de

perte massive de l'intérêt pour le monde extérieur mais plutôt une atteinte de sa croyance en sa capacité à aimer et surtout une diminution de l'estime de soi. Son monde n'est toutefois pas totalement dépeuplé comme il aimait à le dire. Paul a deux amis. Un garçon homosexuel et une jeune femme. Cette amitié le torture car il est d'une jalousie malade. Il lui est totalement insupportable de savoir qu'ils se rencontrent en dehors de sa présence et qu'ils sortent parfois ensemble. Incapable de se concevoir aimable aux yeux de l'Autre, dès qu'il n'est pas présent auprès de ses amis, d'une présence de corps, de chair et d'os, il perd le sentiment d'exister pour eux. Là où le symbolique ne parvient pas à se nouer à l'imaginaire, le sujet se trouve englouti dans le trou découvert par la signification phallique qu'il n'y a pas. Dès lors, il n'existe plus pour lui d'articulation possible entre l'investissement de l'objet et le retournement sur le sujet d'un impératif de jouissance que rien ne vient border. Une angoisse massive émerge qui l'anéantit et le renvoie à son statut d'objet-déchet, pure dérélition. Un souci de bien-dire l'amène à tenter d'explorer ses propres impasses qu'il convient parfois de ne pas accompagner trop loin.

Rêve et déplacement de la fixation signifiante

Paul raconte peu de rêves. Un pourtant va lui permettre d'aller vers du nouveau. Il le dépose dans la séance comme une fantaisie libidinale qui va jouer une fonction stabilisatrice dans son analyse. Il le relate en le disant « comique » : « Madonna vient me voir et me demande une aide financière ».

A partir de ce trognon de rêve, ce bout de réel, Paul va cesser d'utiliser le signifiant : « mélancolie » tout seul, qui faisait le fil de son discours, pour l'accompagner de celui de « nostalgie » qui le décale de l'identification massive à la mère. Quand il est dans son abri de jardin, que rien ne va plus, qu'il se sent triste, inutile et abandonné de tous, il s'isole et écoute les chansons de Dalida. Il connaît tous les textes, il regarde les vidéos et un apaisement le gagne peu à peu. Dalida incarne alors l'image de la femme qui le sécurise et le rassure de sa voix chaude venue d'ailleurs. Cet aveu, vite replié, va amorcer un nouveau style dans sa façon d'aborder les séances. Il n'y aura plus de temps de silence, des hésitations à dire ou des plaintes qui

occupaient un long moment de la séance mais plutôt une jubilation à faire le constat de ses améliorations symptomatiques qui ne peuvent occulter les débranchements préoccupants que le sujet rencontre. De sa mélancolie, il continue de parler mais elle n'est plus la marque indélébile de son inscription au champ de l'Autre maternel, elle se trouve bornée par un autre signifiant dont il peut dire : « Tout va bien dans ma vie, j'ai compris que j'avais besoin de ma mélancolie, de ma nostalgie ».

Notons que ce « tout va bien » est le mode d'entrée immuable en séance. Dans sa « nostalgie », il y a des femmes, Milène Farmer, Dalida... Il vit avec elles un hors-temps, moment où le bonheur fait croire à sa possibilité. C'est alors le temps de l'isolement, de la musique qu'il écoute, des images qu'il regarde. Le scénario est écrit, programmé. Il a un début et une fin mais Paul garde le secret de son contenu.

Un corps de jouissance

Paul parle de son corps comme d'un objet de haine. Il dévoile, tardivement un rapport compulsif à la nourriture alternant des périodes de boulimie et d'anorexie. Il n'avait jamais su s'alimenter normalement attendant parfois le moment du malaise pour manger. Alors il pouvait avaler n'importe quoi, n'importe comment. Son corps, il peut à peine le regarder dans la glace car il le voit toujours gros et difforme. Aux abords d'un été, il décide de faire un régime et de manger sainement. Pris dans l'hygiénisme généralisé, il se soumet aux impératifs modernes de la diététique : une tête saine dans un corps sain. Il consulte une femme médecin et diététicienne qui le reçoit chaque semaine. Paul est un patient modèle, il fait alors des repas réguliers au prix d'efforts extraordinaires. En quelques mois, il perd dix kilos. Je m'inquiète et je lui fais part de mon souci devant cet amaigrissement spectaculaire qui le ravit. Il a des malaises dont il ne tient pas compte. Son corps est devenu pur trait signifiant du manque qu'il n'y a pas. Je manifeste fortement ma désapprobation : « Vous ne pouvez pas continuer comme ça ! ». Il est surpris par mon ton catégorique et me dit alors que la diététicienne lui a fait la même remarque ! Ces interventions croisées ont fait alors limite à la jouissance déchaînée.

A la suite du placement de sa grand-mère en maison de retraite un épisode hypomaniaque se déclare, il est en hyperactivité, toujours surexcité, insomniaque et anorexique. Il continue de maigrir, décide de changer de métier. Contraint de revoir sa mère pour le placement de sa grand-mère, il est interpellé par elle sur des questions d'argent et d'héritage qui lui sont insupportables, il veut entamer une procédure pour obtenir la coupure des liens de filiation. Il ne poursuivra pas longtemps dans cette voie et sortira de ce court épisode maniaque très éprouvé. Il aura ainsi deux petits épisodes maniaques, le premier dont je viens de parler, le deuxième apparut à la suite d'un appel de son beau-père qui lui donne des nouvelles accablantes sur sa mère qui ne se lève plus. Ces deux moments ont pour spécificité d'éclorre lorsqu'il se trouve obligé de parler ou d'entendre parler de sa mère. A chaque fois, qu'elle lui parle ou que son beau-père lui parle d'elle, l'objet-voix est mis en avant et se révèle sous son versant mortifère. Les modifications les plus importantes survenues depuis que je le reçois concernent sa vie amoureuse et sexuelle. Elles ont été nombreuses puis ont disparu comme elles étaient apparues, événements flottants et incertains dans une vie qui ne parvient pas à inscrire la lettre de son histoire.

Paul a longtemps parlé de son incapacité à aimer. Après les vacances de Noël, il revient métamorphosé. Costume, cravate, chaussures classiques et coupe de cheveux toute fraîche. Il donne à voir les transformations que sa nouvelle vie a permises. Il est sorti de sa solitude sexuelle, de ses rêveries privées pour aller chercher sur les lieux balisés du sexe par internet des partenaires pour des rencontres sexuelles voire plus si affinités.

Tout va bien, martèle-t-il, faisant craindre le pire. Les rencontres se succèdent, il n'attend plus le grand amour, il assouvit quelques fantasmes sadiques nouveaux qui lui laissent espérer être sorti de sa position d'objet de rebut et de souffrance en imposant sa loi à l'autre qui accepte de s'y soumettre dans des scénarii sado-maso qui le satisfont un temps. Il parvient à instaurer un minimum de lien social avec ses partenaires sexuels, ce qui était jusqu'alors impossible. Cet appétit, cette consommation, montreront rapidement leur face de duperie. L'ennui se dessine dans la répétition des scènes qu'il me relate séance après séance. Il entend cette répétition dont il se plaint.

Ce que l'analyste a bordé un temps s'épuise. C'est alors qu'il fait une rencontre amoureuse qui change le cours de sa vie. Décalé au regard de ses exigences antérieures, il s'écarte de toute demande d'engagement vis-à-vis de son partenaire et la relation s'installe. Durant trois ans, il va vivre cette histoire dans un relatif apaisement troublé cependant par des retours d'une jouissance accrochée à cette « nostalgie » que le partage d'une vie à deux ne permet plus. Il finira par rompre prenant, pour la première fois, la décision de quitter l'autre, faute d'avoir pu trouver un espace pour sa « nostalgie ». Il faudra du temps, temps qui joue un rôle capital dans cette *routinisation signifiante* qui le tient, pour qu'il opère un déplacement de sa « mélancolie-nostalgie », pour découvrir dans le parcours de son analyse, qu'il masque un autre signifiant présent depuis toujours et qui lui fait si peur : « la solitude ». Cette trouvaille a sur lui un effet saisissant. Paul sait composer avec sa vie professionnelle, il a pu progresser, aller de l'avant, passer des concours avec succès, mais comment faire avec cette « solitude » qui apparaît comme un signifiant nouveau, alliant jouissance solitaire et discours social ? Cette découverte récente ne permet pas d'en déduire qu'elle tiendra davantage que les autres. Elle est un possible permis par le transfert qui fait de l'analyste le partenaire désigné pour lui donner une assise consistante afin qu'il puisse servir au sujet à s'orienter dans sa vie. La pragmatique qui s'en déduit, fait d'un certain usage du discours nécessité. Pour l'heure, et dans le cadre du transfert, elle permet à Paul d'instaurer un autre mode de lien social dont il éprouve une certaine satisfaction. Elle reste précaire et ne vaut que par les effets que le sujet repère. Le maintien d'un style dans le déroulement des séances est essentiel pour lui. Au début de la séance c'est un : « tout va bien » qui lui permet de commencer à parler, à la fin, au moment où je lui fixe le prochain rendez-vous, il ponctue inexorablement d'une précaution oratoire : « si vous êtes là... », qui ne renvoie pas seulement à l'aléatoire de ma présence mais à la marque indélébile d'un Autre capricieux qui pourrait le laisser tomber. Routine d'un discours, que je ne laisse pas sans réponse, car il est à prendre, à chaque fois, avec le plus grand sérieux.

Frank ROLLIER

S'inventer un inconscient*

Un adolescent rencontre l'analyste pour une inhibition sexuelle et des idées de suicide qu'il lie à la mort de son père quand il était enfant. Martin vit seul avec sa mère dans une proximité ravageante pour l'ordre symbolique ; quand j'apprends qu'elle l'invite à fumer du hash, j'énonce l'interdit.

En même temps qu'elle me l'adresse, sa mère le conduit chez un psychiatre qui, dans son souci d'épingler un trouble de la conduite et non une position subjective, l'accable du diagnostic de *bipolaire*, assorti d'un traitement à suivre « à vie », ce que le médecin généraliste confirme, au nom du principe de précaution.

Il n'est orienté par aucun sujet supposé savoir, affiche son scepticisme et manque souvent des séances, se montrant soumis au diagnostic qui, dit-il, le voue à la fatalité d'un inéluctable échec dans ses tentatives de faire lien social et d'aimer. De fait, la psychiatrie le poussait vers une identification au symptôme du père, lequel s'était suicidé, et le maintenait rivé à une jouissance mortifère. Il est attiré par le vide, ressasse des idées noires en écoutant de la musique en boucle, me répète qu'il n'a rien à dire et demande « à quoi sert de venir ? ». Je lui manifeste mon refus de cautionner le verdict déficitaire et mon intérêt pour qu'il parle de sa vie et construise sa solution. Mais qui doit-il croire ? Suivre une autre voie que celle prescrite par la médecine, n'est-ce pas « fuir devant la vérité » ?

Après quelques mois et son succès au bac, il interrompt les séances pendant un an puis revient, dit-il, parce que je ne lui ai jamais dit qu'il était bipolaire. Il choisit donc celui qui lui ouvre la voie d'un possible, que la fatalité de l'identification mortifère puisse cesser de s'écrire. Le transfert se développe alors comme soutien à sa parole et à la production d'un savoir.

* Texte présenté au VIIIème congrès de l'AMP sur « L'ordre symbolique au XXI^e siècle », Buenos-Aires, avril 2012.

Un travail de deuil peut commencer; il hystorise la mort de son père sur un mode pseudo-œdipien, construisant la fiction selon laquelle il se serait suicidé quand il avait appris que la mère de Martin, dont il était séparé, allait se remarier. Martin imagine que son père l'aimait encore, donnant un sens sexuel à sa mort du père et reconstruisant ainsi le couple de ses parents. Il commence à céder sur l'identification au versant déchet du père, puis parvient à une nomination de son symptôme : « sans ma part d'ombre, je ne serais pas intéressant ».

Pourtant, il dit n'avoir pas d'identité, s'observe avec angoisse dans le miroir, s'inquiète de l'image qu'il donne. Il tente de traiter la forclusion de la signification phallique par l'imitation – il a de nombreux modèles – puis par le signifiant mannequin – il s'en est construit le look. L'objet qui l'oriente, qui est au zénith¹, est l'image de mode des magazines, support d'une identification imaginaire pour se construire un corps parfait, idéalisé. Mais, au moment où il décide de s'éloigner de sa mère, cette image non trouée s'avère insuffisante pour affronter le monde et l'Autre sexe. Il entreprend alors de se faire réaliser un tatouage pour « affirmer son identité ». Il en a dessiné le motif, deux masques du carnaval de Venise, l'un qui rit et l'autre qui pleure, une bipolarité qui, dit-il, exprime sa nature. Il veut ce tatouage discret, fait pour être juste aperçu sous sa manche et « qu'on ait envie de le regarder ». A l'opposé de ma pratique d'antan, je soutiens cette tentative d'inscrire un moins phi qui pourrait mettre en fonction un objet cause. Ce qui s'inscrit sur le corps ouvre la porte à la dimension du désir, supporté par un pseudo-fantasme : capter le regard de l'Autre et éveiller son désir, qui serait localisé sur le tatouage, cette partie du corps devenant une zone érogène. Ainsi tente-t-il de traiter la jouissance menaçante de l'Autre.

Traditionnellement apanage de minorités, le tatouage est promu par l'époque. La marque signifiante, nouant l'imaginaire au symbolique, pallie à son défaut et sert la structure en inscrivant le sujet dans une identification commune et un discours – il est comme les autres jeunes branchés. Mais le tatouage, que ce patient qualifie d'existential, a la particularité d'être fait sur mesure, customisé ; il

¹ Miller J.-A. : « Une fantaisie », Mental N° 15.

écrit sa singularité² et prend place dans la chaîne signifiante. Il noue le corps à la langue. En installant un intérieur (sa « part d'ombre ») et un extérieur « piège à regard »³ (dans le Séminaire XI, Lacan parle du tableau comme d'un piège à regard), qui fait bord au réel en localisant la jouissance de l'Autre, le parlêtre réalise une greffe de l'inconscient. L'avenir dira si cette inscription symptomatique peut prendre une valeur d'usage, devenir un sinthome. Pour l'heure, la dimension du semblant, manifestée par le masque, complète son « costume de névrosé »⁴. Martin précise qu'il voudrait parvenir à être son propre modèle, « avoir un Ego et se construire un bouclier, plutôt que de jouer un rôle ».

² Miller J.-A., « L'existence est au niveau de la singularité », *L'être et l'Un*, Cours du 4 mai 2011, inédit.

³ Lacan J., Le Séminaire, Livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Le Seuil, p. 83.

⁴ Deffieux J.-P., « Un cas pas si rare », *La Conversation d'Arcachon*, Agalma, Le Seuil, 1997, p. 13.

Chantal BONNEAU

Psychose et écritures

« Le livre n'est pas. La lecture le crée, à travers des mots créés, comme le monde est lecture recommencée du monde par l'homme Rien n'est donné. Tout est à prendre – à apprendre Quoique tu fasses, c'est toi que tu espères sauver. C'est toi qui perds ».
Edmond Jabès, *Le livre des questions*

Écrire

L'histoire de l'écriture est corrélative de l'histoire de l'homme. Elle est au cœur même de ce qui se nomme civilisation. Dans notre champ, elle a été, de tout temps, une question fondamentale dont nous ne pouvons faire le tour aujourd'hui, tant elle a suscité des travaux érudits, passionnants et variés. Je limiterai donc mon propos à la question de l'écriture chez Freud et Lacan en m'appuyant sur la théorie qu'ils ont élaborée, à partir de la clinique, telle qu'elle s'est présentée à eux, et dont je tire un enseignement toujours renouvelé.

Les quelques vers que j'ai choisis de mettre en exergue, et sous lesquels s'engage ce travail, recèlent un paradoxe qui permet de poser d'emblée cette question : en quoi l'écriture qui est, d'abord et avant tout, trace dessinée sur un support (papier, tissu, corps, objet divers...) peut occuper des fonctions différentes selon la singularité même du sujet qui s'y livre ? Quelle frontière, quelle limite, viennent modifier la lecture que nous en faisons ?

Freud en 1925, dans sa Note sur le « *Bloc-notes magique* », écrit : « *Si je n'ai pas confiance en ma mémoire [...] je puis parfaire et assurer son fonctionnement en prenant des notes par écrit* »¹. Son article tente de cerner la fonction de l'effacement de la trace et la capacité à retrouver et à faire advenir ce qui n'est plus là. Le parallèle établi entre le l'appareil psychique et l'ardoise magique met en relief la façon dont l'écriture s'inscrit toujours en creux et pose la discontinuité temporelle qui préside à l'alternance de la présence et de l'absence de la trace. Ces éléments

¹ Freud S., « Note sur le « bloc-notes magique », *Résultats, idées, problèmes II*, 1921-1938, Paris, PUF, 1985, p. 121.

me semblent importants dans l'abord de la question de l'écriture tant pour la névrose que pour la psychose. Ce qui est mis en jeu alors c'est l'activité de refoulement capable d'être levée par la pratique de l'écriture. Solution capable d'apporter une satisfaction au sujet².

L'écriture et l'absence

Pourquoi écrit-on ? Tristan Bernard disait : « *J'écris parce que je n'ai personne à qui parler* » tandis que Marguerite Duras écrivait : « *Ecrire c'est aussi ne pas parler. C'est se taire. C'est hurler sans bruit* »³. Paradoxe infini qui est l'ombre projetée du rapport singulier et unique qui attache l'auteur à son écriture. Pour Freud, l'écriture est « langage de l'absent », comme il le démontre en mettant en valeur la fonction de l'écrit dans l'hystérie. Dans l'étude du cas Dora⁴, il met en corrélation l'écriture de Dora et son aphonie, pointant le lien entre le symptôme inscrit dans le corps et la satisfaction trouvée par le sujet pour pallier l'absence de l'autre : « *Qu'on corresponde par écrit avec l'absent auquel on ne peut parler, voilà qui est aussi concevable que le désir de se faire comprendre par écrit quand la voix fait défaut* ». Propos qu'il reprendra plus tard dans *Malaise dans la civilisation* quand il définira clairement ce qu'il entend par *langage de l'absent*⁵ : « *A l'origine, l'écriture était le langage de l'absent, la maison d'habitation le substitut du corps maternel, cette toute première demeure dont la nostalgie persiste probablement toujours, où l'on était en sécurité et où l'on se sentait bien* ». L'écriture se fait donc traitement de l'absence et du défaut de satisfaction pulsionnelle imposée par la civilisation, elle fait signe de l'existence de l'autre.

Variations autour de l'écriture chez Lacan

La découverte de l'inconscient par Freud est au principe même de la question de l'écriture. En poursuivant avec Freud, Lacan va interroger,

² Freud S., « Le créateur littéraire et la fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, pp. 33-46.

³ Duras M., *Ecrire*, Paris, Gallimard, 1993, p. 28.

⁴ Freud S., « Fragment d'une analyse d'hystérie (Dora) », *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, 1981, p. 27.

⁵ Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971, p. 39.

tout au long de son enseignement, la fonction de l'écriture pour la psychanalyse. Il s'appuie sur la littérature et sur des cas paradigmatiques de la clinique psychiatrique tels ceux de Schreber, d'Aimée ainsi que de la lecture de Joyce. J'orienterai mon propos sur les travaux qui mettent en tension écriture et psychose afin d'éclairer l'usage que le sujet en fait dans la contingence de la rencontre.

Plusieurs scansions peuvent être dégagées qui correspondent à des temps logiques d'une pensée vivante. Tout d'abord l'écriture est abordée, dans le mouvement du structuralisme, comme essentiellement une *écriture signifiante*, une écriture à lire qui ne se différencie pas alors de la lettre. On la repère à partir de « *La lettre volée* »⁶, puis de « *L'instance de la lettre dans l'inconscient freudien ou la raison depuis Freud* »⁷ et encore dans « *Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse* »⁸, là où Lacan parle de l'inconscient en ces termes : « *L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le sujet censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà elle est écrite ailleurs* ». Passage qui signe le l'affinité de l'écriture avec la vérité. Cette écriture qui est à lire nous rappelle que « *le passage de l'écrit par la voix était une condition de lisibilité de l'écrit* »⁹, comme le dit Jacques-Alain Miller dans son cours « *Pièces détachées* », mettant l'accent sur le passage inouï que représente le passage de la lecture à haute voix à la lecture silencieuse. Surprise pour le lecteur contemporain qui, hors des lectures publiques organisées par des écrivains et des poètes, a généralement un rapport silencieux avec le texte. Surprise qui s'estompe si l'on se souvient d'un Flaubert enfermé dans son « gueuloir » pour hurler ses textes, d'un Joyce éclatant de rire en lisant *Finnegan's wake*. La voix et l'écrit jouent leur partie ensemble avant de se séparer.

Mais Lacan a mis aussi l'accent sur un autre mode d'écriture qui est « *l'écrit comme marque, comme trait isolé, comme trait unaire* »¹⁰,

⁶ Lacan J., « Le séminaire sur « La lettre volée » », *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 11-61.

⁷ Lacan J., « L'instance de la lettre ou la raison depuis Freud », *op.cit.*, pp. 493-528.

⁸ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *op. cit.*, pp. 237-322.

⁹ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Pièces détachées », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 12 janvier 2005, inédit.

¹⁰ *Ibid.*

traduction libre de Lacan du « Einziger Zug » freudien qui n'est pas une écriture au sens de l'écriture alphabétique mais une inscription. Le nom propre étant alors ce qui matérialise la fonction du trait unaire par son pouvoir de cerner l'altérité radicale d'un sujet pour un autre.

Ces deux modes d'écriture ouvrent la voie à deux abords différents : une écriture qui se lit et une écriture-pas-à-lire (là où les tirets ont toute leur importance), celle à laquelle Lacan a aspiré, nous dit J.-A. Miller, le titre des *Écrits* relevant du choix de cette écriture-pas-à-lire par Lacan.

Cette écriture que Lacan aborde dans « Literatorre »¹¹ vire à la lettre et c'est à partir de l'expérience de la lecture de Joyce que Lacan en dégage deux fonctions : la lettre en tant qu'elle fait trou et la lettre en tant qu'elle fait objet *a*. Avec « Literatorre », ce qui est interrogé ce sont les rapports entre les effets de signification et la jouissance, quand la lettre n'est plus une fonction sémantique mais qu'elle apparaît comme moment d'illisibilité. Qu'elle se présente toujours identique à elle-même, à l'opposé de la polysémie du signifiant, témoigne de ses affinités avec le réel. L'écriture porte alors une fonction purement opératoire. Cette séparation du signifiant et de la lettre introduit à la lecture du Séminaire, *Le sinthome*. Ces éléments ne sont pas des élucubrations théoriques dégagés de la clinique, elles sont la clinique même. Jacques-Alain Miller clarifie ce rapport entre signifiant et lettre dans un *Analytica*¹² en posant que « la lettre fait rupture dans la cohésion du système du semblant ». Elle ne précède pas le langage, « elle est secondaire, conséquence du langage ». Trois cas, celui de Schreber qui trouve dans une écriture à lire une solution temporaire au délire qui l'habite, celui d'Aimée dont l'écriture peut se lire comme une anticipation de l'acte et celui de Joyce qui invente un nouveau rapport à l'écrit-pas-à-lire qui livrera une nouvelle écriture, celle des nœuds, nous permettent d'éclairer cette approche.

L'écriture comme solution, le président Schreber

Ce que l'on a coutume d'appeler, le cas Schreber, est parvenu à notre connaissance grâce aux travaux de Freud. *Les mémoires d'un*

¹¹ Lacan J., « Literatorre », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 11-20.

¹² Miller J.-A., *Lacan et la chose japonaise*, *Analytica*, Paris, Navarin, 1988, p. 101.

*névropathe*¹³ de Daniel Paul Schreber paraissent en 1903 et Freud possède le texte dès 1909. Le Président Schreber, Docteur en Droit, Président de la Cour d'Appel de Saxe, tombe malade à l'automne 1884, à l'âge de quarante-deux ans. Ce premier épisode, qui dure quelques mois, se présente sous les aspects d'une hypocondrie grave. Il est alors soigné par le docteur Fleschig et un apaisement s'ensuit qui durera huit ans. La seule ombre apparente au tableau réside dans sa déception de ne pouvoir avoir d'enfants. En juin 1893, il est nommé à la présidence de la Cour d'Appel de Leipzig. Il prend ses fonctions le 1^{er} octobre 1893. Il a cinquante et un ans, ce qui est jeune pour de telles responsabilités. Le surcroît de travail, l'importance de la tâche, entraînent un nouvel effondrement initié à partir d'une pensée qui lui vient un matin, dans un demi-sommeil, et qui s'inscrit en lui sous cette forme : « *Tout de même, ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir l'accouplement* »¹⁴. Il a ensuite un sentiment de mort imminente, une extrême sensibilité au bruit et à la lumière et des hallucinations surviennent. Il est à nouveau hospitalisé chez le Dr Fleschig qui devient, pour Schreber, le persécuteur désigné. Dirigé vers la clinique du professeur Pierson, il y restera une quinzaine de jours et sera ensuite interné à l'asile provincial *Le Sonnenstein* jusqu'en 1901. Ses mémoires sont écrites durant la fin de cette hospitalisation et publiées deux ans plus tard. Il sera à nouveau interné en 1907 jusqu'à sa mort.

La publication des *Mémoires* est un élément capital pour saisir l'enjeu que ce livre représente pour Schreber. Il s'agit, pour lui, de rendre compte, sur un mode qu'il désire « objectif », de son rapport singulier avec Dieu, ce qui s'inscrit dans un délire mystique et de transformation en femme, qu'il vit d'abord comme une honte avant d'y concéder pour répondre au désir de Dieu. La « volupté » est alors un des noms de cet abandon à la Jouissance de l'Autre. Lacan, dans le Séminaire, Livre III, *Les Psychoses*, nous en donne les coordonnées¹⁵, qui mettent en évidence que Schreber a écrit ce livre pour être reconnu et que la dimension expérimentale de ce qu'il a vécu soit validée par les savants. Cette demande de reconnaissance par l'Autre social s'inscrit dans la

¹³ Schreber D.P., *Les Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil, 1975.

¹⁴ *Ibid.*, p. 46.

¹⁵ Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 90.

construction délirante du sujet. L'éclairage de Lacan clarifie la fonction de l'écriture dans le champ des psychoses. Quel statut donner à cette écriture qui passe par un appel à l'Autre, exerce une fonction d'apaisement sur le délire du sujet, mais rate sa cible, à savoir la transmission à la communauté scientifique d'une vérité, les prémisses du projet révélant sa funeste utopie ? Il faut noter que les *Mémoires* commencent par une lettre adressée par Schreber au Dr Fleschsig, persécuteur désigné, pour expliquer la nécessité de cet écrit afin de servir l'humanité. Certes, Schreber est écrivain, mais pas poète, nous dit Lacan¹⁶. La raison en est simple : « *il ne nous introduit pas à une dimension nouvelle de l'expérience. Il y a poésie chaque fois qu'un écrit nous introduit à un monde autre que le nôtre et, nous donnant la présence d'un être, d'un certain rapport fondamental, le fait devenir aussi bien le nôtre... La poésie est création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde. Il n'y a rien de tout cela dans les mémoires de Schreber* ».

S'il n'est pas poète, son écriture, qui est une construction, est également une des solutions qu'il a trouvées dans le traitement des phénomènes qui l'assaillent¹⁷.

Freud avait fait cette lecture du texte de Schreber en l'interprétant comme la retranscription des phénomènes d'une décompensation psychotique qui constituent la construction même du délire paranoïaque. Travail de déchiffrement qui montre que cette écriture permet une stabilisation du délire dans une temporalité marquée par la précarité de l'inscription signifiante pour le traitement de la jouissance en jeu. Cette production, et surtout sa publication, ont des effets sur le sujet dans leur fonction d'appel à l'Autre, mais le défaut symbolique de structure n'en permet pas la permanence. Il est à remarquer que l'écriture est une des solutions les plus fréquemment rencontrées dans la paranoïa. Lacan en parle comme des « *productions littéraires, au sens où littéraires veut dire simplement feuilles de papier couvertes avec de l'écriture* »¹⁸. Le sujet n'y est pas et l'écriture vise au témoignage scientifique qui ne laisse apparaître que la forme prise par sa solution. Lacan oppose ainsi

¹⁶ *Ibid.*, p. 91.

¹⁷ *Ibid.*, p. 91, « *Ce livre de cinq cents pages, résultat d'une longue construction qui a été pour lui la solution de son aventure intérieure* ».

¹⁸ *Ibid.*, p. 89.

l'écriture de l'expérience mystique de Saint Jean de la Croix à celle de l'expérience de Schreber¹⁹. Ce traitement de l'imaginaire par l'écriture fait arrêt dans la production délirante mais ne répare pas le défaut symbolique.

L'écriture, une accalmie avant la tempête, le cas Aimée

Très tôt, Lacan repère que l'écriture chez certains sujets, en particulier dans la paranoïa, annonce le passage à l'acte et que la compréhension de ces écrits se présente comme une fonction possible du traitement des psychoses paranoïaques. Dans un article de juillet 1931, il écrit : « *Bien souvent le délirant, avant même d'en venir aux actes délictueux, se sera signalé lui-même aux autorités par une série de plaintes, d'écrits, de lettres de menace... Les écrits sont des documents très précieux. On doit les recueillir soigneusement* »²⁰.

La thèse de Lacan²¹, écrite en 1932, traite de l'observation qu'il a menée quotidiennement, pendant un an et demi, d'une patiente dont le véritable nom était Marguerite Anzieu, née Pantaine. Hospitalisée à la suite d'un passage à l'acte agressif à l'endroit d'une actrice connue, Mme Z., elle est suivie par Lacan qui la range sous la catégorie des paranoïas d'autopunition.

Aimée a toujours eu un rapport singulier avec l'écriture et la lettre. Employée dans l'administration d'une compagnie de chemins de fer, elle a très tôt montré du goût pour les études sans parvenir à les concrétiser. Sa première histoire d'amour avec un poète sans grande envergure, que Lacan qualifie de « *Don juan de petite ville, poète de chapelle régionaliste* »²², semble déjà s'inscrire dans un roman personnel sans véritable partenaire amoureux. Eloignée de lui, elle lui écrira pendant trois ans et il sera « l'unique objet de ses pensées ». Ce bricolage qui permet à la lettre, en tant que missive, de combler le trou creusé par l'absence, ne résistera pas à l'installation d'un délire de persécution. Aimée veut devenir « une femme de lettres et de science », elle est une

¹⁹ *Ibid.*, p. 90.

²⁰ Lacan J., « Structures des psychoses paranoïaques », *Semaine des Hôpitaux de Paris*, N° 14, juillet 1931, p. 437-445.

²¹ Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Paris, Points, Seuil, 1980.

²² *Ibid.*, p. 224.

lectrice passionnée et envisage d'aller faire fortune en Amérique où elle sera romancière. Elle se choisit même un nom d'écrivain : « Mme Anzieu, dite(s) Pyrols, Marguerite ». Son état s'aggravant son mari la fait hospitaliser.

Son premier roman, *Le détracteur*, est écrit en huit jours. Inspiré de Pierre Benoit, qui est son auteur préféré et qui deviendra son persécuteur, il est dédié au Prince de Galles à qui elle voue une passion érotomaniaque. Elle lui avait déjà écrit de nombreuses lettres qui présentent la particularité de ne pas être signées. L'absence de réponse va contribuer à renforcer l'élément persécutif. Lacan remarque que son écriture ne présente pas les particularités des écrits de délirants : pas de stéréotypies de la pensée, de surlignages, de singularités typographiques mais il note cependant une écriture rapide et une absence de ponctuation. L'écriture présente des qualités littéraires et les surréalistes lui trouveront plus tard beaucoup d'intérêt. La trame de ce premier roman se dessine sur fond de drame bucolique et sentimental dans lequel une jeune fille innocente, séduite par un couple d'intrigants, perd son amoureux et meurt de chagrin.

Le second roman, écrit en un mois, s'intitule *Sauf votre respect*, il est d'une facture très différente. C'est un réquisitoire contre les journalistes, les écrivains, les actrices et le style est marqué par des incohérences, des coq-à-l'âne qui étaient absents du premier roman. Au-delà de cette production littéraire, Aimée écrira de nombreuses lettres tant au Prince de Galles qu'à Pierre Benoit qui finira par s'en agacer ! L'actrice Huguette ex-Duflos, véritable nom de Mme Z., qui obtiendra le premier rôle dans un film inspiré d'un roman de Pierre Benoit, cristallisera la haine d'Aimée et occupera dès lors la place de persécutrice principale en incarnant l'idéal féminin, par sa condition de femme célèbre, indépendante et libre, qu'Aimée n'a jamais pu atteindre. Pourtant en frappant Mme Z. c'est elle-même qu'elle frappe, comme le souligne Lacan, précisant que « lorsqu'elle le comprend, elle éprouve alors la satisfaction du désir accompli : le délire, devenu inutile, s'évanouit »²³. Quelle place l'écriture a-t-elle tenue pour Aimée ? Je propose de lire différents temps de son rapport à l'écriture. Un temps 1, où l'écriture est tournée vers l'absent, une écriture signifiante pour le faire exister, ce

²³ *Ibid.*, p. 253.

sont les premières lettres au poète, un temps 2, où les lettres tentent de circonscrire le délire en visant à dire la vérité telle qu'elle apparaît au sujet, c'est le temps de la systématisation des thèmes persécutifs et enfin un temps 3, où elle s'identifie à la lettre du syntagme « Femme de lettres », à travers l'écriture de deux romans dédiés au Prince de Galles. Si une « lettre arrive toujours à destination » (Lacan), il apparaît que pour Aimée la destination, côté rejet, lui ait été fatale. Un premier passage à l'acte, sur une secrétaire d'édition ayant refusé la publication de ses œuvres, dévoile les effets d'une non-reconnaissance. Le délire de persécution se dilue alors dans la violence physique qu'elle exerce sur l'autre. Je formule donc l'hypothèse que cette écriture, qui faisait son être de jouissance, dont il n'a pas été accusé réception, tant par le silence du Prince de Galles que par le refus des maisons d'édition, n'a plus permis que l'équilibre précaire se maintienne. Son œuvre, réduite au déchet, entraîne l'évanouissement de son être et c'est le déferlement de la jouissance mortifère qui se déchaîne toute entière dirigée vers Mme Z., incarnation du mal absolu.

Une écriture qui convient au sinthome, Joyce

Comme cela a été rappelé précédemment, à partir de *Lituraterre* (1971) se dessine une approche de la lettre qui va introduire à une écriture pas-à-lire dont la fonction se précisera avec le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*²⁴ et la conférence « Joyce le symptôme »²⁵. Joyce fondera la certitude de sa vocation d'écrivain à partir de l'écriture de ses premières épiphanies en 1903. Elles ne relèvent pas d'une manifestation du sacré, qui est leur sens premier, mais répondent à la dimension qu'il leur donne ainsi qu'il le fait dire à Stephen Dedalus : « *Par épiphanie, il entendait une soudaine manifestation spirituelle se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ou bien par quelque phrase mémorable de l'esprit même* »²⁶. Ce n'est pas une langue qui parle, ça ne veut rien dire, mais c'est une langue qui s'amasse, qui se fabrique en écrivant pour servir à la jouissance du sujet. Plus tard, il délaissera cette écriture pour attaquer de plus en plus la langue anglaise qu'il veut

²⁴ Lacan J., Le Séminaire, Livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

²⁵ Lacan J., « Joyce le symptôme », *Autres écrits, op.cit.*, pp. 565-570.

²⁶ Joyce J., « Stephen le héros », *Œuvres I*, Paris, La Pléiade, 1982, p. 512.

détruire. Les épiphanies sont les premières expériences de phrases suspendues et renvoient à un vide abyssal qui échappe à la représentation. Joyce écartèle le signifiant et joue de la lettre jusqu'au hors sens. On se souvient qu'avec *Finnegan's wake* il forme le projet de mettre fin à une certaine littérature pour la réveiller et inventer un lecteur nouveau. J.-A. Miller dans le séminaire de la section clinique de Barcelone²⁷ insiste sur ce point : Joyce rêvait de mettre un terme à la littérature. Mettre une fin pour la réveiller. Je le cite : « *la réveiller à quelque chose de sa structure, de sa vérité, de son réel, au-delà des fantasmes, de l'idéalisation. Ce serait comme une traversée du fantasme littéraire vers le réel de l'écriture qui est pure relation avec la langue* ». Rêve joycien qui échoue puisque l'écriture littéraire perdure et prospère. L'écriture n'est pas pour Joyce une solution pour traiter son rapport avec l'autre, elle est invention pure qui ne garantit pas qu'il soit poète mais qui a permis que se découvre le fait même que le noyau traumatique pour chaque sujet n'est pas l'œdipe et la castration mais son rapport à la langue. Se faire un nom, immortaliser son œuvre, ont orienté le choix d'une écriture pour Joyce qui lui ont apporté une certaine stabilisation de son être. Cette écriture qui fait fi des semblants et convoque la lettre pour en restituer l'essence même, découvre à la fin de l'écrit que « *le symptôme n'a plus soif* »²⁸ dans ce mouvement de retour où l'invention devient possible pour qui sait lire.

Une expérience romanesque d'exception, Virginia Woolf

Je n'ai pas cité Virginia Woolf dans les « cas » m'ayant permis d'illustrer la fonction de l'écriture dans la psychose. Si elle a sa place dans la série, j'ai fait le choix de conclure mon intervention, à partir de la sublimation que représente son œuvre et non à partir du diagnostic, celui de psychose maniaco-dépressive étant le plus souvent admis avant que l'on puisse lire sous la plume de Jacques-Alain Miller, le terme de schizophrénie²⁹. Virginia Woolf crée et révolutionne la

²⁷ Miller J.-A., « Lacan avec Joyce – le séminaire de la section clinique de Barcelone », *Nouveaux symptômes, La Cause Freudienne*, N° 38, février 1998, pp. 7-20.

²⁸ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, op.cit.*, p. 15.

²⁹ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse », Enseignement prononcé dans le cadre du Département de Psychanalyse de l'Université Paris VIII, Leçon du 14 janvier 2009, inédit. « *Joyce s'est distingué dans l'écriture du flux*

conception du roman. La nécessité d'écrire, urgence subjective pour elle, a donné naissance à une production littéraire très importante où le roman ne se sépare pas de sa vie. Ecrire n'a cependant pas suffi à combattre la déréliction de son être et les effets délétères de l'angoisse. La sortie, en 2011, de l'ouvrage collectif, *Virginia Woolf, l'écriture, refuge contre la folie*³⁰, revisite les lieux que sa langue si singulière a su animer pour nous. C'est l'expression « écrire contre » qui s'impose alors. Ecrire contre le convenu, écrire contre l'envahissement par l'angoisse, contre sa fragilité et contre l'obsession de la folie et de la mort qui infiltre tous ses écrits. Seuls la nature, la mer, le cosmos ouvrent l'espace et lui offrent des moments de plénitude inégalés qui sont, dans un même mouvement, l'abandon au plaisir et l'insupportable de sa limite. Son écriture témoigne, comme celle de Joyce, que le traumatisme est dans la langue et que ce défaut primordial ne permet pas que puisse se trouver le dernier mot qui ferait apaisement et saurait dire l'innommable. C'est alors l'errance qui s'impose et la soustraction du sujet aux mirages de la comédie humaine. Ainsi résonne longtemps cette phrase de Virginia Woolf : « *Je suis faite de telle sorte que rien n'est réel que je ne l'écrive* ».

de conscience, Ulysse est censé nous donner ça. Virginia Woolf s'y est adonnée à son tour dans son roman, gentil – sa schizophrénie n'était pas encore assez avancée pour que ce soit intéressant –, dans son roman qui s'appelle Mrs Dalloway. Moi, je classerais tout ça dans les effets de l'invention freudienne sur la littérature, pourquoi pas une mise en forme littéraire de l'amorphe mental ».

³⁰ Ouvrage collectif dirigé par Stella Harrison, *Virginia Woolf, l'écriture, refuge contre la folie*, Paris, Éditions Michèle, 2011.

Frank ROLLIER

Inventer un système pour parer à « l'Autre menaçant » : J.-J. Rousseau législateur-éducateur et « La déesse et le tsunami »

Introduction

J.-A. Miller rappelait dans sa récente conférence à Nice¹, que la paranoïa est l'un des statuts natals du sujet en tant que, avant même sa naissance, « ça » parle de lui (les autres statuts natals du sujet étant l'hystérie et la mélancolie). Il avait déjà soutenu² que « *l'Autre social est toujours un Autre méchant* » et que « *cette paranoïa tempérée est consubstantielle au lien social, présente dès le stade du miroir [...] C'est la paranoïa qui socialise, par attribution à l'Autre d'une valeur de jouissance* ». Il notait également que la constitution du moi s'effectue par mise à distance de l'autre, ce qui n'est pas sans lien avec la paranoïa³.

Dans son Séminaire de 1955, Lacan précise que dans la psychose, et de façon exemplaire dans la parole délirante, l'Autre est exclu, cet Autre « *auquel nous nous adressons au-delà du semblable* »⁴ et dont nous attendons reconnaissance⁵ et garantie. Aussi, « *le circuit se ferme sur les deux petits autres* »⁶. Dans ces conditions, comment les hommes peuvent-ils se prémunir de la méchanceté de leurs semblables et, comme le dit Rousseau, « *d'attirer sur eux les yeux de leurs voisins* »⁷ ? Je tenterai de montrer comment dans son œuvre politique, Rousseau invente un système pour se prémunir de l'Autre,

¹ Conférence prononcée le 31 mars 2012 au Centre Universitaire Méditerranéen (CUM) de Nice sur « Vie de Lacan », inédit.

² Miller J.-A., Congrès de l'AMP, Barcelone, 2009.

³ Miller J.-A., Parlement de Montpellier, UFORCA, mai 2011 : « *Le moi, ça se pose par différence avec l'autre. Moi et l'autre ça fait deux. L'autre est mis à distance : on voit le lien avec la paranoïa* ».

⁴ Lacan J., Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Le Seuil, p. 286.

⁵ *Ibid.*, p. 62.

⁶ *Ibid.*, p. 64.

⁷ Rousseau J.-J., Projet de constitution pour la Corse, Œuvres Complètes (O.C.) Tome III, Pléiade, p. 902.

le mettre à distance, ce qu'il a eu tant de mal à réaliser dans sa vie privée. Cette invention repose sur le postulat que « *quiconque dépend d'autrui et n'a pas ses ressources en lui-même, ne saurait être libre* »⁸.

Jean-Jacques Rousseau

J.-J. Rousseau, né il y a exactement trois cents ans, a construit un système philosophique et politique dominé par l'idée de la méchanceté de l'homme, non pas primitive, naturelle, mais qui est au contraire le fruit gâté de son éducation, de sa soumission aux institutions politiques et à l'idéal d'un progrès⁹, qui tous contribuent à rendre « *un être méchant en le rendant sociable* »¹⁰. Il se démarque ainsi de la thèse de Hobbes, pour qui la méchanceté est consubstantielle à l'état de nature, qui est l'état de la « guerre de tous contre tous ».

Les fondements de ce que Rousseau appelle son « système » sont posés dans les deux Discours qui vont le rendre célèbres, le *Discours sur la science et les arts* et le *Discours sur l'inégalité*. Dès son premier écrit, il prend à contrepied les thèses des Lumières en rejetant l'Autre social et ses semblants ; il fustige « les Sciences, les Lettres et les Arts » qui donnent aux peuples « *qu'on appelle des peuples policés* », « *les apparences de toutes les vertus sans en avoir aucune* »¹¹. « *L'éducation insensée* » qui cultive plus « *l'Art de plaire* » que « *de démêler l'erreur de la vérité* », conduit à « *la dissolution des mœurs* »¹², « *on n'ose plus paraître ce qu'on est* », « *plus d'amitiés sincères, plus d'estime réelle, plus de confiance fondée. Les soupçons, les ombrages, les craintes, la froideur, la réserve, la haine, la trahison se cachent sans cesse sous ce voile uniforme et perfide de politesse, sous cette urbanité si vantée que nous devons aux lumières de notre siècle* »¹³.

⁸ *Ibid.*, p. 903.

⁹ Rousseau J.-J., *Discours sur l'origine et sur les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, GF, p. 118.

¹⁰ *Ibid.*, p. 106.

¹¹ Rousseau J.-J., « Discours sur les sciences et les arts », O.C. Tome III, p. 7.

¹² *Ibid.*, pp. 21-24.

¹³ *Ibid.*, p. 9.

Alors que Lacan fait de l'entrée dans le langage la cause de l'aliénation du sujet à l'Autre, celui-ci étant pour le sujet « *le lieu de sa cause signifiante* »¹⁴, Rousseau soutient que la dépendance à autrui est la cause de la plupart de nos maux ; « *dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre [...] l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire [...] et on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons* »¹⁵. « *En devenant sociable et esclave – ajoute-t-il – l'homme devient faible, craintif, rampant, et sa manière de vivre molle et efféminée* »¹⁶. Il dénonce au passage la religion – ce qui lui vaudra beaucoup d'ennuis ! – car elle « *ne prêche que servitude et dépendance* » et que « *les vrais chrétiens sont faits pour être esclaves* »¹⁷.

Le premier discours de J.-J. Rousseau

Son premier discours était né d'un coup de tonnerre qui a ébranlé son être et présente tous les aspects d'un déclenchement. Déjà, sa première relation sexuelle, avec Mme de Warens, avait été suivie de phénomènes de corps, de pensées hypocondriaques et d'un état qu'il qualifia de mélancolie, mais qui ne s'accompagnait d'aucune certitude. A 37 ans, Rousseau est devenu parisien. Alors qu'il va rendre visite à son ami Diderot emprisonné à Vincennes, il découvre dans une gazette, *Le Mercure de France*, l'existence du concours de l'Académie de Dijon pour le prix de morale. Il s'agit de répondre à la question de savoir « *si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs* » ? Rousseau, qui réfutera cette thèse, reviendra sur « l'inspiration » qui a suivi la lecture de cette question, le « feu céleste » qui l'a visité en cet instant, les « mille lumières » qui ont ébloui son esprit, les « foules d'idées vives » qui l'ont submergé – accompagnées de phénomènes de corps qui l'amènent à se laisser choir sous un arbre. « *Avec quelle simplicité j'aurais démontré que l'homme est bon naturellement et que c'est par ces institutions seules que les hommes deviennent méchants ! Tout ce que j'ai pu retenir de ces foules de grandes vérités qui dans un quart d'heure*

¹⁴ Lacan J., « Position de l'inconscient », *Ecrits*, Le Seuil, p. 841.

¹⁵ Rousseau J.-J., « Discours sur l'origine ... », *op. cit.*, p. 119.

¹⁶ *Ibid.*, p. 76.

¹⁷ Rousseau J.-J., *Du contrat social*, O.C. Tome III, p. 467.

m'illuminèrent sous cet arbre, a été bien faiblement épars dans les trois principaux de mes écrits, à savoir ce premier Discours, celui sur l'inégalité et le Traité de l'éducation, lesquels trois ouvrages sont inséparables et forment ensemble un même tout »¹⁸. Il ajoute : « *À l'instant de cette lecture je vis un autre univers et je devins un autre homme* »¹⁹. Et en effet, il se vouera dès lors à l'écriture qui donnera une forme logique à ces « mille lumières » et leur assurera une audience immense. Mais en même temps que ses écrits lui procurent une reconnaissance sociale et la notoriété, ils accentuent l'emprise de l'Autre méchant et scellent l'ambiance de persécution dans laquelle il ne cessera désormais de vivre : « *tant que je vécus ignoré du public, je fus aimé de tous ceux qui me connurent et je n'eus pas un seul ennemi. Mais sitôt que j'eus un nom, je n'eus plus d'amis. Ce fût un très grand malheur* »²⁰.

Sa dénonciation des institutions sociales et politiques et de leurs abus²¹ se double de la thèse selon laquelle « *la plupart de nos maux sont notre propre ouvrage* » et que « *nous les aurions presque tous évités, en conservant la manière de vivre simple, uniforme, et solitaire qui nous était prescrite par la Nature* »²². Rousseau fait de l'état de nature un état idéal, essentiellement mythique, contrairement à ce que Voltaire a feint de croire, en le raillant ; en effet, c'est « *un Etat qui n'existe plus, qui n'a peut-être point existé, qui probablement n'existera jamais, et dont il est pourtant nécessaire d'avoir des notions justes pour bien juger de notre état présent* »²³. Pour Rousseau, la société est le lieu du manque, alors que l'état de Nature est le lieu du Tout, du Un, où « *les hommes vivant dans leur primitive indépendance* »²⁴, tout y étant commun²⁵, « *ne sont point naturellement ennemis* », chacun étant « *libre du joug* », ce qui « *rend vaine la loi du plus fort* »²⁶.

¹⁸ Rousseau J.-J., Deuxième lettre à Malesherbes, O.C. Tome I, p. 1136.

¹⁹ Rousseau J.-J., Confessions, O.C. Tome I, p. 351.

²⁰ *Ibid.*, p. 362.

²¹ Rousseau J.-J., Deuxième Lettre à Malesherbes, *op. cit.*, p. 1135.

²² Rousseau J.-J., « Discours sur l'origine ... », *op. cit.*, pp. 74-75.

²³ *Ibid.*, p. 53.

²⁴ Rousseau J.-J., *Du contrat social*, *op. cit.*, pp. 356-7.

²⁵ *Ibid.*, p. 378.

²⁶ Rousseau J.-J., « Discours sur l'origine ... », *op. cit.*, p. 105.

La Nature « *ne ment jamais. Tout ce qui sera d'elle sera vrai* »²⁷. Elle est donc le lieu de la vérité, signifiant maître que Rousseau élève au statut de l'idéal. Il orientera toute son œuvre, à commencer par son projet politique où il entend poser « *les vrais principes du droit politique* »²⁸, puis son œuvre romanesque, où Julie, l'héroïne de la Nouvelle Héloïse, est « *amoureuse de la vérité* » qui, soutient-elle, « *guérit de l'esprit de système* »²⁹ ; dans ses Confessions enfin, il entend montrer à ses semblables « *un homme dans toute la vérité de la Nature* ».

L'idéal de vérité fait couple avec un autre signifiant maître qui émerge de son « inspiration » vincennoise : l'inégalité, S₁ à partir duquel il va proposer de refaire le monde. Une certitude s'affirme, qui va assurer à ses thèses un succès extraordinaire.

Il rappellera que son sentiment d'injustice est né d'un « *accident, dont les suites ont influé sur le reste* » de sa vie. A la suite d'une querelle, son père, humilié et objet d'une plainte de la part d'un notable, choisit de s'exiler hors de Genève ; Jean-Jacques, qui a dix ans, est mis en pension et restera séparé de lui³⁰. Peu après la publication de son deuxième Discours – précisément sur l'inégalité – il choisit lui aussi une forme d'exil en quittant ses semblants, « *ce sot et niais remplissage des conversations ordinaires* »³¹ qui lui est insupportable. Il s'établit à Montmorency chez Mme d'Epinaï et c'est loin du monde qu'il écrit successivement la Nouvelle Héloïse, le Contrat Social et l'Emile.

La passion « *qui rend un sexe nécessaire à l'autre* », et la mise à distance de l'Autre par le contrat social

Avec le contrat social, il s'agit d'inventer un nouveau rapport à l'Autre, l'effort du sujet paranoïaque se différenciant de celui du schizophrène, qui vise à faire tenir ensemble corps et langage. Pour Rousseau, l'inégalité entre les hommes repose sur la méchanceté et sur la servitude.

²⁷ *Ibid.*, p. 66.

²⁸ Rousseau J.-J., *Du contrat social, op. cit.*, p. 470.

²⁹ Rousseau J.-J., « La Nouvelle Héloïse », O.C. Tome II, p. 427.

³⁰ Rousseau J.-J., *Les Confessions, op. cit.*, p. 12 et note 2 p. 1240.

³¹ *Ibid.*, p. 231.

En même temps qu'il dénonce cette « *extrême inégalité* »³², les « *privileges, dont quelques-uns jouissent, au préjudice des autres* »³³, la soumission de la Nature qui font que « *l'homme est né libre et cependant partout il est dans les fers* »³⁴, Rousseau fait une apologie de la Loi, en indiquant sans détours que c'est la question sexuelle qui la rend nécessaire, et que les pulsions doivent être civilisées. « *Parmi les passions qui agitent le cœur de l'homme, il en est une ardente, impétueuse qui rend un sexe nécessaire à l'autre, passion terrible qui brave tous les dangers, renverse tous les obstacles, et qui dans ses fureurs semble propre à détruire le genre humain qu'elle est destinée à conserver [...]. Les Lois sont nécessaires pour les contenir* »³⁵. Pourtant, il ne s'agit pas de ressusciter l'implacable *Lex timoris* judaïque, ni de promouvoir la *Lex amoris* chrétienne (dont St. Thomas d'Aquin avait affirmé la supériorité), puisque la Loi qu'il promeut ne comporte nullement le projet de renoncer aux plaisirs. Le contrat social n'est pas fondé sur l'autorité du père ou la soumission à un chef. Avec l'invention du contrat, puis ensuite celle de l'Éducateur (dans son *Emile*), Rousseau rejette la figure paternelle, lui dont le père n'avait jamais fait de « *grands efforts pour [e] retenir* »³⁶. Sans s'en prendre nommément au sien, Rousseau dénoncera « *ces pères extravagants qui après avoir cruellement châtié un enfant le forcent encore à demander pardon...* »³⁷. L'origine d'un contrat social peut se repérer dans le mythe du père de la horde, construit par Freud dans *Totem et Tabou*. Le père mythique est celui qui jouit de toutes les femmes, qui de fait sont interdites à la communauté des mâles. Puis, à la suite du meurtre du père, la loi vient réguler cette jouissance originaire. La loi du pacte social est donc secondaire à la jouissance, alors que la Loi œdipienne est première et suscite une jouissance transgressive³⁸.

³² Rousseau J.-J., « Discours sur l'origine ... », *op. cit.*, p. 74.

³³ *Ibid.*, p. 64.

³⁴ Rousseau J.-J., *Du contrat social*, *op. cit.*, p. 351.

³⁵ Rousseau J.-J., « Discours sur l'origine ... », *op. cit.*, p. 99.

³⁶ Rousseau J.-J., *Les Confessions*, *op. cit.*, p. 56.

³⁷ Rousseau J.-J., « *Emile* », O.C. Tome IV, p. 96.

³⁸ Cf. Brousse M.-H., « Sur les traces de l'hystérie moderne », *L'a-graphie*, Section Clinique de Rennes, 10/2010, Année 2009-2010, pp. 45-53.

Si le contrat vise à contenir les *passions*, il permet aussi à l'homme une récupération de la jouissance de l'état de Nature, originaire mais perdue. Le contrat social engendre donc un plus de jouir.

Le contrat est le fruit de l'accord des volontés libres – de ce que Rousseau nomme la « *volonté générale* » – qui s'établit entre « *le peuple en corps, comme souverain, avec les particuliers qui le composent, comme sujets* ». Il se réduit aux termes suivants : « *chacun de nous met en commun sa volonté, ses biens, sa force et sa personne, sous la direction de la volonté générale, et nous recevons tous en corps chaque membre comme partie inaliénable du tout* »³⁹. Rousseau précise, et c'est un point de certitude, que s'il « *y a mille manières de rassembler les hommes, il n'y en a qu'une de les unir* »⁴⁰. Le contrat allie donc la constitution d'une *union*, d'un *tout*, d'un *universel* (chacun de ces signifiants est présent dans son texte), à celle de la supposée unité de chaque sujet libre, que Rousseau n'a cessé d'exalter, faisant dire à son Vicaire savoyard qu'il aspire à la mort où enfin « *je serai moi sans contradiction, sans partage, et n'aurai besoin que de moi pour être heureux* »⁴¹. De même, le contrat social vise à ce que « *chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant* »⁴². Grosrichard a qualifié ce contrat entre l'unité de chaque un et l'universel de « *théologie rousseauiste* », qui « *permet de restaurer un ordre où le sujet retrouve son unité et cesse d'être indéfiniment aliéné dans la représentation* »⁴³. Althusser, quant à lui, s'est employé à démontrer que ce contrat a une structure paradoxale, se demandant « *comment une aliénation totale peut-elle être libre ?* », pour conclure qu'en fait « *son contrat n'est pas un contrat* »⁴⁴.

Pour établir ce contrat, un surmoi implacable doit être à l'œuvre, que Rousseau caractérise ainsi : « *O vertu, science sublime des âmes simples [...] ne suffit-il pas pour apprendre tes lois de rentrer en soi-*

³⁹ Rousseau J.-J., *Du contrat social, op. cit.*, p. 290.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 297.

⁴¹ Rousseau J.-J., « *Emile* », *op. cit.*, pp. 604-605.

⁴² Rousseau J.-J., *Du contrat social, op. cit.*, p. 360.

⁴³ Grosrichard A., *Recueil* 05/1989, pp. 93-115.

⁴⁴ Althusser L., « *Sur le Contrat Social* », *Cahiers pour l'analyse* N° 8, 1967, pp. 5-42.

même et d'écouter la voix de sa conscience dans le silence des passions »⁴⁵ ?

Rousseau, mort en 1778, n'avait pas conscience d'être révolutionnaire alors qu'il fut la grande figure à laquelle les jacobins se sont référés, pour le meilleur et pour le pire : Déclaration des droits de l'homme, aliénation des droits de chaque citoyen au profit de l'Etat, toute-puissance de la loi, culte de l'Être suprême, amour de la patrie, exaltation de la Vertu appelant l'intransigeance et l'incorruptibilité – « vertus farouches » à propos desquelles Saint Just a pu lucidement énoncer qu'elles « font les mœurs atroces ». Marx et Proudhon, qu'il a précédés dans l'exposé de l'aliénation de l'homme par la société, le critiqueront aussi vivement. Rousseau était au demeurant sans illusion sur les révolutions, qui « *livrent presque toujours [les peuples] à des séducteurs qui ne font qu'aggraver leurs chaînes* »⁴⁶.

Quand bien même il refuse de se dire législateur⁴⁷, Rousseau est celui qui en promet la fonction, dessine le cadre de son action, établit « *les principes du droit politique* » ainsi que le mentionne le titre complet de l'ouvrage⁴⁸. Il définit le législateur comme un inventeur : « *le législateur est le mécanicien qui invente la machine, le Prince, l'ouvrier qui la monte et la fait marcher* »⁴⁹. Je propose de voir dans cette position du législateur, et plus tard de l'éducateur, le symptôme qui, pour Rousseau, traite le point de forclusion dans le symbolique. Il s'agirait d'une nomination du symbolique comme symptôme, là où le symbolique est structurellement défaillant, permettant ainsi de nouer réel et imaginaire borroméennement. Lacan, dans le Séminaire *RSI* énonce que la nomination symbolique est « *ce qui permet de façon créationniste que quelque chose fasse symptôme du réel impossible à formaliser* »⁵⁰.

Dans « D'une question préliminaire... », Lacan note que « *les effets ravageants de la figure paternelle s'observent avec une particulière fréquence dans les cas où le père a réellement la fonction de*

⁴⁵ Rousseau J.-J., « Discours sur les sciences et les arts », O.C. Tome III, p. 30.

⁴⁶ Rousseau J.-J., « Discours sur l'origine ... », *op. cit.* p. 39.

⁴⁷ Rousseau J.-J., *Du contrat social, op. cit.* p. 351.

⁴⁸ « Du contrat social ou Principes du droit politique ».

⁴⁹ Rousseau J.-J., *Du contrat social, op. cit.* p. 381.

⁵⁰ Lacan J., Le Séminaire, Livre XXII, *RSI*, inédit.

législateur ou s'en prévaut, qu'il soit en fait de ceux qui font les lois ou qu'il se pose en pilier de la foi, en parangon de l'intégrité ou de la dévotion, en vertueux ou en virtuose [...] tous idéaux qui ne lui offrent que trop d'occasions d'être en posture de démerite, d'insuffisance, voire de fraude, et pour tout dire d'exclure le Nom-du-Père de sa position dans le signifiant »⁵¹.

Rousseau traite à sa façon la question de la paternité, à laquelle, lorsqu'il y fût réellement confronté par la naissance de ses cinq enfants, il répondit en décidant de les placer aux *Enfants Trouvés* ; il confessera son incapacité à pouvoir les élever⁵², confession bien imprudente qui, entre autres, lui vaudra les sarcasmes de Voltaire.

Par son invention du contrat social, Rousseau incarnera l'exception paternelle. Il y a d'une part la Loi qui est l'expression de la volonté générale – la Loi est un « pour tout x » –, et d'autre part il y a celui qui l'écrit et qui incarne l'exception, le législateur qui est « *un homme extraordinaire dans l'Etat* »⁵³. Rousseau ne fait pas mystère de son projet d'écrire « *un livre pour tous les temps* »⁵⁴, qui répond à la nécessité d'une « *morale faite pour l'humanité* »⁵⁵. Il fait l'éloge du « *dogme positif* » de « *la sainteté du contrat social et des lois* »⁵⁶ dans « *le livre le plus utile qui jamais ait été composé, et peut être le seul nécessaire aux hommes* », écrit-il à Voltaire. On entend le caractère délirant du projet messianique, le législateur devant s'égalier aux prophètes inspirés par Dieu, car « *il faudrait des dieux pour donner des lois aux hommes* »⁵⁷.

Les peuples susceptibles de bénéficier de bonnes lois sont eux-mêmes nécessairement exceptionnels. « *Quel peuple est propre à la législation ?* », s'interroge-t-il : « *celui qui peut se passer des autres peuples et dont tout autre peuple peut se passer ; celui qui n'est ni*

⁵¹ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Ecrits*, Le Seuil, p. 579.

⁵² Rousseau J.-J., *Les Confessions*, op. cit., p. 357.

⁵³ Rousseau J.-J., *Du contrat social*, op. cit., p. 382.

⁵⁴ Rousseau J.-J., Lettre à Rey du 7 nov. 1761, C.G. N° 1170, T. VI, p 288.

⁵⁵ Rousseau J.-J., « Lettre à Ch. De Beaumont », cité dans *Du contrat social*, op. cit., p. 93.

⁵⁶ Rousseau J.-J., *Du contrat social*, op. cit., p. 468.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 381.

riche ni pauvre et peut se suffire à lui-même »⁵⁸. Il en est encore un, dans l'île de Corse, dont Rousseau a le « *pressentiment que cette petite isle étonnera l'Europe* »⁵⁹. Rousseau fait du corse révolté (contre Gênes) le modèle de l'esprit non perverti par les institutions. Il écrit un projet de constitution pour la Corse⁶⁰, qui repose sur l'absence d'échanges et de commerce avec l'extérieur ; le modèle à suivre est celui du « *système rustique* »⁶¹ des cantons Suisse où « *chacun avait les moyens de se passer de ses voisins* » et où « *nul ne dépendant d'un autre, tous n'avaient entre eux que des liaisons de bienveillance et d'amitié* »⁶². Le fil rouge du projet reste donc la mise à distance de l'Autre et de sa jouissance.

Emile ou de l'éducation pour « sauver les hommes »

Si l'on ne peut sauver les peuples, on peut du moins sauver les hommes par une éducation appropriée. C'est l'argument de son *Emile*, qui s'adresse aux hommes des sociétés corrompues, afin qu'ils se préservent eux-mêmes de la corruption.

Le but de l'éducation dont il donne « la méthode »⁶³ est clairement de parer à la jouissance mauvaise de l'Autre, en prévenant le développement de la méchanceté qu'une absence d'éducation appropriée ne manque pas de générer chez l'enfant : « *après avoir pris peine à le rendre méchant, on se plaint de le trouver tel* »⁶⁴. L'*Emile* promet l'enfant nouveau, qui, devenu adulte, formera avec sa femme Sophie un couple idéal, sauveur du monde.

Dans son parti pris « *de se donner un élève imaginaire* » dont il serait l'éducateur, Rousseau décide d'évacuer les parents d'un trait de plume : « *Emile est orphelin. Il n'importe qu'il ait son père et sa mère. Chargé de leurs devoirs, je succède à tous leurs droits* »⁶⁵. Rousseau tue le père et invente un père, éducateur éternel, que l'enfant Emile

⁵⁸ *Ibid.*, p. 390.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 391.

⁶⁰ Son projet pour la Corse date de 1763 ; il inspirera les rédacteurs de la déclaration des Droits de l'Homme et, plus tard, ceux de la constitution des Etats Unis (1787).

⁶¹ Rousseau J.-J., « *Projet de constitution pour la Corse* », *op. cit.*, p. 907.

⁶² *Ibid.*, p. 914.

⁶³ *Ibid.*, p. 295.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 261.

⁶⁵ *Ibid.*, p. 267.

reconnaitra comme tel au moment de devenir lui-même père : « *Restez le maître des jeunes maîtres, conseillez-nous, gouvernez-nous, nous serons dociles* »⁶⁶ déclare le jeune homme à son mentor. Emile est l'enfant de Rousseau et l'œuvre prolonge sa tentative de capitonnage de la trame symbolique trouée. Mais les attaques dont le livre sera l'objet le précipiteront dans le délire – il croira en un complot des jésuites visant à dénaturer son œuvre – et elles le contraindront à l'exil.

L'enfant Emile aura lui-même le statut d'une exception du fait de l'éducation hors du commun qu'il recevra : « *mon élève autrement conduit que les vôtres n'est plus un enfant ordinaire ; il lui faut un régime exprès pour lui* »⁶⁷.

Son système se veut au service de ce qu'il nomme « *une liberté bien réglée* » laissée à l'enfant, « *en suivant la route que la nature vous trace* », puisque « *dans l'ordre naturel* » les hommes sont « *tous égaux* »⁶⁸. « *Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme* »⁶⁹. Donc, on ne se hâtera pas de sevrer l'enfant, on ne l'emmanillotera pas dans des langes, « *son corps et ses bras seront libres* », on le laissera ramper, sinon l'enfant, « *plus malheureux qu'un criminel aux fers* », n'aurait « *rien de libre que la voix* »⁷⁰.

Rousseau croit en « *une langue naturelle commune à tous les hommes* »⁷¹, « *la langue que les enfants parlent avant de savoir parler* », version universelle de la *lalangue* lacanienne qui, elle, est spécifique à chaque *infans*.

Aussi, on n'exigera pas de l'enfant qu'il parle, on ne « *lui donnera aucune espèce de leçon verbale, il n'en doit recevoir que de l'expérience* »⁷². Mais cette liberté doit être « *réglée* » et elle a donc un prix ; il s'agira de veiller à ce qu'Emile ne contracte aucune habitude autre que naturelle et, en particulier, il importe de l'accoutumer « *à ne commander ni aux hommes... ni aux choses* »,

⁶⁶ *Ibid.*, p. 868.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 265.

⁶⁸ *Ibid.*, pp. 321, 259 et 251.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 246.

⁷⁰ *Ibid.*, pp. 290, 278 et 255.

⁷¹ *Ibid.*, p. 285.

⁷² *Ibid.*, pp. 297 et 321.

qu'il ne croit pas qu'il n'ait « *besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers* »⁷³. Il importe aussi « *qu'il sente de bonne heure sur sa tête aliène le dur joug que la nature impose à l'homme, le pesant joug de la nécessité sous lequel il faut que tout être fini ploie* »⁷⁴.

Il prône que l'éducation du langage s'effectue dans un rapport immédiat du mot à la chose, en bannissant toutes les « *paroles inutiles* »⁷⁵ et en veillant à ce que les premiers mots qu'on fait entendre à l'enfant « *ne se rapportassent qu'à des objets sensibles qu'on put d'abord [lui] montrer* ».

L'éducateur doit s'abstenir de manier des équivoques, au profit « *du véritable sens que les mots ont pour les enfants* » ; Rousseau se fait ici aussi l'apôtre de la vérité, qui n'a pas son envers de « *vérité menteuse* » que Lacan lui a reconnue. Rousseau traque le mensonge, chez lui-même comme chez les autres (ce pourquoi il s'est contraint à faire l'aveu de l'abandon de ses enfants, pratique assez répandue à l'époque). Il rêve d'un monde dans lequel l'accès au symbolique serait une opération sans perte, qui permettrait le maintien d'un rapport immédiat à la Chose, une jouissance inentamée d'une langue commune originaire.

L'éducation des enfants doit être réfléchie, mesurée, utile, « *il faut dans les secours qu'on leur donne se borner uniquement à l'utile réel [...] sans rien accorder à la fantaisie ou au désir sans raison* »⁷⁶ ; « *n'accordez rien à ses désirs parce qu'il le demande, mais parce qu'il en a besoin* », « *l'expérience ou l'impuissance doivent seules lui tenir lieu de loi* »⁷⁷. C'est pourquoi, par exemple, l'éducateur s'abstiendra de lui faire la lecture de fables de La Fontaine qui pourraient, telle *Le corbeau et le renard*, éveiller l'enfant à l'idée du mensonge⁷⁸ et qu'ainsi « *séduit par le mensonge il laisse échapper la vérité* ». Il convient aussi de l'habituer à des animaux laids,

⁷³ *Ibid.*, pp. 282, 288 et 289.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 320.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 293.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 290.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 310.

⁷⁸ La Fontaine J. : « [...] Et bonjour, Monsieur du Corbeau, que vous êtes charmant, que vous me semblez beau / Sans mentir, si votre ramage se rapporte à votre plumage [...] », dit le renard.

dégoûtants, ainsi qu'aux masques, par une méthode qui préfigure les systèmes d'éducation comportementalistes que nous voyons mettre en œuvre aujourd'hui avec les autistes ; il s'agit d'un conditionnement progressif de l'enfant à regarder des images de masques de plus en plus désagréables jusqu'à des « *figures hideuses* », dont on lui aura appris à rire comme il riait des masques les plus agréables⁷⁹.

Lacan, à propos du père de Schreber, met en garde contre les pères éducateurs : « *Rien de pire que le père qui profère la loi sur tout. Pas de père éducateur, mais plutôt en retrait de tous les magistères* »⁸⁰.

J.-J. Rousseau « paranoïaque de génie »

Alors, Rousseau paranoïaque ? Epingler ainsi celui que Robespierre a mis au Panthéon ne va pas sans heurter nombre de philosophes et d'éducateurs, qui n'acceptent pas que l'on taxe de folie celui dont les œuvres ont eu une portée universelle, tant sur le plan politique et législatif que sur celui de l'éducation, et qui plus est a été effectivement persécuté de la façon la plus concrète. En effet, *Du contrat social* et *Emile* ont été condamnés et brûlés, et Rousseau a dû choisir l'exil pour échapper à la prise de corps prononcée à son rencontre à Paris puis à Genève, du fait de ses écrits « *tendant à détruire la religion chrétienne et tous les gouvernements* ».

Lacan évoque longuement Rousseau dans sa thèse, comparant Aimée et Jean-Jacques, dans lequel il retrouve les mêmes traits de paranoïa d'autopunition – les fautes de sa conduite familiale par rapport à ses enfants, « *son souci de l'enfance, son sentiment de la nature, son goût de la confession de soi-même* »⁸¹.

Puis Lacan a une formule que nous ferons volontiers nôtre, il parle de Rousseau comme d'un « *paranoïaque de génie* »⁸². Est-ce là simple habileté ou flatterie qui aurait insupporté le philosophe ? Non, car Lacan se saisit d'abord de l'exemple de Rousseau pour dénoncer la conception de la « *psychose-déficit* » dont il entend démontrer « le mal-fondé » et ensuite pour soutenir que « *le problème se pose de ce*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 283.

⁸⁰ Lacan J., Le Séminaire, Livre XXII, RSI, séance du 21 janvier 1975, inédit.

⁸¹ Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Points, Le Seuil, p. 289.

⁸² *Ibid.*

que doit son génie au développement anormalique de la personnalité ». Il précise que « dans le rayonnement de la personnalité de Rousseau, les traits mêmes qui marquent son anomalie ont joué un rôle manifeste » et il poursuit par une description « de ce que doivent de positif à son anomalie mentale ses moyens d'expression eux-mêmes : à savoir non seulement sa sensibilité esthétique et son style, mais sa puissance de travail, ses facultés d'entraînement, sa mémoire spéciale, son excitabilité, sa résistance à la fatigue, bref les divers ressorts de son talent et de son métier ». Notons encore que Lacan n'évoque pas un Rousseau épanoui dans le lien social – ce que sa biographie dément absolument – mais relève finement que « sa personnalité a eu un haut pouvoir de suggestion sociale »⁸³. Non seulement la « structure paranoïaque du moi »⁸⁴ est ici manifeste, mais elle apparaît comme la cause même de l'épanouissement de son génie créatif, que Rousseau définit ainsi : « le vrai génie est celui qui crée et fait tout de rien »⁸⁵.

Vignette clinique : « La déesse et le tsunami »

Une femme consulte quelques années après la mort de sa mère qui l'a toujours « étouffée », au point qu'elle n'a pas voulu avoir d'enfant, « pour ne pas répéter cette dépendance mère-fille ». Avec son décès, « quelque chose s'est débranché », qui s'est presque aussitôt « rebranché » avec la rencontre d'un homme qui est resté son partenaire depuis lors. Pourtant, elle consulte pour arriver à « se sortir » de la relation insupportable dans laquelle elle dit se trouver avec lui. Très angoissée, elle est soumise à la fébrilité de l'axe imaginaire, dont la pente mortifère génère diverses idées hypocondriaques, idées de suicide, de cataclysme subjectif ou de catastrophe naturelle imminente (elle redoute en particulier un tsunami), et aussi idées de persécution diffuse, dont elle emprunte les thèmes à l'actualité et aux forums internet : la grippe, le nucléaire nous menacent...

⁸³ *Ibid.*, pp. 289-290.

⁸⁴ Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Écrits*, Le Seuil, p. 114.

⁸⁵ Rousseau J.-J., *Du contrat social*, *op. cit.*, p. 386.

Mais l'insupportable est incarné d'abord par son ami, avec lequel elle ne vit pas mais qui, comme le faisait sa mère, la torture, la dévore par ses demandes d'affection et de sexe. La relation amoureuse est marquée par une aliénation réelle à l'autre : « C'est comme s'il avait besoin de me mettre en dette ». Or, elle « a besoin d'être indépendante » et, si elle a toujours fui les hommes qui voulaient vivre avec elle, c'est que « l'autre est menaçant ». Elle envisage de le quitter, car « avec lui, c'est la mort » et elle a « envie de le tuer ou de tomber malade », dans un va et vient de la pulsion sur l'axe imaginaire, entre le moi et l'autre, entre a et a'. Pourtant, lorsqu'elle tente de s'éloigner, elle a « besoin de lui » et revient.

Le traitement a d'abord visé à soutenir la possibilité d'un réglage de sa distance avec lui, en fonction de l'humeur du jour. Cette solution ne fonctionnera pas, jusqu'à ce qu'elle l'assortisse d'une condition très précise : faire subir sa loi au partenaire, sans discussion possible ; certains jours, elle lui impose une distance infranchissable et le renvoie dans ses pénates, d'autres jours elle tolère une proximité passagère : « *C'est moi qui décide quand on se voit. C'est une relation de pouvoir* », note-t-elle justement. La relation amoureuse qui, autant qu'elle le peut, exclut la dimension sexuelle, n'est supportable qu'au prix d'imposer à l'autre son caprice qui a valeur de loi ; c'est la digue qu'elle construit pour parer au réel de la jouissance de « l'Autre menaçant », ainsi qu'aux débordements imaginaires qui en sont l'effet : hantise du raz de marée, angoisse d'être envahie, dépossédée.

Si elle parvient à une stabilisation, certes précaire, c'est que la menace de destruction alimentée par les productions de l'imaginaire, vient à se concentrer sur la relation au partenaire. Ainsi, partant d'une position d'enfant soumis à son ami décrit comme une « mère-poule » dévorante, elle crée un système dans lequel c'est elle qui est la mère qui surveille ; c'est sans doute, dit-elle, le fait de son « instinct maternel ». Nous y voyons plutôt une identification imaginaire à sa mère, qui va assurer la tenue de sa propre image dans le miroir, i(a), lui assurant ainsi un semblant d'unité et un substitut de maternité. Le monde se réduit alors à une relation établie entre elle-même en posture d'éducateur-législateur et son partenaire-enfant. C'est cette relation idéale, nourrie par son imaginaire, qui fait tenir l'ensemble de

son monde, fondamentalement marqué par le défaut du symbolique. Le plus surprenant est sans doute qu'elle ait su choisir un partenaire auquel ce fonctionnement semble convenir et qui se définit lui-même comme un père pour elle. Elle recrée ainsi un couple parental, dans lequel chacun des partenaires reste l'enfant de l'autre. Elle redevient la *déesse* qu'elle était pour son père, une déesse qui fait la Loi.

Rémy BAUP

La coupure épistémologique : une solution inventive pour Althusser ?

« Agenouillé tout près d'elle, penché sur son corps, je suis en train de lui masser le cou. Il m'est souvent advenu de la masser en silence, la nuque, le dos et les reins : j'en avais appris la technique d'un camarade de captivité, le petit Cler, un footballeur professionnel, expert en tout.

Mais cette fois, c'est le devant de son cou que je masse. J'appuie mes deux pouces dans le creux de la chair qui borde le haut du sternum et, appuyant, je rejoins lentement, un pouce vers la droite un pouce vers la gauche en biais, la zone plus dure des oreilles. Je masse en V. Je ressens une grande fatigue musculaire dans mes avant-bras : je sais, masser me fait toujours mal aux avant-bras.

Le visage d'Hélène est immobile et serein, ses yeux ouverts fixent le plafond.

Et soudain, je suis frappé de terreur : ses yeux sont interminablement fixes et surtout voici qu'un bref bout de langue repose, insolite et paisible, entre ses dents et ses lèvres.

Certes, j'ai déjà vu des morts, mais de ma vie je n'ai jamais vu le visage d'une étranglée. Et pourtant je sais que c'est une étranglée. Mais comment ? Je me redresse et hurle : j'ai étranglé Hélène ».

C'était le 16 novembre 1980, alors que Louis Althusser était chez lui, en permission d'une hospitalisation psychiatrique.

Avant d'écrire L'avenir dure longtemps, deuxième version de son autobiographie, Althusser avait rédigé un petit ouvrage, Le matérialisme de la rencontre. En voici le début : « J'écris ce livre en octobre 82, au sortir d'une atroce épreuve de trois ans dont, qui sait, je raconterai peut être un jour l'histoire, si jamais elle peut en éclairer d'autres, et sur ses circonstances et sur ce que j'ai subi (la psychiatrie, etc.). Car j'ai étranglé ma femme, qui m'était tout au monde, au cours d'une crise intense et imprévisible de confusion mentale, en novembre 1980, elle qui m'aimait au point de ne vouloir que mourir faute de pouvoir vivre, et sans doute lui ai-je, dans ma

confusion et mon inconscience, "rendu ce service" dont elle ne s'est pas défendue, mais dont elle est morte ».

Pourquoi ce récit de sa vie? Althusser a été affecté par deux évènements, l'un contingent et l'autre plus structural : d'une part, un article de presse de Claude Sarraute invoquant que dans ce genre d'affaire, on pensait plus au coupable (lorsqu'il est connu) qu'à la victime. Et d'autre part, le contexte juridique. Althusser a été considéré comme non responsable de ses actes. Il n'a donc pas été jugé. Il le déplore. Pour lui, cette situation transforme le sujet en mort-vivant, en disparu et ce, pour toute la vie. L'acte fou, l'épisode confusionnel sont assimilés à la maladie mentale qui évoque une fixité, un « pour toujours ». Althusser veut s'expliquer « publiquement et en son nom ». Il écrira ce livre en une quinzaine de jours. Il se sentait alors comme n'ayant jamais été aussi bien. Solution stabilisatrice ? Pas vraiment car 15 jours après la remise du document, Althusser était à nouveau hospitalisé pour une grave crise d'hypomanie.

Au-delà des faits, il convient de présenter succinctement Althusser.

Louis Althusser est né en 1918 et s'est éteint en 1990 à l'hôpital de la Verrière.

On peut le considérer comme l'un des philosophes les plus influents de la seconde moitié du XXème siècle. Le maître de la génération de philosophes qui eurent 20 ans dans les années 1960. Le « réinventeur » du marxisme en France et au-delà. Bernard-Henri Lévy décrira ainsi son apport au marxisme : « Être althussérien, à l'époque, c'était être marxiste contre le marxisme, contre le soviétisme, contre le PCF », acteur majeur du courant dit « structuraliste » des années 1960.

Althusser influença de grands intellectuels comme Régis Debray, B.-H.L., Alain Badiou, Jacques-Alain Miller...

Il côtoya Deleuze, Lévi-Strauss et Michel Foucault.

La coupure épistémologique

C'est un concept emprunté à Bachelard (1884 -1962) qui le nomme « rupture épistémologique ».

La *rupture épistémologique* désigne dans l'approche de la

connaissance, le passage qui permet de *connaître réellement* en rejetant certaines connaissances antérieures qu'il serait nécessaire de détruire pour que se révèle la connaissance nouvelle. Dans cette perspective, l'*obstacle épistémologique* que peut constituer le savoir du passé, bien que naturel, ainsi que le « sens commun », devraient être franchis afin qu'une « vraie science » apparaisse.

Accéder à la science, ce serait accepter de contredire le passé, selon Gaston Bachelard. L'opinion, la conviction, les prémonitions, seraient alors des obstacles épistémologiques.

Toujours selon Bachelard : « *Le réel n'est jamais "ce qu'on pourrait croire" mais il est toujours ce qu'on aurait dû penser* ».

Ce qui devrait conduire à une attitude de vigilance épistémologique : « *L'esprit scientifique nous interdit d'avoir une opinion sur des questions que nous ne comprenons pas, sur des questions que nous ne savons pas formuler clairement* ».

La science, selon Bachelard, s'édifie dans ce passage des préjugés au réel, de l'expérience à la raison, passage qui constitue une rupture épistémologique.

On peut prendre pour exemple la création de la linguistique par Saussure qui fait coupure avec la philologie.

On peut aussi penser à la psychanalyse qui, depuis Freud et le primat de l'inconscient, propose une vision du monde et de l'homme en rupture avec toutes les conceptions précédentes. Et au sein même de la psychanalyse, on peut considérer que Freud opère une certaine rupture épistémologique lorsqu'il écrit à Fliess qu'il ne croit plus en sa neurotica.

Et que dire du débat constant sur l'abstraction dans l'art. Pour certains, il s'agit d'une réelle coupure épistémologique, alors que pour d'autres, l'impressionnisme est le passage continuiste qui mène du figuratif à l'abstraction.

Althusser va donc se servir de ce concept pour réaliser une relecture innovante du marxisme.

Selon lui, il faut revenir à un aspect scientifique et déterministe de la théorie marxiste contre les interprétations et utilisations humanistes et idéologiques, soutenues par exemple par Lucien Sèves ou John

Lewis. Il affirme qu'il existe une coupure épistémologique qu'il situe entre le jeune Marx des *Manuscrits* de 1844 procédant à un matérialisme historique et le Marx qui a établi la conception de matérialisme dialectique de l'idéologie allemande, *Le Capital*. Il rejoint la thèse de Marx selon laquelle toute philosophie méconnaît la réalité pratique à laquelle elle correspond, particulièrement pour son versant idéaliste. Pour lui, les formations sociales constituent de plus des invariants structuraux qui surdéterminent les formations sociales.

Il entreprend une relecture systématique et minutieuse de Marx, pour en dégager le fond scientifique, contre les interprétations idéologiques des partis politiques et l'écrasement sous l'idéologie d'État du stalinisme triomphant : il s'agit de défaire là l'idéologisation de Marx par le stalinisme. Mais également une relecture contre les interprétations humanistes et économistes (qui vont de pair), qui édulcorent le sens, la force d'invention, la puissance analytique et le caractère original, subversif et novateur sur un mode *sui generis*. Dans son premier recueil, *Pour Marx*, il déclare entreprendre de relire Marx pour le dégager des scories déposées par l'histoire : soit, sur le versant de l'histoire politique, le stalinisme ; et sur le versant de l'histoire des idées, l'évolutionnisme linéaire (ou historicisme).

Althusser va réaliser une relecture de Marx en le dégageant des sédiments qui le recouvrent. Il s'agit donc pour Althusser de montrer comment Marx crée une pratique nouvelle de l'histoire qui accède à la dimension de science. Il apparaît alors « un continent de l'histoire » comme est apparu pour Freud un nouveau continent, celui de l'inconscient.

Cette nouvelle lisibilité initiant un intérêt inédit pour Marx théoricien majeur, par-delà l'utilisation politique, sera le fait d'une injection de créations dans les domaines de l'épistémologie, de la linguistique et de la psychanalyse, dont il importe certains concepts en leur donnant un nouveau sens et une nouvelle fonction. Du côté de la tradition, ce seront essentiellement Hegel, Spinoza, Hobbes, Machiavel et toute la philosophie politique relus et combinés, pour ne pas dire insérés au cœur des analyses de Marx. Ce sera le courant dit structuraliste, « anti-humaniste » et critique de l'historicisme (sous l'effet des lectures de Heidegger) qui, de manière concomitante avec Lévi-Strauss, Lacan et bientôt Michel Foucault feront apparaître, dans

leurs champs respectifs d'investigation, la réalité comme effet de structures.

J.-A. Miller, dans le N° 80 de la revue de l'ECF, *La cause du désir*, montre quelques accents althussériens lorsqu'il évoque la notion de concept dans la psychanalyse : « [...] à suivre Freud et Lacan, on n'abandonne pas les concepts : on les conserve, ils s'accumulent, se sédimentent, se stratifient, on les déplace, on les recompose, on les recombine, c'est toute une chimie ».

Althusser et la psychanalyse

Il s'intéressa très tôt à la psychanalyse. En novembre 59, il fit une conférence sur la psychanalyse des enfants puis, la même année, fit plusieurs conférences sur l'enseignement de Lacan. Son séminaire de 1963-64 porte exclusivement sur la psychanalyse dans une perspective lacanienne. Il se fit l'ardent défenseur de Lacan dans son enseignement mais aussi dans ses écrits et plus particulièrement dans ses lettres à son psychanalyste, ancien analysant de Lacan mais antilacanian déclaré. Lorsque Lacan a été exclu de l'IPA, il fit accueillir son Séminaire à l'Ecole Normale Supérieure en 63.

Eléments cliniques

Louis Althusser est un homme fragile. C'est le moins que l'on puisse dire ! Son parcours est douloureux, ponctué d'hospitalisations régulières. Il nous paraît incontestable que sa production philosophique a servi une certaine stabilisation. Il était heureux de sa notoriété, c'est-à-dire que son œuvre porte un nom et que ce patronyme soit relié à celui de Marx : « *Marx devait m'apprendre que le nominalisme est la voie royale vers le matérialisme* » ; « *D'où, chez nombre de spécialistes et de militants, le sentiment que j'avais fabriqué un Marx à moi, bien étranger au Marx réel, un marxisme imaginaire (Raymond Aron). Je le reconnais volontiers [...] j'ai comme fabriqué une philosophie pour Marx différente du marxisme vulgaire* ».

Le « pour » est à souligner. Il montre discrètement qu'Althusser n'est pas disciple. Mais il se fait plutôt Père du père comme nous le verrons plus loin.

Mettre en ordre ses pensées, les concevoir comme éléments d'une structure permettant de lire le réel..., tout un travail intellectuel vient suppléer à son absence de corps. Althusser disait qu'il ne se sentait aucun corps. Il n'eut que très tardivement sa première relation sexuelle (30 ans) et ne découvrit la masturbation que quelques années avant. L'idée même du plaisir charnel ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Ce corps se manifeste toutefois, généralement sous la forme de symptômes hypocondriaques. Enfant déjà, il pensait qu'on pouvait attaquer son corps, le mutiler. Il pouvait se sentir envahi mais aussi comme totalement vide, vidé de toute substance vivante.

La sexualité se montre sous un jour profondément traumatique. Alors qu'il présente ses premiers émois vis-à-vis d'Hélène, et avant même de passer à l'acte, il s'oublie alors en cherchant la conquête frénétique d'autres femmes. Il s'oublie au point de ne plus pouvoir se nommer. A l'oral de sa licence de philosophie, il répond sans peine à toutes les questions sauf une : il ne peut dire son nom, plonger soudainement dans un moment d'amnésie. Son premier rapport sexuel eut des conséquences immédiates : *« Lorsqu'elle fut partie, un abîme d'angoisse s'ouvrit en moi qui ne se referma plus. Le lendemain, je téléphonais à Hélène pour lui signifier violemment que je ne ferais jamais plus l'amour avec elle. Mais c'était trop tard, l'angoisse ne me quittait plus et chaque jour qui passait la rendait plus intolérable »*. Une semaine plus tard, Althusser était hospitalisé pour la première fois à Sainte Anne.

Éléments d'anamnèse

Au départ, deux familles très proches, les Berger et les Althusser. Dans l'une, il y avait deux sœurs (Lucienne, la future mère de Louis et Juliette, la plus jeune et dans l'autre, deux frères : Charles, l'aîné, son futur père et Louis. C'est alors que les parents s'accordèrent pour les marier. Louis devait épouser Lucienne et Charles Juliette. Althusser dit ne pas savoir ce qui a présidé à cet apparentement. Charles et Louis partirent à la guerre. En 1917, Charles revint dans la famille Berger pour annoncer la mort de Louis à Verdun et sans transition demander la main de Lucienne, c'est-à-dire prendre la place du frère mort. Pour la mère de Louis Althusser, « l'horrible mariage » commence par la mort de son amoureux, un deuil

impossible tant pour elle que pour son mari mais aussi par l'acquiescement à cette demande énigmatique venant du frère de son fiancé qui était aussi le fiancé de sa sœur. De cette union, naquit un premier enfant que les parents appelèrent Louis.

C'est à partir de cette constellation familiale et de ce choix de nomination que vont se constituer les éléments de forclusion du Nom-du-Père : « *Il devait régner de singuliers rapports entre ma mère et moi, ma mère et la mort, mon père et la mort, moi et la mort* ». Louis s'identifie et est identifié à l'amant de la mère, cet autre Louis que sa mère ne cessait de regarder à travers lui. Quelle place reste-t-il à Charles, son père géniteur ? Louis le décrit comme un père jouisseur, violent, autoritaire, grand séducteur, irrespectueux envers sa femme et ses enfants, impulsif, ainsi que tout à fait absent du rôle de père pacificateur. Mais Althusser le décrit comme « *paralysé par une sorte d'impuissance à paraître devant autrui* ». Louis nourrit une haine féroce pour son père et de tout ce qu'il signifie dans la souffrance de la mère à laquelle il s'identifie. Il se pense même comme un être sans père : « *Les plus grands philosophes sont nés sans père et ont vécu dans la solitude de leur isolement théorique et le risque solitaire qu'ils prenaient face au monde. Oui, je n'avais pas eu de père, et avais indéfiniment joué au "père du père" pour me donner l'illusion d'en avoir un* » ; et à la page 164 : « *Je critiquais ainsi l'idée même, dérisoire pour moi, d'un père tout-puissant et prétendant l'être* ».

La coupure épistémologique : une invention pour se faire Père du père

L'impossible transmission symbolique et la forclusion paternelle conduisent Althusser à se placer dans une position subjective singulière. Celle de se faire Père du père.

Dans sa constellation familiale, et compte tenu de son rapport féroce au père, il se veut occuper la place du garant : « *Comme si j'avais le sentiment fort vif d'avoir à contrôler, surveiller, censurer, voire régir la conduite de mon père surtout à l'égard de ma mère et de ma sœur* ».

Au-delà de la sphère familiale, cela commence avec l'imitation de ses professeurs et de ses maîtres à penser. Il accumule le savoir en copiant à la perfection ses maîtres. Il se met à leur place (allant même parfois jusqu'à mémoriser entièrement leur plan de cours) :

« L'imitation de la voix, des gestes, de l'écriture, des tours de phrase et des tics de mon professeur, qui me donnait non seulement pouvoir sur lui, mais existence pour moi. Bref une imposture fondamentale, ce paraître être que je ne pouvais être : ce manque de corps non approprié, et donc de mon sexe ».

Althusser a promu le concept de « coupure épistémologique » dans ses travaux philosophiques. Il note que lorsqu'une théorie radicalement neuve apparaît, elle doit être considérée « *comme un enfant sans père* ». Cela voudrait dire que le marxisme est indépendant de Marx, le freudisme de Freud... Enfant sans père, enfant naturel donc : « *Enfant naturel au sens où la nature offense les mœurs, le bon droit, la morale et le savoir-vivre : nature, c'est la règle violée, la fille-mère, donc l'absence de père légal* ».

Dans sa relecture du Marxisme, Althusser exerce une lecture « symptômale ». Il dévoile ce que dit l'écrit sans que son auteur n'en ait conscience. Althusser se met en position de montrer ce que Marx n'a pas vu mais qu'il aurait dû voir. Il dégage ainsi la structure même de l'œuvre. Althusser devient en quelque sorte le Marx de Marx, le père du père. A noter la remarque pertinente de Franck Rollier qui notait que l'un de ses ouvrages s'intitule *Pour Marx* alors que Lacan, dans sa relecture de l'œuvre Freudienne, disait « *avec Freud* ». On voit ici, sur ce menu détail, la différence de position subjective.

Si c'est à Bachelard que l'on doit l'invention du concept de « rupture épistémologique », nous avons vu qu'Althusser en assura la promotion à partir de ses travaux sur Marx. Pourtant, ce n'est pas cette filiation bachelardienne qu'Althusser revendique. Il évoque d'avantage l'influence maternelle. Il fallait, explique-t-il, qu'il se coupe de toute influence maternelle et qu'il n'avait eu le droit de le faire qu'en pensée, intellectuellement, en témoignant de ce qu'il appelle « la pureté des idées ». Cette pensée qu'il présente comme le résultat d'une coupure, d'une rupture, donne lieu à un corpus nouveau qui sera son corpus philosophique.

Althusser évoque la solitude théorique de l'inventeur « qu'il est lui-même son propre père », qu'il fait rupture par rapport aux doctrines et aux croyances de son époque. Il s'appuie donc sur la puissance d'un nom auto-engendré, père de lui-même. Une telle position n'est-elle

pas une solution précaire qui lui permet de faire face aux conséquences de la forclusion tout en l'autorisant à faire invention dans le champ de la philosophie et donc de faire transmission et de s'inscrire dans la postérité.

SÉMINAIRE LES PSYCHOSES

David HALFON

Les paradigmes de l'érotomanie

Il va être question de l'érotomanie et plus exactement des modifications apportées à ce concept par la lecture analytique. L'érotomanie dans sa forme pure et classique, conviction délirante d'être aimé, est un tableau clinique rare. Amour et sexualité ne se confondent pas et l'érotomanie ne résume pas la totalité de la question de l'amour dans les psychoses. C'est pourtant à partir de ce point que je voudrais éclairer le rapport des trois termes : sexualité, amour et psychose. Nous constaterons alors que les nuances rencontrées dans les cas cliniques de psychose demeurent éclairées par l'érotomanie la plus classique.

Me préparant à écrire le texte pour ce soir, j'ai découvert sur mon ordinateur un texte que j'avais commis sur le même thème en 2002 à la Section Clinique de Nice. J'avais oublié l'existence de ce texte. Je me propose de le reprendre en le modifiant pour qu'il se range sous le nouveau titre, les paradigmes de l'érotomanie.

L'histoire d'un concept

La thèse de Lacan qui est aussi son mode d'entrée dans la psychanalyse, est construite autour d'une monographie, dans la plus pure tradition psychiatrique clinique, et traite d'un cas d'érotomanie que Lacan range sous un diagnostic qu'il introduit dans la nosographie, Paranoïa d'autopunition.

Cette patiente surnommée Aimée selon le prénom emprunté à l'œuvre littéraire qu'elle avait produite, est la marque de l'intérêt soutenu par Lacan durant tout son enseignement vis-à-vis de cette question de l'amour dans la psychose. Ici, comme souvent, la psychose est la pointe de sa réflexion sur l'humain.

Si Lacan a affirmé que Gaëtan Gatian De Clérambault était son seul maître en psychiatrie, il n'a pourtant pas accordé dans sa thèse un débat de diagnostic différentiel entre la paranoïa et les délires passionnels dont De Clérambault se fit l'âpre défenseur, classant l'érotomanie comme psychose passionnelle pure à côté des délires de jalousie et de revendication, en les séparant de la paranoïa.

Avec De Clérambault

Gaëtan Gatian de Clérambault est un psychiatre dont la pratique est particulière. Il est expert-psychiatre à l'infirmerie spéciale de la préfecture de police de Paris. Il rédige des certificats d'internements dans un style que Lacan décrira dans sa propre thèse comme exceptionnellement dense et auquel il faut bien reconnaître une extrême précision poétique : « *Le délire [érotomaniaque] est semblable à la larme batavique qui s'évanouit si vous cassez seulement sa pointe* »¹.

La larme batavique est le résultat d'une opération qui refroidit brutalement une goutte de verre liquide dans l'eau. Ce fragment est alors d'une extrême dureté mais se brise complètement si vous cassez sa pointe.

Cette formule condense un point essentiel de sa pensée, l'existence dans l'érotomanie d'un postulat qui structure et fonde l'ensemble du délire. Supprimez le postulat et toute la construction délirante se défait.

Le syndrome érotomaniaque selon Gaëtan Gatian De Clérambault, comme les psychoses passionnelles, se développe par des processus psychologiques considérés normaux : « *L'érotomanie est un syndrome psychologique, ou du moins presque exclusivement psychologique... l'ensemble du délire présente de grandes analogies avec la passion dite normale ; leurs dyslogies [celles de la passion normale et psychotique] sont presque les mêmes : c'est manifeste, en particulier dans le dépit* »².

¹ De Clérambault G.G., *L'érotomanie*, Les Empêcheurs de penser en rond, p. 74.

² *Ibid.*, p. 165.

Le fait psychotique premier et exclusif est le postulat délirant, un coup de foudre. Il est éprouvé en présence d'une personne donnée à ceci près qu'il est reporté sur autrui. C'est donc un coup de foudre marqué de certitude mais attribué à l'autre. Néanmoins, De Clérambault décrit un cas où la conviction délirante d'être aimée se porte sur le Roi d'Angleterre, que la patiente n'a jamais rencontré, ce qui amène l'auteur à cette annotation : « [...] *notre malade, a, pour ainsi dire, découvert l'astre par calcul* »³. Donc, il arrive que le partenaire du coup de foudre se manifeste malgré l'absence de rencontre concrète.

Le délire secondaire au postulat, loin d'être marqué d'incohérences, est un souci de valider l'hypothèse délirante malgré les éléments contradictoires perçus par le sujet. Pour De Clérambault : « *une fois le postulat né, il inspire les mêmes raisonnements et les mêmes actes, à peu de chose près, que s'il était né d'un épisode émotionnel* ». C'est ce qui le conduit à distinguer la phase d'espoir, de dépit et enfin de rancune, qui lui semble caractériser l'évolution habituelle de la construction délirante.

Comme nous l'avons déjà rappelé, De Clérambault tente de séparer cette psychose passionnelle de la paranoïa. Ni Freud dans son analyse du cas Schreber, ni Lacan dans sa thèse ne retiendront cette différenciation que la psychiatrie n'a par ailleurs pas entérinée non plus.

De Clérambault contredit par ailleurs la thèse installée depuis Esquirol du platonisme habituel dans l'érotomanie qu'il considère comme un trait accessoire. C'est un point sur lequel Lacan reviendra précisément. Pour De Clérambault le déterminisme essentiel de l'amour érotomane est l'orgueil qui préside au choix d'objet. C'est un amour orgueilleux et non pas un amour platonique.

Avec Freud

Pour Freud nous savons que sa tentation était de rabattre l'amour sur le narcissisme et de ne pas le distinguer fondamentalement du courant libidinal. Pour lui, amour narcissique et libido d'objet sont réversibles l'un dans l'autre.

3 *Ibid.*, p. 57.

L'amour et la libido se confondent donc dans sa conception, y compris dans l'amour des parents pour leurs enfants. Freud précise seulement que dans ce cas le versant proprement libidinal est inhibé. Freud ne traite pas spécifiquement de l'érotomanie mais il l'évoque dans le long commentaire qu'il fait du célèbre écrit du Président Schreber, *Mémoires d'un névropathe*.

Le tableau clinique inaugural du Président est complexe. Il s'agit d'une hypocondrie avec sentiment d'anéantissement d'organes et de mort du sujet, qui rappelle le syndrome de Cottard, un état de prostration mélancoliforme, avec idée suicidaire sur fond d'idées persécutives et de perceptions hallucinatoires.

Selon les critères de la psychiatrie allemande, Freud retient le diagnostic de paranoïa, mais ne s'embarque à aucun moment dans des considérations de diagnostics différentiels qui continuent pourtant d'émailler la littérature psychiatrique contemporaine (psychose mélancolique, psychose dysthymique...). Il aborde cette psychose munie de l'instrument freudien qu'il précise dans son introduction : *« Les manifestations psychiques, même les plus singulières découlent des processus les plus généraux et les plus naturels de la vie psychique ; les remaniements du délire ne peuvent se comprendre que dans une implication de la vie libidinale et de la vie sexuelle du sujet »*. Cette introduction nous permet de proposer un extrême résumé de la lecture freudienne.

Dans l'anamnèse du patient il est fait mention d'une hypocondrie grave, sans délire, qui avait guéri sans séquelle notée. Suite à cet épisode, le Président Schreber pourra dire qu'il avait vécu huit années de bonheur assombries seulement par l'espoir déçu d'avoir des enfants.

Le deuxième épisode d'hypocondrie est annoncé par une série de rêves où il se voit de nouveau souffrant. Dans cette même période, c'est-à-dire entre l'annonce en juin de la nomination à la présidence de la Cour d'Appel et la prise de fonction en octobre, Daniel Paul Schreber notera la survenue d'une idée étrange : *« ce doit être une chose singulièrement belle que d'être une femme en train de subir*

l'accouplement »⁴. À l'occasion de son hospitalisation va se développer un délire de persécution centré d'abord sur la personne de son médecin, le très célèbre Professeur Flechsig, puis sur Dieu. Le Président Schreber rend compte des phénomènes qui traversent son corps par l'intrusion de cet autre divin qui exige sa transformation en femme. Le travail du délire va permettre à Schreber de passer de son refus de cette féminisation offensante à une acceptation de devenir la femme de Dieu en passant par la nécessaire « Entmannung » que Lacan nous a traduit non pas par castration mais par éviration.

La lecture freudienne concordante à ses objectifs rend compte de la manière dont le délire tente de résoudre l'émergence d'une motion libidinale intraitable dans les coordonnées du sujet. Plus que de l'amour de Dieu pour Schreber il s'agit là de la volonté de jouissance de ce Dieu qui exige du sujet qu'il y réponde. Comme pour la patiente de De Clérambault, Schreber découvre le partenaire de sa jouissance par calcul. De même que les érotomanes décrits par De Clérambault, le lien qui unit Schreber à son Dieu est fait de ce « *mélange d'adoration et de révolte* »⁵.

Freud pose que la motion libidinale abolie au dedans revient du dehors. La citation exacte présente un intérêt, je vous la livre : « *Il n'était pas juste de dire que le sentiment réprimé au dedans fut projeté au dehors ; on devrait plutôt dire, nous le voyons à présent, que ce qui a été aboli au dedans revient du dehors* »⁶. Vous entendez la précision que Freud met dans la description de ce mouvement, il ne s'agit pas de refoulement. La projection dans la psychose a comme premier temps une abolition et comme deuxième temps un retour de l'extérieur. Cela diffère de la séquence refoulement, retour du refoulé qui caractérise la névrose.

Cette motion libidinale abolie est identifiée par Freud à une pulsion homosexuelle. Si bien que pour rendre compte de la projection délirante, Freud propose une lecture grammaticale du circuit libidinal.

⁴ Schreber D.P., *Mémoires d'un névropathe*, Points, Seuil, p. 46.

⁵ Freud S., « Le Président Schreber », in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1954, p. 279.

⁶ *Ibid.*, p. 315.

Le délire de persécution proclame « je ne l'aime pas, je le hais », qui vient à la place de « moi (un homme), je l'aime, lui (un homme) ». Nous voyons quel rôle joue ce renversement dans la relation transférentielle qui lie Schreber et le Professeur Flechsig. L'« érotomanie » délirante de Schreber est la solution trouvée par lui pour rendre compte de la motion libidinale homosexuelle. C'est l'autre divin qui veut jouir de moi comme femme.

Nous savons tous que cette hypothèse de l'homosexualité refusée est insuffisante pour rendre compte de la psychose de Schreber. Néanmoins, le modèle de la projection psychotique permet d'éclairer le processus érotomaniaque. Le coup de foudre, évoqué par De Clérambault, imputé à l'autre constitue le postulat érotomaniaque. Notons encore, pour en finir avec les remarques freudiennes, que l'érotomanie de Schreber est plutôt une érotico-manie, non pas lui (Dieu) m'aime, mais lui (Dieu) veut jouir de moi. Nous reviendrons sur ce point dans la dernière partie de ce travail.

Avec Lacan

Lacan disait : « *Je ne prodigue pas les exemples, mais quand je m'en mêle, je les porte au paradigme* »⁷. Sa thèse de doctorat démontre cette affirmation et porte la marque de la méthode Lacan. Je vais développer un petit peu plus longuement le cas qui est moins connu que le cas Schreber.

Le pseudonyme Aimée est, comme je vous l'ai dit, emprunté à l'héroïne d'un roman que la patiente avait écrit et qu'elle avait remis à son jeune psychiatre.

Aimée est emprisonnée après avoir poignardé le 10 avril 1930 Mme Z., actrice connue. Au commissariat, elle explique que cette femme faisait contre elle du scandale et qu'elle la persécute en association avec un académicien célèbre, P.B. ; celui-ci dévoile dans ses livres sa vie privée. Elle a alors trente-huit ans. Elle vit seule à Paris, elle est mariée, mère d'un enfant élevé par son mari en province. Elle est employée. Elle a été hospitalisée six ans auparavant suite à un

⁷ Lacan J., « Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* » (1973), Scilicet, N° 5, Paris, Seuil, 1975, p. 15.

épisode délirant : « *Fonds de débilité mentale, idées délirantes de persécution et de jalousie, illusions, interprétations, propos ambitieux, hallucinations morbides, exaltations, incohérences par intervalle* »⁸.

Elle sort de cette maison de santé non guérie à la demande de la famille. Elle se signalera à deux reprises à la police par la suite :

- une première fois pour avoir harcelé un journaliste communiste. Elle voulait obtenir la publication d'un article où elle exposait ses griefs contre une actrice célèbre ;

- une deuxième fois pour avoir agressé un employé d'une maison d'édition suite au refus d'un manuscrit qu'elle voulait publier.

Deux mois après la tentative de meurtre elle est internée à Sainte Anne et rencontre Lacan. Le délire de persécution est extrêmement réduit. La patiente exprime plutôt une gêne, un sentiment de regret et de honte à l'égard des pensées délirantes⁹. Le contact n'est pas bon, empreint de réticence et de dissimulation.

Aimée présente les premiers troubles à 28 ans, lors d'une première grossesse. Elle est alors mariée depuis quatre ans. Elle se sent persécutée par ses collègues de travail, son mari la trompe : « *Ils veulent la mort de mon enfant* ». Une petite fille naît, qui meurt par asphyxie du fait d'une circulaire du cordon.

Les troubles interprétatifs reprennent lors d'une deuxième grossesse quelques années plus tard. Elle donne naissance à un garçon. Jusqu'à cinq mois elle s'en occupe seule et très convenablement. Après cela les troubles s'aggravent. Elle veut fuir son domicile et pour cela abandonne son emploi. C'est le moment où survient la première hospitalisation, Elle a 32 ans. Après sa sortie elle demande et obtient sa mutation à Paris et laisse son mari et son fils en province pour leur rendre de courtes visites.

Le délire qui concerne Mme Z. débute par une conversation de collègues de bureau qui disaient du bien d'elle. C'est alors qu'elle comprend que c'est elle qui lui en veut car dans le passé, dans le bureau de sa ville de province, elle avait dit du mal d'elle¹⁰.

⁸ Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, Thèse de Doctorat, Paris, Le Seuil, 1975, p. 155.

⁹ *Ibid.*, p. 156.

¹⁰ *Ibid.*, pp. 162-163.

La connexion avec P.B. est d'un autre ordre, une érotomanie, c'est lui qui l'aurait contrainte à quitter son mari. Mme Z. et P.B. ne sont pas amants mais font tout comme¹¹.

Le délire est beaucoup plus riche et complexe ; nous ne retiendrons que les éléments qui permettent de suivre la logique du cas.

Le diagnostic respecte, dans la thèse, les temps du diagnostic¹² :

Le diagnostic positif s'appuie sur la notion de délire systématisé sans atteinte des capacités intellectuelles. Il s'agit d'une paranoïa avec conservation de l'ordre dans les pensées, les actes et le vouloir.

Le diagnostic différentiel exclut les démences organiques, la confusion mentale, la démence paranoïde, la psychose hallucinatoire chronique, la paraphrénie, la schizophrénie, de la psychose maniaco-dépressive.

Le diagnostic de la forme clinique est : paranoïa à base d'interprétations, d'illusions et d'erreurs de mémoire, d'évolution curable. Le thème est centré par les menaces portées sur le fils.

Le pronostic note la persistance d'une disposition latente.

Notons le diagnostic non évoqué par Lacan en 1932 et qu'il aurait retenu par la suite : psychose puerpérale.

Suite à ce récit clinique Lacan aborde la question de l'étiologie, c'est encore un temps diagnostic.

L'anamnèse telle qu'elle est reconstruite à partir des entretiens et de l'enquête sociale nous apprend qu'Aimée depuis longtemps avait exprimé un caractère plutôt renfermé et solitaire. Elle entretient avec sa mère un lien privilégié : « *nous étions deux amies* », « *j'aurais dû rester auprès d'elle* »¹³. Elle est seule à contredire l'autorité d'un père tyrannique. Elle montre une grande activité imaginative.

Elle porte l'ambition de sa mère mais échoue à intégrer la formation d'enseignante. Plus tard, employée dans l'administration, elle connaît un premier amour d'autant plus intense que l'idylle se résume à quelques brèves rencontres. Lassée d'une complaisance aussi vaine

¹¹ *Ibid.*, pp. 164-165.

¹² *Ibid.*, pp. 199- 204.

¹³ *Ibid.*, p. 220.

que douloureuse, elle passe de l'amour à la haine. C'est un trait de son caractère qu'elle évoque elle-même spontanément¹⁴.

Elle change de ville. Là, elle se lie avec une femme Mlle C. de la N., qui est d'une famille noble, ruinée, mais conserve le vernis de son milieu d'origine. Aimée est distinguée par cette femme comme sortant du lot des employées. Cette amie fonctionne comme modèle pour Aimée et lui parlera pour la première fois de Mme Z.

Quatre ans plus tard Aimée se marie avec un collègue de travail. Dans le mariage se révèle une frigidité, une mésentente conjugale sur fond de reproche d'infidélité, et un refus d'Aimée d'assumer les tâches quotidiennes du ménage, remplacées par une abondante activité de lecture¹⁵.

Peu de temps après ce mariage, sa sœur aînée se retrouve veuve d'un mari, qui était en même temps son oncle¹⁶.

Cette sœur a subi une hystérectomie totale et souffre d'un désir d'enfant impossible. Cette sœur plus âgée a dans le passé exercé son autorité sur Aimée. Rejoignant le couple, elle la supplante dans les tâches du ménage. Comme le résume Lacan : « *Elle [Aimée] est dominée par elle [la sœur], qui lui représente sous un certain angle l'image même de l'être qu'elle est impuissante à réaliser* »¹⁷.

Nous retrouverons la place centrale de l'idéal du moi dans la structure du délire.

Le premier acte est achevé et le drame est noué.

Suite à la première grossesse, c'est cette amie Mlle C. de la N., qui sera désignée comme persécutrice pour avoir téléphoné quelques jours après l'accouchement pour demander des nouvelles alors qu'elle s'était signalée par son silence durant une longue période. C'est l'amie admirée et dominatrice, qui s'offre à occuper la fonction de persécutrice en lieu et place de cette sœur aînée dont Aimée ne peut dénoncer l'abus trop bienveillant.

Lors de la deuxième grossesse, le même type de désordre amène Aimée à une tentative de résolution. Elle fuit de manière désordonnée

¹⁴ *Ibid.*, p. 225.

¹⁵ *Ibid.*, p. 229.

¹⁶ *Ibid.*, p. 230.

¹⁷ *Ibid.*, p. 232.

une menace énigmatique. Il est à noter que dans l'histoire clinique la période des cinq premiers mois d'allaitement pendant lesquels Aimée s'était retrouvée à s'occuper exclusivement de son garçon avait été une période de quiétude.

Ainsi la lecture effectuée de l'ensemble de la production délirante lors d'une écoute attentive amène Lacan à reconstruire la tragédie d'une rivalité fraternelle qui ne pouvait être symbolisée par Aimée. Sur ce point, dès le début de son œuvre, Lacan rejoint Freud en considérant le délire et les actes du psychotique comme tentative de solution d'une énigme vitale, qu'il ne peut résoudre avec les appareils de subjectivation dont il dispose.

Le report sur Mme Z. de la position persécutrice lors de cette deuxième grossesse, épargne l'enfant et sa famille d'un danger meurtrier qu'elle pressent, même si elle ne peut en restituer la logique : Aimée ne veut pas être une mère criminelle. Il est évident que ce personnage réalise par ailleurs la forme achevée de l'Idéal du Moi de cette femme modeste qui porte les aspirations ambitieuses de sa propre mère.

Le passage à l'acte meurtrier se situe lui-même dans un moment d'indécidable. Aimée va frapper sa victime au théâtre le soir même où elle devait rejoindre son mari, son fils et sa sœur en province. La guérison du délire observée suite à l'emprisonnement, qui lui-même précède l'hospitalisation, s'explique par le fait que la sanction pénale vient apaiser la tension meurtrière qui visait la sœur et se présentait, suite à un renversement et un déplacement, sur le mode d'une menace sur son enfant. C'est cette lecture, qui n'est pas strictement freudienne, qui fait que Lacan propose la terminologie de *psychose d'autopunition*, pour qualifier le cas Aimée. Cette terminologie n'aura pas d'avenir. Ce qui va rester, c'est la question soulevée par l'extraction d'une trame dramatique, du délire et des comportements qu'il induit.

Dès lors la question posée par Lacan sera : quelle est l'anomalie de structure et la fixation de développement de la personnalité d'Aimée qui sont les causes premières de la psychose et donc du drame social, le passage à l'acte ?

De Lacan à Lacan

L'érotomanie n'est pas mise au centre du cas Aimée, elle n'en est pas absente. Elle est d'abord évoquée dans la relation transférentielle : « [...] *ses relations avec son médecin ne sont pas indemnes d'un éréthisme imaginaire vaguement érotomaniaque* »¹⁸. Elle est ensuite évoquée dans l'anamnèse puisque c'est l'écrivain P.B. qui aurait contraint Aimée à quitter son mari¹⁹. Aimée reconnaît des évocations de sa vie privée et de sa personne dans les romans de l'écrivain. Lacan note que ces interprétations semblent aussi fragmentaires qu'immédiates et intuitives. Il n'évoque pas le postulat érotomaniaque²⁰. Enfin, la dernière composante érotomaniaque est un lien amoureux au Prince de Galles, lien platonique et empreint de la bienveillance supposée de son Altesse Royale qui répond à la préoccupation sociale et politique de la patiente²¹. Lacan ne retient pas à cette époque la définition de De Clérambault sur l'érotomanie. Dans le cas du Prince de Galles, qui est le seul versant d'érotomanie pure, il insiste sur le constat suivant. La différence entre délire et passion normale ne porte pas sur l'initiative attribuée à l'objet, puisque dans ce cas elle est absente. C'est bien Aimée qui sollicite le Prince²².

Lacan insiste sur la situation supérieure de l'objet conformément à l'orgueil amoureux évoqué par De Clérambault, mais au service de, je cite, « *l'expression du vœu inconscient de la non réalisation sexuelle et de la satisfaction trouvée dans un platonisme radical* »²³.

Marquons les différences. Pour De Clérambault l'érotomanie est marquée par le postulat amoureux. Un personnage de statut supérieur prend l'initiative, ce qui fait dire à une de ses patientes : « ce n'est pas moi qui ai cherché » ; de la même façon que Schreber attribue l'initiative de la relation à son dieu. Et enfin, De Clérambault

¹⁸ *Ibid.*, p. 158.

¹⁹ *Ibid.*, p. 164.

²⁰ *Ibid.*, p. 165.

²¹ *Ibid.*, p. 263.

²² *Ibid.*

²³ *Ibid.*, p. 264.

fait du platonisme un élément accessoire du tableau. Donc, pour le versant de l'érotomanie pure du cas Aimée, Lacan se différencie sur ces trois points. Mais surtout, il note l'intime intrication d'autres thèmes délirants avec l'érotomanie. La première persécutrice, Mlle C. de la N., a d'abord été l'amie admirable. C'est le modèle de sa relation aux autres persécutrices, grandes actrices, femmes de lettres, dans ce que Lacan nomme « véritable érotomanie homosexuelle ». Elles viennent en série occuper la place de l'idéal du moi d'Aimée, tout comme la sœur aînée qui se retrouve seule préservée de ce virage de l'admiration à la haine éprouvée sur le mode renversé de la persécution. De la même façon, les thèmes de jalousie d'Aimée à l'encontre de son mari lors du premier épisode délirant, visent « [...] *celles-là même que son amour inconscient désigne à sa haine délirante* »²⁴.

Dans sa conception de l'érotomanie, Lacan semble rejoindre Freud dans l'hypothèse d'une composante homosexuelle. Notons le subtil déplacement quand il précise ses réserves sur l'inversion psychique. Cette composante homosexuelle est sous-tendue par une relation à l'idéal du moi que le sujet ne peut réaliser. Plus tard, il développera le stade du miroir qui explicitera ce versant de la relation à l'autre, érotico-agressive qui marque la paranoïa. Ce n'est pas tant l'homosexualité inconsciente qui est en cause que le réel embarrass du sujet avec l'identification de son sexe.

L'amour dans la psychose

Ce premier constat lacanien va ouvrir la voie des élaborations ultérieures.

Le trouble de l'identification sexuelle d'Aimée, ne suffit pas davantage que l'hypothèse freudienne d'une homosexualité inconsciente à rendre compte de la structure de la psychose. Par contre, l'élaboration de la métaphore paternelle, formule lacanienne de l'œdipe freudien, va permettre de spécifier le trouble psychotique par opposition au trouble de l'identité sexuelle dans la névrose. La forclusion du Nom-du-Père, que nous notons P zéro, a comme

²⁴ *Ibid.*, p. 264.

corrélait l'absence de la signification phallique, que nous notons Phi zéro. C'est ce même Phi zéro qui permet de lier le cas Schreber et le cas Aimée. « Le pousse-à-la-femme » du Président Schreber répond à la question impossible de son sexe. Freud note comment le délire de Schreber peut rendre compte de ce passage de l'homme enclin à l'ascétisme sexuel qui avait été sceptique en religion, à cet adorateur de Dieu qui s'adonne une volupté infinie de type féminin²⁵.

« Le pousse-à-la-femme », c'est Phi zéro comme le Président Schreber le dit lui-même dans ses Mémoires : « *Je me tiens prêt à tout moment à soumettre mon corps à tout examen médical que ce soit, pour que puissent être vérifier si mes allégations sont exactes, selon lesquelles mon corps tout entier est parcouru des pieds à la tête de nerfs, de la volupté, comme cela ne se rencontre que s'agissant d'un corps de femme adulte, alors que chez l'homme – que je sache – les nerfs de la volupté sont uniquement localisés à une zone circonscrite au sexe et à son voisinage immédiat* »²⁶. Cette citation illustre entre autres le motif du respect que Freud vouait à ce psychotique extraordinaire qui était un théoricien de génie.

Phi zéro c'est aussi l'érotomanie pure d'Aimée qui implique son Altesse Royale le Prince de Galles. En effet, l'érotomanie appelle une relation amoureuse débarrassée de la composante érotique impossible à bien manier pour le sujet. C'est pourquoi, dans un rapport du Champ Freudien sur la clinique différentielle des psychoses, Colette Soler avait proposé de distinguer l'érotomanie comme *manie d'amour*, de l'éroticomanie comme *manie de jouissance*. Pour ce qui est des relations non platoniques, Aimée est tout autant que Schreber embarrassée par la jouissance qui est imputée à l'autre et mettant en péril l'intégrité du sujet.

Les paradigmes de l'érotomanie

Le postulat évoqué par De Clérambault dès 1920 sera repris par Lacan comme certitude de l'Autre, qui s'oppose point pour point à la question du sujet. Là où le névrosé s'interroge sur les signes émis

²⁵ Freud S., « Le Président Schreber », *op. cit.*, p. 281.

²⁶ Schreber D.P., *Mémoires d'un névropathe*, *op. cit.*, p. 224.

par son objet d'amour, le psychotique dans l'érotomanie tente de résoudre l'écart qui se présente entre les signes émis par l'objet et la certitude délirante qui demeure prévalente.

La certitude d'être aimé ou « *la conviction de polariser à son profit l'Idéation Sexuelle de l'objet, et de posséder par-là incoerciblement tout son psychisme* »²⁷ est le ressort fondamental de l'opération. Ce qui importe finalement n'est pas tant que le sujet aime ou soit aimé que le fait qu'il est le sujet d'une certitude qui rend compte de sa position au regard du grand Autre. C'est dans l'Autre que se joue le destin de l'amour, de même que dans l'automatisme mental, le sujet perçoit sa propre pensée comme séparée de lui-même, ou dans l'hallucination son propre message qui lui parvient comme articulé par un autre, venant de l'extérieur ou dans sa forme plus frustrée sous la forme d'une pensée perçue comme interne mais gardant son caractère d'altérité radicale, que la psychiatrie distinguait comme *pensée xénopathique*.

De ce point de vue, l'amour « coup de foudre » indiscutable, éprouvé comme dicté au sujet indépendamment de la réponse de son objet d'amour, ne se distingue pas complètement de la certitude d'être aimé. C'est d'ailleurs une forme beaucoup plus fréquente cliniquement. C'est un amour qui ne fait pas question à celui qui l'éprouve mais qui se manifeste comme impératif.

La conviction d'être aimé, comme la conviction d'aimer sans attendre de l'Autre qu'il confirme la validité de cet amour, obéissent au même ressort « érotomane » et débouchent sur les mêmes tentatives de réduire l'écart entre les manifestations perçues d'indifférence ou de refus d'un côté, et le postulat délirant de l'amour de l'autre. Ce caractère unilatéral de l'amour évoque cette affirmation sur cet amour psychotique qui n'est pas l'amour de transfert, ni l'amour du mystique, ni l'amour « vrai », mais un *amour mort* au même titre que le participe passé « être parlé » qui caractérise le délire.

À côté de cela, l'Autre peut devenir la source de la libido dont le sujet devient la cible dans toutes les manifestations délirantes qui impliquent la jouissance. Le sujet devient joui par l'Autre dans le

²⁷ De Clérambault G.G., *L'érotomanie*, op. cit., p. 160.

phénomène délirant, comme c'est le cas pour Schreber dans le registre érotique ou dans la paranoïa dans le registre persécutif. Être joui par l'Autre garde le même caractère extérieur au sujet qu'être aimé par l'Autre.

Dans cet autre cas de figure, le caractère impératif de la jouissance se retrouve dans de nombreux cas cliniques où le sujet se trouve obligé de répondre aux sollicitations érotiques qui le traversent sans qu'il se trouve en mesure de l'invalider. Cela va des hommes qui se sentent appelés à la proposition sexuelle impérieuse par toute femme supposée faire signe de sa disponibilité – avec comme conséquence des troubles des conduites qui peuvent aller jusqu'au viol – jusqu'aux femmes agissant selon l'impératif non dialectisable de répondre favorablement à toute proposition sexuelle venant d'un homme sans pouvoir y opposer leur propre goût.

C'est une *grimace de désir* qui tient lieu de tendance érotique.

Ces deux modalités *objet d'amour de l'Autre* et *objet de jouissance de l'Autre* se conjuguent, coexistent potentiellement dans toute cure de psychotique.

Philippe LIENHARD

Peindre l'amour

Aimer est avant tout vouloir être aimé, d'où une certaine propension dans l'amour à sacrifier sa subjectivité pour se faire objet de l'autre. Pour Lacan, ce sont les femmes qui le plus souvent aiment follement. Elles peuvent aller très loin dans l'amour qu'elles ont pour un homme par concession qu'elles font au fantasme de celui-ci. Mais il existe une limite, celle de la structure. Cet amour, semblant infini, illimité, n'est, dans la névrose, pas si fou que ça. Dans la psychose, cette limite se trouve franchie, ce qui fait dire à Lacan, « *Une femme ne rencontre L'homme que dans la psychose* »¹. L'homme, qui s'écrit là avec un L majuscule, est équivalent de l'Autre non barré.

Aloïse Corbaz a fait cette rencontre amenant un désastre subjectif qu'elle n'a eu de cesse de traiter par et dans une œuvre picturale.

Aloïse Corbaz est née à Lausanne le 28 juin 1886. Le père travaille au tri postal du train Lausanne-Paris et la famille vit relativement aisément, propriétaire de leur maison et d'une petite vigne.

À 11 ans, Aloïse perd sa mère. Marguerite, la sœur aînée, la remplace. Dominatrice, jalouse, elle dirige à la baguette ses cinq frères et sœurs. Quand elle n'est pas contrariée, l'ambiance est chaleureuse et conviviale. Les fêtes traditionnelles sont célébrées en musique, chaque enfant jouant d'un instrument. Aloïse, dont le timbre de voix est très élevé, se passionne pour le chant, pour l'opéra, passion qu'on retrouve dans les décors, dans les costumes présents dans ses tableaux. Aloïse suit des cours de musique avec l'organiste de la cathédrale de Lausanne, mais elle ne deviendra jamais cantatrice et son seul public sera les gens du village qui, quand elle est internée, l'entendent chanter du Verdi par la fenêtre de sa chambre.

Elle va à l'école jusqu'à 18 ans, obtenant un certificat d'études secondaires, puis comme ses sœurs, elle fréquente l'école professionnelle de couture. Si elle n'a jamais exercé ce métier, sauf

¹ Lacan J., *Télévision*, Paris, Seuil, 1974, p. 63.

pour la confection de ses propres vêtements, on retrouve l'influence de cette formation dans ses dessins : drapés, nœuds, volants gansés, petits plissés... C'est vers l'enseignement qu'Aloïse s'oriente, travaillant dans divers pensionnats lausannois.

Elle a alors une vingtaine d'années et rencontre son premier amour, un étudiant de la faculté de Théologie Libre de Lausanne qui est en fait un prêtre défroqué français vivant en pension chez le frère d'Aloïse. En traversant la cour, elle se rend le soir chez son amant. Les amours sont aussi brûlantes que brèves puisque Marguerite y met fin brutalement, en obtenant de son frère qu'il expulse l'étudiant et en séquestrant Aloïse.

En 1911, à l'âge de 25 ans, elle part pour l'Allemagne. Engagée comme gouvernante des enfants du chapelain de Guillaume II, elle vit au château de Potsdam dans l'atmosphère fastueuse de la cour impériale et elle s'éprend du Kaiser. Elle écrit dans son journal :

« L'amour pour l'empereur Guillaume II bienfaiteur a pris tout mon être dès qu'il est arrivé chez Monsieur Pacha entrepreneur. Souvent aveuglée par les flammes rouges de cet immense amour, j'eus la tentation de briser porte et fenêtre pour aller le déclarer. Grâce à Dieu, une misère matérielle, physique et intellectuelle a emparé la chose ».

L'amour est là dévastateur. Du fait d'une absence du complexe de castration qui introduit au Phallus comme signification, Aloïse ne sait s'identifier au type idéal de son sexe. Sans la brillance phallique de l'image, se dévoile le statut réel du sujet comme objet. Aloïse devient une misère, un déchet toujours prêt à être aspiré dans les ombres de la mort.

En 1914, suite à la déclaration de la guerre, elle rentre à Lausanne. Sa famille ne la reconnaît pas. Elle est irascible, agitée, dissociée. Elle s'isole pour rédiger des écrits religieux ou pacifistes et elle n'oublie pas Guillaume II qu'elle appelle « *sa majesté l'empereur de paix Wilhelm II* ».

L'amour dans la psychose reste inséparablement lié à la figure de l'idéal du moi du sujet qui prend une telle force qu'il vient se substituer à l'autre réel réduit à une figure idéale. A Guillaume II, cette figure idéale, elle écrit en 1917 pour demander son aide dans un combat pacifiste. La fin de la lettre sort du contexte et glisse vers

une déclaration d'amour : « *Pourquoi donc, en évoquant votre souvenir, est-ce que je vibre comme une cloche annonçant des épousailles d'ange ? Mourant lentement d'un amour ineffable que me suggère votre regard splendide rencontré par hasard à la revue de Potsdam 1913. Vous étiez étincelant des pieds à la tête, divinisé par le rayonnement splendide de votre cher visage* »².

Jour après jour, le délire s'accroît. Elle estime par exemple que les délinquants et les assassins s'offrent en sacrifice pour le bien de l'humanité. Elle se considère comme un bouc émissaire, une victime expiatoire, « *une colombe immolée sur l'autel* ». Elle se croit enceinte du Christ. Elle crie dans la rue qu'on l'assassine, qu'on lui vole son fiancé, ses enfants.

En 1918, elle a 32 ans et elle est internée à l'hôpital où elle restera jusqu'à sa mort en 1964. Le diagnostic retenu par les médecins est celui de schizophrénie. Elle se dit soumise « *à la télépathie presse à fruits qui décapite pourtant à distance* ». Elle souffre de cénesthésies, elle se considère comme morte à genoux devant son cercueil et celui de son père et elle écrit « *quel cri de douleur j'ai étouffé dans ce parloir où j'ai juré en falot éteint toute ma vie de bonne vaudoise sans fantasme de la folie amoureuse du monde qui m'a arraché tout du corps* ». Elle n'est plus Aloïse mais « *cette matière, cette boue... cette terre noire... un épouvantail à moineaux presque infirme, une terre endormie unique* ». Tel est sur Aloïse l'effet de ce que Lacan nomme un amour mort : « *Pour le psychotique, une relation amoureuse est possible qui l'abolit comme sujet, en tant qu'elle admet une hétérogénéité radicale de l'Autre. Mais cet amour est aussi un amour mort* »³.

Dans les mois qui suivent son internement, l'état d'Aloïse se dégrade. La plupart du temps, elle est immobile, indifférente, le regard figé. Elle se tait ou murmure entre ses dents serrées un discours interminable dont on a du mal à saisir le sens. Puis brusquement, elle passe à l'acte soit de manière agressive vis-à-vis des autres patients, soit en exhibant ses seins.

² Lettre d'Aloïse à Guillaume II du 8 avril 1917

³ Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 287.

Alors qu'elle va de plus en plus mal, s'élabore en elle un appareillage sinthomatique qui d'un côté signe une rupture définitive avec ce qu'elle nomme « *le monde naturel ancien d'autrefois* » mais qui d'un autre côté lui permet une certaine résurrection. J'emploie le terme d'appareillage sinthomatique avec l'idée de l'opposer à celui de métaphore. La métaphore donne la dimension érotomaniaque de l'amour dans la psychose. Aloïse n'est pas érotomane, elle n'a jamais pensé que Wilhelm l'aimait. La métaphore est dans le sens. C'est la création d'un sens nouveau donné à une énigme. Pourquoi telle actrice au théâtre fait-elle ce geste de la main ? C'est un signe, elle s'adresse à moi et si elle s'adresse à moi, c'est qu'elle m'aime. Telle est la logique érotomaniaque. C'est une tentative de solution, pour expliciter une énigme, mais qui laisse le sujet dans une passivité (être ou ne pas être aimé). L'appareillage sinthomatique, c'est autre chose, c'est sans père et il amène du neuf, une invention personnelle du sujet actif lui permettant un mode de jouir inédit.

Cet appareillage, chez Aloïse, est le dessin. Le fait qu'elle y éprouve une jouissance est évident à la lecture des comptes rendus des moments où elle s'adonnait à cette activité. Elle y était en transe. Tout en murmurant un discours inaudible, elle dessinait sans hésitation, hâtivement, avec emportement. Elle pouvait traiter conjointement et sur les deux faces 8 feuilles destinées à être cousues ensemble pour constituer une œuvre unique. Quand elle dessinait, Aloïse n'avait plus de tenue. D'ordinaire soignée, là elle se tachait allègrement avec les produits utilisés (dentifrice, feuilles et pétales de géranium...).

Si elle reste morte à la vie, elle renaît dans ses dessins, ce qu'elle a mentionné dans des écrits délirants, écrits sans césure, fourmillement de redondances et d'assonances. La « résurrection » s'est produite grâce à ce qu'elle nomme création du ricochet solaire dont elle dit : « *Le ricochétisme, c'est la religion de la lumière... nous sommes les apôtres du ricochet ; ce mot vient du psaume 104, verset 30* ». La phrase du psaume dont Aloïse s'est inspirée pour forger sa certitude est la suivante : « *S'ils reçoivent de nouveau ton souffle, ils revivent et tu renouvelles la face de la terre* ». Du ricochet, elle fait l'agent de ses manifestations hallucinatoires puisqu'elle parle de « *l'appareil qui*

répand les dogmes du ricochet » à propos de ses cénesthésies. Donc le ricochet la ravive elle, terre morte, et la projette sur la surface des toiles qu'elle dessine. Là, elle devient « *la terre royale jetée dans l'espace* », autant d'éléments d'elle-même, dissociés, morcelés et qui tiennent grâce à une certitude délirante, un principe qu'elle nomme « *Trinité en consubstantialité alternative* » qui permet d'être plusieurs choses à la fois. Elle n'est plus Aloïse, femme de chair définitivement morte, mais elle est tous les éléments protéiformes de ce monde nouveau dont elle s'affirme de surcroît le Créateur, sous les traits du « *Bon enfant* », un personnage de légendes vaudoises qu'elle représente parfois dans ses tableaux.

Parlant de ses dessins, Aloïse disait : « *Je pense à un théâtre et je crois que jamais il n'y en aura de pareil* ». Aloïse entretenait un rapport particulier avec son œuvre. Au docteur Poret Forel, médecin généraliste, passionnée par son œuvre et qui la visitait souvent, elle disait : « *la Madone prendra ça pour m'en débarrasser parce que c'est tellement laid qu'on le mettrait aux ordures* ». Au sujet de ce médecin, il est troublant de noter qu'Aloïse, d'ordinaire fermée au monde, a fait à son sujet une seule réflexion et elle concerne l'amour. Au moment où cette généraliste tombe amoureuse de l'homme qu'elle allait épouser, Aloïse dit à une infirmière : « *C'est la petite poupée qu'on a par ici, une petite doctoresse, elle s'est faite réveiller* ».

Pourquoi Aloïse voulait-elle être débarrassée de ses dessins, dessins qui pourtant lui donnent corps et vie ? Cette image qu'elle construit d'elle-même sur le dessin devient-elle image du miroir, image spéculaire, image mortifère ? « *Dès lors, il lui faudrait battre son double imaginaire d'une longueur, se dépendre de l'alter ego mortifère par une autre identification dans une fuite métonymique, de dessin en dessin, qui ne doit pas cesser sous peine de mort... Pour Aloïse, la peinture n'est pas une occupation mais une solution de survie qui nécessite d'empêcher "l'effigie" de prendre et de s'imposer en tant que substitutif... Créer encore et encore sans jamais circonscrire l'espace imaginaire d'où le recours aux rouleaux faits de feuilles cousues qui pouvaient s'ajouter indéfiniment l'une à l'autre sans autoriser de vision globale... Les coutures interviennent alors*

*comme des scansions qui articulent la séquence tout en la reconduisant à la manière du « à suivre » des feuilletons... Si Aloïse se trouve assujettie au rectangle de la feuille, alors elle procède par redoublement interne, enchâssement de motifs, figures interstitielles, autant de moyens permettant de gommer le cadre*⁴. En 1963, invitée d'honneur à une exposition « Femmes suisses peintres et sculpteurs », elle se montre très contrariée par l'encadrement pourtant modeste de ses dessins.

Dans l'œuvre d'Aloïse, un détail attire l'attention. Il s'agit de sa manière de représenter les yeux par des plages bleues où ce qui est éludé, c'est l'invisible de la pupille qui est le regard. A l'instar des sœurs Papin qui ont arraché les yeux de leurs maîtresses, Aloïse tente-t-elle là d'énucléer le regard ? Aloïse disait : « *Les yeux, ça s'est détérioré, je suis obligé de les faire un peu grands* ». Sûr que pour elle, le regard, celui de l'empereur, a mis le feu aux poudres. En 1920, elle écrit : « *Si je pouvais me blottir dans ce regard olympique de créateur comme un petit croissant dans la Saturne féérique brûlant magnifique d'âme aux mille flammes d'empereur de paix qui synthétise fait resplendir ou ressortir le chaos de la Genèse [...] ses yeux de Saturne qui nous révèlent son âme en rosace universelle, être le petit croissant qui disparaît dans la mosaïque du bonheur en perles sans prises qu'en lui...* ».

Jean Dubuffet, inventeur de la notion d'art brut, a fait deux visites à Aloïse, à la clinique de la Rosière. De son œuvre, il disait : « *Je crois que la tapisserie à mille volets d'Aloïse peut être regardée comme la seule manifestation vraiment resplendissante dans la peinture de la pulsation proprement féminine* ».

Effectivement, la femme constitue toujours la figure centrale des dessins d'Aloïse. Les attributs propres à son sexe sont hypertrophiés. Les formes sont généreuses, la chevelure abondante, les seins gonflés, les épaules offertes. Son visage violemment rougi exprime la passion amoureuse.

⁴ Thévoz M., « Le miracle de la rose » in *Aloïse et le théâtre de l'univers*, Genève, Skira, 1993, p. 9.

Oui, ce qu'Aloïse représente, c'est l'amour qui dans le dessin devient possible. Là où dans la réalité, en l'absence de défense contre le désir de l'Autre, Aloïse a été emportée, ravagée, détruite par l'amour, le dessin semble lui fournir un dispositif où le rapport est inversé. La femme y est prépondérante et l'homme gravite autour, réduit de moitié, le corps tronqué, un homme dont les signes de virilité ne sont exprimés que dans des éléments typés de l'uniforme militaire.

L'univers d'Aloïse constitué d'écrits et de dessins raconte la saga délirante des grandes amoureuses de l'histoire. Les couples princiers, les héros légendaires, les vedettes de la politique et du spectacle sont convoqués pour vivre des amours grandioses.

Le seul dessin qu'Aloïse ait signé de son nom a pour titre, « Le cloisonné de théâtre ». Il date de 1950. Il s'agit de 14 mètres de papiers cousus les uns aux autres où Aloïse met probablement en scène le drame amoureux qu'elle a connu, un drame en quatre actes : éclosion de l'amour chez la jeune fille – enlacement des amoureux – séparation des amoureux – femme délaissée.

L'effet de cette création sur Aloïse est resté minime même si s'autoriser à peindre sans se cacher l'a sortie de l'autisme. Au début, c'est dans les cabinets qu'elle griffonnait sur des papiers qu'elle ramassait furtivement dans les ordures. A partir du moment où l'œuvre se déploie, elle s'ouvre quelque peu aux gens de la clinique. En 1933, du jour au lendemain, elle se livre au repassage du linge des infirmières de la Rosière, activité à laquelle elle consacra quelques heures le matin jusqu'à la fin de sa vie.

L'état clinique d'Aloïse s'améliore et sa vie s'écoule sans heurts entre repassage et dessins. Elle parle aux infirmières, elle lit les journaux illustrés que reçoit la clinique, elle joue le dimanche de l'harmonium à la chapelle de l'asile. Son attitude, un port de tête hautain, des petites révérences de cour, des manières distinguées à table, rappelle le faste de Potsdam.

Suite à l'exposition de 1963, un amateur propose à l'état de Vaud dont Aloïse était l'assistée de rationaliser sa production picturale afin d'en tirer profit. Le maître moderne fait son apparition. Aloïse est mise au secret et livrée à un ergothérapeute qui la dirige dans le choix des couleurs et le libellé des légendes. Les dessins obtenus par

contrainte perdent toute substance et la perte pour Aloïse de son espace de créativité a un effet. Elle s'affaiblit progressivement, elle perd son appétit et son entrain, et elle meurt le 5 avril 1964.

Pour conclure, je dirai que la vie d'Aloïse illustre ce dire de Lacan, « *la psychose est une sorte de faillite en ce qui concerne l'accomplissement de ce qui est appelé "amour"* »⁵.

Si l'amour est pour Aloïse faillite, il est pour le public, richesse car il l'a conduite à engendrer une œuvre dont nos yeux se délectent⁶.

⁵ Lacan J., « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, N° 6/7, Paris, Seuil, 1976, p. 16.

⁶ Pour les écrits d'Aloïse contenus dans cet article ainsi que pour la théorie du Ricochet, les sources proviennent du travail effectué par Jacqueline Porret-Forel contenues dans deux livres.

Porret-Forel J., *Aloïse*, ELA La Différence, Musée départemental de Rochechouart, 1989.

Porret-Forel, *Aloïse et le théâtre de l'univers*, Genève, Skira, 1993.

SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE

Salvatore MAUGERI

Quelques préliminaires pour un traitement possible des addictions *

Instaurer une sensibilité au discours analytique, au sein du Centre d'Addictologie où j'exerce depuis plus de 10 ans, n'a pas été une mince affaire, et demeure toujours un travail sans fin.

Si les cliniciens avaient laissé naviguer tranquillement l'institution, elle aurait très bien pu se sustenter d'une sorte d'enkystement des savoirs dans l'approche des patients, dans une direction essentiellement médico-sociale, ce qui n'aurait fait que donner consistance aux besoins de ces derniers.

En plus de faire exister la figure d'un Autre primordial répondant aux besoins, cette dynamique entraînait une certaine jouissance de l'entre-soi au niveau des membres de l'équipe, soutenue par des fantasmes de complétude voire d'unicité de la pensée, qui s'accompagnait d'une sorte d'exclusion du réel (représenté par les patients eux-mêmes, leurs symptômes, leurs demandes persistantes, leurs rechutes...).

Du coup, il en allait de la responsabilité des psychologues de faire une place au réel censé être traité dans l'institution, au risque d'y être à leur tour identifiés.

La nécessité d'une institution ouverte vers l'extérieur

Pour décompléter l'institution, y instaurer un creux à partir duquel elle aurait pu se penser, il nous avait semblé pertinent, il y a une dizaine d'années, de faire appel à un tiers, un Autre, témoin, mis en quelque sorte en position de contrôleur. Cela n'aurait pas pu être un

* Intervention au *Séminaire de Psychanalyse Appliquée* du 17 décembre 2011.

superviseur, vues les résistances liées à toute remise en cause. Nous en sommes donc passés par d'autres voies.

Nous avons particulièrement œuvré pour mettre en place des réunions-débats au sein de notre Centre autour de thèmes nécessitant la contribution d'autres institutions (ex : *Secret des confidences et travail à plusieurs* ; *Psychose et toxicomanie* ; *Adolescence et addictions* ; *Addiction et passages à l'acte...*).

Ces réunions ont suscité beaucoup d'intérêt chez des différents partenaires, et ont eu l'effet d'amener notre équipe à produire un discours sur son propre fonctionnement.

Accueillir parfois des professionnels au sein de notre Service, dans le cadre de réunions cliniques (dites de coordination ou de synthèse) pour des patients suivis communément, avait également pour effet de faire circuler une parole sur la pratique respective tout en cultivant des liens avec d'autres institutions.

)s d'ouverture vers l'extérieur, il y eut également diverses interventions de prévention au sein des lycées, la formation des professionnels notamment du personnel hospitalier, l'accueil de stagiaires... mais la pente de certains était encore de prendre celle du discours du maître.

Hystériser l'institution ou la nécessité de se penser et de se dire

Il n'a pas été simple d'instaurer un temps de réunion clinique au sein de cette institution, pour des raisons tant organisationnelles, que symptomatiques (défenses, évitement des uns, oublis et actes manqués des autres, invocation de l'impossibilité de faire autrement que de recevoir des patients précisément pendant le temps de réunion, etc.).

Dans un premier temps, il aura été primordial de désamorcer tous les effets imaginaires qui venaient se greffer autour de ce temps de parole de la réunion, qui touchaient notamment à la représentation que chacun se faisait du psychologue. Ainsi, les signifiants qui venaient nommer l'action du *psy* lorsque ces derniers interrogeaient le sens des actes posés auprès des patients, allaient dans le sens du jugement voire de l'accusation : « *On n'est pas dans un tribunal, on*

n'analyse pas ses collègues... ». Il était donc fondamental de trouver une approche qui ne résonne pas comme « acte contre », une position qui puisse ex-sister sans faire consister l'axe imaginaire, dont le principal effet aurait été une solidification des identifications, d'où le psy s'exclut.

Il aura fallu y mettre les formes, parler un minimum la langue de l'Autre, en gardant le cap sur notre souci : qu'une parole sur chaque cas puisse circuler dans une dynamique en questionnement permettant d'y loger le réel, et que nos décisions soient orientées par la subjectivité de nos patients.

Lorsqu'il arrivait que les échanges cliniques déroutent vers des monologues où chacun y allait de ses connaissances sur les addictions, nous lancions l'idée de réaliser par ailleurs des réunions qu'on aurait pu appeler « *Échange des savoirs* ». Plus qu'une volonté d'établir un temps propice à une sorte de formation en interne, cette proposition eut un effet d'interprétation car elle marquait la dérive que nos échanges prenaient de préférer le savoir au détriment des patients.

Ce type de lieu de soins, qui porte en son enseigne le symptôme qu'il est censé traiter, met en jeu une figure de l'Autre particulière pour les patients : celle du spécialiste ou de l'expert. Il s'agit en effet de se dire spécialisé dans tel domaine pour se voir supposer un savoir, et cette supposition fonctionne autant pour les patients que pour les professionnels.

Il était important de notre point de vue de ne pas faire consister un tel Autre sachant, d'une part en soutenant qu'il s'agissait plutôt de se faire enseigner par chaque situation clinique, et d'autre part en défendant la nécessité d'un savoir troué, d'où l'importance d'une formation continue. Pour certains, cette castration a pu résonner imaginairement comme une non-crédibilité.

Si les collègues supposaient un savoir aux psychologues du Service sur ce qui peut relever de l'inconscient, cette supposition n'était pas sans susciter certaines défenses du simple fait qu'il s'agissait justement d'un savoir qui échappe à la maîtrise, au chiffrage et à l'expertise.

Choisir de s'orienter par l'envers du discours du maître dans cette institution, aura requis d'une part de ne pas se prétendre spécialiste en défendant plutôt la nécessité d'être continuellement formé, et d'autre part d'essayer de faire une place à une Autre scène, tout en veillant à ce que celle-ci ne mobilise pas trop les fantasmes et les défenses de nos partenaires.

C'est bien sûr par la clinique qu'il s'agissait d'instaurer le discours analytique, en démontrant à propos de certains cas évoqués l'œuvre de l'inconscient dans la persistance des symptômes, dans les ratages successifs de ce qui avait été mis en place par l'équipe, dans l'insistance d'une forme de satisfaction paradoxale..., les sensibilisant ainsi à une autre logique que celle issue de l'observation des comportements qu'il s'agirait de maîtriser.

Le pari de la différence

En se mettant dans la position de parler de sa pratique chaque semaine au cours de la réunion, l'équipe a fini par entendre la nécessité d'exposer chaque situation pour essayer d'en comprendre la spécificité, afin d'envisager des solutions personnalisées. Ce choix de la différence s'est fait heureusement au détriment d'un discours impersonnel et catégorisant des patients, comme c'était le cas lorsque le discours du maître était aux premières loges.

Pour asseoir la particularité de notre approche psychanalytique, nous avons quelque peu subverti l'idéal de cette institution d'avoir « *une équipe complémentaire* ».

Loin de sustenter l'illusion de cette unité imaginaire, cela a été l'occasion pour les psychologues d'inscrire officiellement dans les dépliants du Centre, adressés à la fois à la Direction de l'Hôpital dont nous dépendons, aux professionnels et aux institutions partenaires, ainsi qu'aux patients, la spécificité de leur approche : « *orientation psychanalytique* ».

Certains diront qu'il s'agit d'une petite victoire. Sans doute, mais elle reste minime au regard des fantasmes d'homogénéité et des discours consensuels qui circulent encore dans cette institution.

Toutefois, ne pas céder sur la nécessité d'une réunion institutionnelle, nous aura au moins permis d'avoir des temps d'échanges et d'élaborations cliniques où se discutent au cas par cas la particularité de chaque patient, et où l'éclairage psychanalytique qu'apporte les psychologues peut influencer sur le sens des décisions prises par l'équipe.

Ce n'est qu'à partir du moment où une parole a pu circuler sur les patients, qu'il est devenu possible pour chacun à la fois de se penser et de se dire autour de sa pratique, et de devenir en quelque sorte analysant de son institution.

Toxicomanie, Addiction ?

Le terme de toxicomanie (présent dans l'ancien intitulé de l'institution), venait en quelque sorte définir le sujet par une pratique, à l'origine spécialement celle des héroïnomanes.

Le passage de la « Toxicomanie » à l'« Addiction », opéré dans les anciens Centre Spécialisé de Soins aux Toxicomanes (CSST), a donc entraîné un élargissement du champ clinique.

Autrefois, dans le vieux français, « Addiction » désignait « la contrainte par corps », dans le cas précis où un débiteur avait des dettes impayées. Par décision du magistrat, ce dernier se voyait complètement assujéti et asservi au créancier. Il payait par son corps les engagements non tenus.

Aujourd'hui, on parle d'addiction pour qualifier une conduite en excès par rapport à ce qu'on considère comme étant une norme ou encore un idéal (l'abstinence...).

Attention, la pente du « tous dépendants ! »

Dans ce mouvement de généralisation et d'indifférenciation que le terme d'addiction suscite, nous avons veillé à freiner l'usage que certains pouvaient en faire en dehors même du champ de l'addictologie, dès lors qu'un tableau clinique présentifiait la dimension de l'excès et de la répétition.

Ainsi, d'aucuns soutenaient qu'un obsessionnel, parce qu'il doit répéter plusieurs fois par jour ses rituels, en est dépendant. Face à leur tentation à vouloir réduire « ces comportements en excès » à

une forme d'addiction, nous rappelions leur nécessité dans l'organisation et dans l'économie symptomatique.

De même, lorsque les problématiques addictives étaient ramenées par le discours médical à une commune affaire de plaisir (ex : dérèglement de la dopamine, neurotransmetteur du plaisir et de la récompense), nous tentions également d'y faire entendre un au-delà, en développant le concept de jouissance.

Dans la même veine, lorsque l'inconscient était rabattu à une simple mémoire, confondu avec elle, nous tachions d'en extraire sa spécificité d'interprète du réel, en tant que nous sommes des êtres de langage.

Si le symptôme névrotique se présente comme formation de compromis entre les contraintes sociales et l'exigence pulsionnelle (qui trouve à se satisfaire par des voies de détour), il en va autrement dans la clinique des addictions :

- le symptôme ne se présente pas au sens freudien du terme c'est-à-dire comme formation de compromis car il est souvent non subjectivé par le sujet ;
- il ne se présente pas comme une énigme à déchiffrer ;
- il s'objective comme malaise.

Cette particularité est d'autant plus présente dans les centres dits « spécialisés », qu'ils impliquent la figure de l'expert¹, comme nouveau « maître du discours », dont l'efficacité thérapeutique est supposée supérieure. Bien plus que de favoriser l'installation du sujet-supposé-savoir, la « spécialisation » entraîne chez certains sujets une croyance en une application quasi médicale de la psychothérapie c'est-à-dire :

- « traiter le symptôme spécifique comme désincorporé du sujet »² ;
- traiter le symptôme en en faisant l'objet de l'Autre c'est-à-dire en faisant l'économie de l'implication subjective, soit de la mise au travail nécessaire au déploiement de ses questions.

¹ Recalcati M., « Lignes pour une clinique des monosymptômes », In *Revue La Cause freudienne*, N° 61, p. 85.

² *Ibid.*

Il s'agit d'une clinique de l'objet, c'est-à-dire une clinique de la jouissance qui se présente en excès voire sans limite, comme force constante où seule importe la jouissance du corps, *se jouir* dans un mouvement de coupure d'avec l'Autre, visant souvent par là une réduction des tensions au niveau zéro (cf. la pulsion de mort).

De ce fait, la demande de consultation est souvent impulsée par un Autre (un proche, une autre institution de soin, la justice...). En effet, la toxicomanie est souvent symptôme pour l'Autre, symptôme que l'Autre *institue* comme tel, alors que souvent, il n'en est rien pour le sujet.

En ce sens, l'approche clinique diffère peu de *la clinique des enfants ou des adolescents*, dont le symptôme est épinglé par *l'Autre parental, scolaire...* Ce dont il s'agit, c'est d'essayer d'accrocher le sujet dans quelque chose qui le concerne lui, qui le questionne, en commençant peut-être par le rapport symptomatique qu'il entretient avec ce tiers à l'origine de la demande (la façon dont il est parlé et dont il s'approprie les signifiants qui le désignent).

Développant la spécificité du *CPCT pour adolescents*, Dominique Miller³ met l'accent sur la nécessité de se constituer dans le transfert comme « *un Autre délocalisé* ». Il s'agit d'un déplacement, d'un pas de côté de l'analyste, qui essaie de se situer « *du côté de l'agalma* » lorsque la rencontre ne peut s'effectuer via la supposition de savoir. En manifestant un « *intérêt particularisé* » pour le sujet, un « *désir non anonyme* » (selon les formules de Lacan), l'analyste peut « *introduire la notion d'un désir de l'Autre énigmatique* », là où l'impératif de jouissance domine. Il s'agit de parier sur un Autre, pour qui le rapport à la jouissance est d'un autre ordre que « *délit, danger...* ». Se constituer comme l'« *au-moins-un qui écoute le sujet en lui et qui demeure insaisissable pour lui* ». C'est ainsi qu'un déplacement du sujet lui-même peut être possible dans le transfert, « *déplacement à l'égard de son fantasme de l'Autre* ». Ainsi, on offre la possibilité au sujet de « *signifiantiser sa jouissance au lieu de l'agir* », d'où il pourra « *découvrir que parler est aussi un acte qui porte à conséquence* ».

³ Dominique M., « L'Analyste, un Autre délocalisé », Chronique du CPCT, In *Lettre Mensuelle*, Avril 2007, p. 8.

La nécessité d'un diagnostic différentiel

S'il y a bien un point dans notre clinique en addictologie, que nous avons particulièrement soutenu dans les réflexions cliniques en équipe, c'est l'importance d'un diagnostic différentiel dans l'approche des cas. En effet, ce repérage structural nécessitait un décolllement d'une simple lecture quantitative du trouble et le ravalement du désir impérieux de rééquilibrer l'excès constaté. Ramené trop souvent à une identification imaginaire aux semblables issus de la communauté de jouissance, nous tentions d'aborder chaque cas à travers une analyse rigoureuse du rapport singulier au langage, du rapport au corps, et du rapport à (la jouissance de) l'Autre.

Psychose

Séries de vignettes cliniques présentées à l'oral

- Différence entre *manque* et *vide* : un mot sur la forclusion ;
- L'identité « Toxicomane... » : les *personnalités « as if »* où prédomine l'identification au semblable qui sert de boussole, avec la possible constitution d'un minimum de lien social dans la communauté de jouissance ;
- *Compensation imaginaire du défaut symbolique* : exemple d'une femme enceinte, qui ne pouvant pas symboliser son « être mère », voulait se faire prescrire de la morphine pour réaliser une auto-extraction du fœtus.
- *Schizophrénie* : exemple d'une patiente qui avait obtenu du médecin l'accord pour continuer, de façon contrôlée, à se shooter du subutex, pour *se faire un corps* ;
- *Paranoïa* : exemple d'une tentative d'apaisement, de traitement de la persécution par la drogue ;
- *Manie* : exemple d'un jeune homme qui fume du shit pour tenter de lester la pensée qui échappe et les idées qui s'emballent ;
- *Mélancolie* : exemple d'une tentative de traitement de l'identification au déchet et des idées suicidaires qui s'ensuivent, sorte de

colmatage du vide dans lequel le sujet pourrait s'engouffrer et disparaître.

De façon générale, nous défendons une clinique des addictions qui permette d'aller au-delà de « *l'apparente homogénéité symptomatique* »⁴, et qui rende possible l'extraction des traits qui particularisent le sujet.

En effet, derrière ce qui se présente au départ sous une apparence identique au niveau de l'enveloppe formelle (identification imaginaire, usage d'une lalangue commune...), il s'agit toujours de chercher les déclinaisons subjectives de la jouissance singulière, des phénomènes de corps, des coordonnées significantes...

Si les institutions dites monosymptomatiques permettent une accroche dans l'Autre en tant qu'elles suscitent une agrafe aux signifiants qu'elle véhicule, un travail subjectif ne sera ensuite possible qu'après un traitement préliminaire de cette identification (ce qu'au contraire l'institution pourrait faire consister si elle répondait aux symptômes par la mise en place de protocoles standardisés). Dans ce type d'institution, ne pas s'empresser de répondre à une demande de traitement (par les objets et/ou par le savoir) aurait l'avantage de permettre au sujet de déployer sa trame signifiante et de formuler une question singulière.

La drogue, quel partenaire pour le sujet ?

Dans cette clinique de l'objet où prédomine la jouissance, bien souvent au détriment du lien social et du partenaire réel, il arrive en effet que la drogue puisse occuper la place de partenaire de prédilection dans l'économie subjective des patients.

Il s'agit donc de repérer quel type de partenaire l'objet drogue est pour le sujet : « partenaire-symptôme », « partenaire-jouissance »...

La drogue, quelle fonction pour le sujet ?

Repérer les coordonnées de l'usage singulier qu'un sujet fait des produits qu'il consomme, constitue un élément fondamental dans la clinique des addictions. En effet, la mise en évidence de la fonction

⁴ Massimo R., *op. cit.*, p. 86.

du produit permet de découvrir son articulation au symptôme, le type d'Autre auquel le sujet a affaire, l'affect et les pensées qui sont en cause, le réel qui est en jeu, l'objet et la jouissance qui y sont impliqués.

Quelques fonctions de l'objet *drogue* (développées à l'oral)

- *Fonction de bouchon* qui obture le manque-à-être, transformé en expérience de vide qu'il s'agit de remplir : l'objet est élevé au rang d'objet du besoin, faisant du consister l'Autre primordial auquel le sujet, dépendant, est appendu ;

- *Fonction d'éclipse de la division subjective* : avec la drogue, le sujet peut en effet se mettre à l'abri des effets du signifiant (malentendu, ratage ou impossible à dire, écart entre dit et dire, écart entre demande et réponse de l'Autre, l'insatisfaction de l'Autre...) ;

- Défense contre *le non-rapport sexuel* et *l'énigme du désir de l'Autre* : en lieu et place du rapport qu'il n'y a pas, l'objet drogue peut constituer ce partenaire silencieux, fidèle et toujours présent, à portée de main (cf. *le jeu de la bobine*). La drogue viendrait là obturer les questions du sujet quant à la place qu'il occupe dans le désir de l'Autre et du coup, empêcher l'hystérisation de son discours ;

- Fonction de défense contre *la castration* :

- Défense contre le réel de *la mort* : l'intoxication, notamment quand elle défie les limites du corps, peut être une façon de nier son « être-pour-la-mort » ;

- Identification au *moi-idéal* : la drogue peut servir à réduire l'écart entre le moi et l'être. La honte est souvent l'affect qui marque cet écart entre l'idéal auquel il s'identifie et le réel de ce qu'il est ;

- Défense contre *l'altérité* : on peut constater chez certains usagers de drogue une sorte de négation de la différence des sexes, notamment en ramenant le rapport à l'autre à une jouissance commune.

- Fonction de défense contre *le symptôme* (les affects, les pensées...).

Parfois, la voie privilégiée pour faire émerger *l'Autre symptomatique* pour le sujet reste celle du transfert.

Bien souvent, ce n'est que quand le sujet atteint dans son rapport au produit un au-delà du principe de plaisir voire que la castration s'impose dans le réel du corps, qu'il y a un espace possible pour faire émerger le symptôme.

Il s'agit d'essayer d'inclure le réel comme impossible, là où le sujet oscille entre impuissance et interdit, entre frustration et manque.

Réintroduire un certain goût pour « la diction »

Toute la question serait, quand cela est possible bien sûr, comment réabonner le sujet à son propre inconscient là où il est pris dans une passion de l'ignorance, bien agrippé à une jouissance qui le coupe de l'Autre (jouissance Une, autiste, du corps) ?

- Lorsqu'un sujet parvient à s'inscrire dans une certaine *éthique du bien dire*, il est important d'accompagner le sujet dans son effort de nomination des expériences subjectives ;

- Lorsque le sujet parvient à développer un certain goût dans son rapport au langage, il s'agit d'encourager la *jouissance de la parole* qui pourrait en émerger ;

- Lorsqu'il est possible de réintroduire l'équivoque, comme moyen d'ouverture de l'inconscient, un intérêt peut alors se porter sur les formations qui en découlent (rêves, lapsus, actes manqués) et tenter ainsi de les déchiffrer.

Quelques références bibliographiques sur la drogue

Éric Laurent

- « Les enjeux du congrès de 2008 » (VIème Congrès de l'AMP, *Les objets a dans l'expérience analytique*) : Éric Laurent propose d'envisager le traitement au toxicomane selon les quatre axes que l'on peut inscrire avec les mathèmes du sujet, de l'objet, du savoir et du signifiant-maître :

- *Le traitement par le S_1* : placer le sujet sous un idéal (ex. : être un ex-toxico) ;

- *Le traitement par le S_2* : c'est à la fois la pédagogie du toxicomane qui vise à négocier, contrôler le rapport à la jouissance

dérégulée, mais aussi l'extraction du savoir que le sujet a sur son objet ;

- *Le traitement par l'objet*, par les objets de substitution : objet de la science, légal, moins nocif car contrôlé par prescription médicale. Cet objet, extime, l'inscrit d'une certaine façon dans l'Autre.

- « *Le traitement par le sujet consiste à affirmer que "le toxicomane n'existe pas" ! Il propose au sujet de cesser de s'identifier à son être de toxicomane pour laisser une place à sa division subjective et à la jouissance de la parole* ». E. Laurent souligne l'aspect limité de ce traitement-là pour les sujets *addicts*, pas seulement parce que notre civilisation s'oriente de plus en plus vers une sorte de manque du manque, mais aussi parce qu'« *avec cet objet de jouissance, nous renouons un lien avec l'Autre. Non pas à partir du symbolique, mais au moyen du corps dans ses deux consistances de réel et d'imaginaire* ».

- « *Trois observations sur la toxicomanie* » (Conférence à Bruxelles, Décembre 1988) : E. Laurent décrit la drogue comme jouissance Une, narcissique, qui désinscrit le sujet de la jouissance phallique limitée par l'organe, et entraînant selon les cas, une formation de rupture :

- *Rupture avec les Noms-du-Père* (hors psychoses) entraînent cette chute de la signification phallique (Φ_0) ;

- *Rupture avec le fantasme* que la drogue court-circuite. C'est une jouissance hors fantasme car le fantasme suppose un objet de jouissance incluant la castration, et l'on rencontre souvent un refus d'en passer par la jouissance du corps de l'autre. Ce n'est pas non plus pervers car le pervers suppose l'usage du fantasme.

- *Rupture avec la jouissance sexuelle*, puisque la jouissance se situe dans l'Un du corps, narcissique, équivalente à la jouissance de l'organe, et non pas située sur le corps de l'Autre.

Francisco-Hugo Freda

- « *Qui vous l'a dit ?* », (Revue *Autrement*, N° 106, L'esprit des drogues, Avril 1989) : Freda avance que « *C'est le toxicomane qui fait la drogue* » au sens où il s'agit d'une clinique de l'objet, et que c'est dans (ou à travers) l'objet que le sujet toxicomane essaie de se

constituer. Il s'agirait de rendre symptomatique la solution et de faire en sorte que « *le toxicomane puisse faire de sa rencontre avec la drogue une erreur d'interprétation* ». Quand cela est possible, « *c'est lui faire perdre le bonheur de la solution pour le malheur du symptôme en tant qu'il présentifie l'inconscient* ».

Sigmund Freud

- *De la coca* (1884) : Freud croit au bonheur suscité par la substance chimique ;
- *Lettres à Wilhelm Fliess* (1897) : Freud parle de la drogue comme d'un équivalent de la masturbation ;
- *La sexualité dans l'étiologie des névroses et Naissance de la psychanalyse* (1896-1898) : les cures (des intoxiqués) sont vouées à l'échec si l'on ne se soucie pas de la source d'où jaillit le besoin impérieux de l'agent narcotique : « *Ces narcotiques sont destinés à jouer le rôle de substituts de la jouissance sexuelle manquante...* », d'où la rechute du désintoxiqué.
- *Malaise dans la civilisation* (1929) : la drogue est une façon de rompre avec la réalité en modifiant le chimisme du corps. C'est le produit comme « *briseur de soucis* », qui dans la lutte pour le bonheur, procure un plaisir immédiat.

Jacques Lacan

Dans le tout premier enseignement de Lacan, les quelques références à la drogue s'articulent à une sorte de nostalgie fondamentale, une aspiration à se fondre avec la Chose maternelle, vocation mortifère et suicidaire. C'est la voie d'un retour à l'harmonie primaire, d'une coïncidence du moi avec l'être, notamment par l'effacement (de la reconnaissance) de l'inconscient et par la réduction de la division subjective.

- *Les complexes familiaux* (1938) : à propos du complexe de sevrage, la perte de l'objet primordial serait comme un traumatisme psychique, qui pourrait être à l'origine de certaines « *toxicomanies par la bouche* ».

- « Propos sur la causalité psychique » (*Écrits*, 1946) : Lacan théorise l'aliénation du sujet à l'image de son semblable avec la discordance primordiale entre le moi et l'être. La drogue viserait la coïncidence illusoire entre le moi et l'être, entre la réalité du sujet et l'idéal (cf. il parle d'« *agression suicidaire du narcissisme* »).

- « Subversion du sujet et dialectique du désir » (*Écrits*, 1960) : Lacan théorise le sujet du signifiant, insaisissable car toujours entre deux signifiants. La drogue viserait à restituer l'unité du sujet devant le constat de la division subjective inhérente à l'aliénation signifiante : « *L'intoxication sous toutes ses formes est une réponse non symptomatique qui tente d'annuler la division, la marque d'une position subjective caractérisée par un : ne rien vouloir savoir de l'inconscient. Il s'agit dans ces états d'un choix entre l'aphanisis et le signifiant. Le sujet opte pour le premier* ».

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'on trouve chez Lacan, l'évocation de la drogue tantôt comme manœuvre subjective de séparation, tantôt comme articulée à la jouissance et à la sexuation, tantôt comme rupture avec la jouissance phallique.

- « La place de la psychanalyse dans la médecine » (Conférence à La Salpêtrière, 1966) : les toxiques concernent le corps, donc la jouissance dont le corps est le siège, et « *la dimension éthique est celle qui s'étend dans la direction de la jouissance* ». Lacan sort la drogue de son contexte juridique en en faisant des produits de la science.

- *Les non-dupes errent* (Séminaire, Livre XIX, 1973) : Lacan affirme que le nouage R, S, I permet « *la présence réelle* » du sujet et pour avoir idée de l'efficacité d'une telle opération « *il n'y a pas besoin de hash pour vous la révéler, par sa transformation en une substance légère* ».

- « Discours de clôture aux journées des cartels de l'EFP » (1975) : Lacan met en tension la castration, l'angoisse et la drogue : « *...il n'y a aucune autre définition de la drogue que celle-ci : c'est ce qui permet de rompre le mariage avec le petit pipi. Tout ce qui permet de rompre ce mariage est le bienvenu, d'où le succès de la drogue* ». Par la drogue, le sujet serait libéré des contraintes de la fonction

phallique, échappant ainsi à la castration. La drogue opèrerait comme un bouchon qui éviterait l'angoisse. Elle se présente comme une formation de rupture et non pas comme une formation de compromis (qui elle est une façon détournée de satisfaire la pulsion).

Jacques-Alain Miller

- « La théorie du partenaire » (Revue *Quarto*, N° 77, *Les effets de la sexualité dans le monde*, Juillet 2002) : certaines drogues comme la cocaïne permettent de viser une certaine inscription dans l'Autre (*Aliénation*) mais d'autres comme l'héroïne opèrent plutôt dans le sens d'une rupture (*Séparation*) où il s'agit d'annuler l'Autre du signifiant, l'Autre de la demande, l'insatisfaction... Si dans le premier cas prévaut plutôt la dimension agalmatique, dans le second, c'est la déchéance qui est au premier plan.

SOMMAIRE

Inventions et solutions dans la psychose, Argument	3
---	---

SÉMINAIRE THÉORIQUE

Invention versus solution dans la psychose, David Halfon	5
Introduction à la lecture du Séminaire III, <i>Les psychoses</i> , de Jacques Lacan, Frank Rollier	15
Poétique de la folie, Philippe De Georges	27
Psychose et langage, de la nécessité de l'invention, François Bony	45
Stabilisations imaginaires dans la Psychose : la solution par l'autre, Rémy Baup	57

INSTANTS CLINIQUES

Ouverture de l'atelier « Clinique de l'enfant », Philippe Lienhard ...	67
La demande du sujet psychotique : « maîtriser la Chose » ou « oblitérer la nature » (Yayoi Kusama), Frank Rollier	69
Corps, invention, routine, Chantal Bonneau	81
S'inventer un inconscient, Frank Rollier	89
Psychose et écritures, Chantal Bonneau	93
Inventer un système pour parer à « l'Autre menaçant » : J.-J. Rousseau législateur-éducateur et « La déesse et le tsunami », Frank Rollier	105
La coupure épistémologique : une solution inventive pour Althusser ?, Rémy Baup	121

SÉMINAIRE LES PSYCHOSES

Les paradigmes de l'érotomanie, David Halfon	131
Peindre l'amour, Philippe Lienhard	147

SÉMINAIRE DE PSYCHANALYSE APPLIQUÉE

Quelques préliminaires pour un traitement possible des addictions, Salvatore Maugeri	155
--	-----

Les Cahiers Cliniques de Nice

Publication de la Section Clinique de Nice
Dépôt légal octobre 2014

Directeur de la publication
Jacques-Alain Miller

Responsable
Philippe De Georges

Rédaction
Salvatore Maugeri

Relecture
Nathalie Seban

Secrétariat : 25 rue Meyerbeer – 06000 Nice